

JOURNAL DU THÉATRE

Dans ce numéro :

THÉATRE DE LA MICHODIÈRE

LE SÉDUCTEUR

Comédie en 3 actes de **Diego FABBRI**

Adaptation française de **Michel ARNAUD**

★

En avant-première

La corde pour te pendre

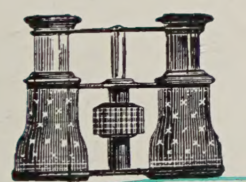
Pièce en un acte de **Frédéric VALMAIN**

d'après « **Malice** »

Nouvelle de **Pierre MAC-ORLAN**

de l'Académie Goncourt

★



La quinzaine dramatique

par ANDRÉ CAMP

Nº 124 ★ 39, rue de Châteaudun ★ Paris (9e)



CATHERINE (Paule Emanuèle) : « *Que suis-je pour toi ?* »
GABRIEL (François Périer) : « *Quelque chose de très important. Personne ne me connaît comme tu me connais. Tu connais mes secrets, tu les gardes jalousement...* » ACTE I.



ALINE (Emmanuelle Riva) : « *J'accepte aujourd'hui l'invitation que tu m'as faite autrefois...* »
GABRIEL : « *Il y a combien d'années ?* » ACTE I.

QUELQUES SCÈNES DE « LE SÉDUCTEUR »



VILMA (Louisa Colpeyn) : « *Tu les aimes, mes cheveux ?* »
GABRIEL : « *Autant que je t'aime, toi!* » ACTE I.



GABRIEL : « *Sans le savoir, elles ont quelque chose en commun et ce quelque chose qu'elles ont en commun est ce qu'il y a de plus important dans leur vie!* » ACTE I.

THÉATRE DE
LA MICHODIÈRE

Comédie en trois actes
de Diego FABBRI

Adaptation française
de Michel ARNAUD

Mise en scène
de François PERIER

Décors de Félix LABISSE

Robes de BALMAIN

LE SÉDUCTEUR

PERSONNAGES

GABRIEL	François PERIER
CATHERINE	Paule EMANUELE
VILMA	Luisa COLPEYN
ALINE	Emmanuèle RIVA

★

L'action se déroule de nos jours, dans une grande ville

★

Cette pièce a été créée le vendredi 13 janvier 1956,
au Théâtre de la Michodière

DIEGO FABBRI

OU

UN THÉATRE DE L'HYPOTHÈSE

Diego Fabbri compose ses premiers ouvrages dramatiques à dix-sept ans, en amateur, pour l'amusement de camarades. Il fait ses véritables débuts au théâtre en 1941 ; *en trois ans, il donne trois pièces, une par an :* « *Orbite* », « *Marais* », *et* « *La Librairie du Soleil* ». *Puis sept années se passent. En* 1950, *il revient à la scène ; c'est* « *Inquisition* » *et aussitôt après* « *Rancœur* ». *Depuis, sa production est devenue régulière :* 1951 : « *Le Séducteur* » ; 1953 : « *Procès de Famille* » ; 1955 : « *Le Procès fait à Jésus* » ; 1956 : « *La Menteuse* ».

Ces moments distincts dans l'œuvre théâtrale de Diego Fabbri correspondent profondément à une inspiration différente. Il déclare avoir subi d'abord l'influence de Tchekov et d'Ibsen, et il remarque qu'Ibsen, comme lui, étudiait minutieusement la mécanique de Scribe et de Sardou. Depuis 1950, *ajoute-t-il, c'est plutôt de la dialectique pirandellienne que son drame procède.*

« *Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es.* » *Les cinq dramaturges invoqués aident sans doute à définir l'art dramatique de Diego Fabbri, d'ailleurs très personnel.*

Ecrivain chrétien, les problèmes qu'il soulève sont, à ses yeux, le sujet essentiel. L'action terminée, il demande au personnage d'être son interprète pour faire connaître son point de vue. Ce qui signifie que, pour lui, ses pièces ne sont pas à thèse ; les personnages ont leur vie propre, qui n'est pas soumise à une démonstration dramatique. Mais leur cas étant exposé, Diego Fabbri trouve honnête de dire au public ce qu'il en pense ; s'il y a thèse, il entend la distinguer de l'action.

En fait, le moraliste et l'auteur ne se séparent point si facilement. Si Diego Fabbri a un souci extrême de la construction, de l'anecdote dramatique, s'il veut intéresser le spectateur à une intrigue et y réussit excellemment, sa démarche intellectuelle demeure sans cesse évidente : c'est un théâtre de l'hypothèse. Tout y est combiné, — identité des personnages, situations dans lesquelles l'auteur les met, rencontres qu'il provoque, — avec l'esprit de recherche du savant qui attend de son expérience une découverte. J'imagine toujours le regard subtil de Diego Fabbri observant du haut des cintres le jeu de ses créatures choisies comme cobayes ; ses lunettes ont le pouvoir du microscope.

L'expérimentation humaine conduite par Diego Fabbri est raffinée et audacieuse. La confrontation, recherchée par le Séducteur, de ses trois conquêtes, avec l'espoir qu'elles accepteront le partage, donne lieu, au premier moment, à un silence étonnamment expressif. Il semble alors qu'une vérité nouvelle va être révélée, que nous avons atteint la limite des habitudes, des conventions, qu'un au-delà s'approche. Il y a quelque chose de vertigineux dans cette tentative, d'angoissant et d'infiniment séduisant — ce qu'on éprouve lorsque l'acrobate de cirque se prépare au saut de la mort.

Mais ici, peut-on sauter sans mourir ?

PAUL-LOUIS MIGNON.

LE SÉDUCTEUR

ACTE I

Le rideau se lève sur un décor représentant une sorte de place. A gauche, la maison de Gabriel ; au centre, l'Agence Internationale où travaille Gabriel ; à droite, la maison de Vilma.

Le panneau représentant la façade de la maison de Gabriel s'ouvre, découvrant un living-room. Un divan, une chaise sur le dossier de laquelle il y a une veste d'homme, un secrétaire. Une bicyclette d'enfant est accrochée au mur au-dessus du secrétaire. Deux portes : l'une au fond, l'autre à droite donnant sur la rue. Une fenêtre et, près de cette fenêtre, un petit meuble à tablette.

Gabriel entre par la porte du fond. Il est en pantoufles et en bras de chemise, sans cravate. Il tient à la main un téléphone. Il va brancher le téléphone, ramasse quelques journaux qui sont sous la porte de la rue et, toujours porteur du téléphone, va s'asseoir sur le divan. Il cherche, trouve ses lunettes, les met, consulte son carnet d'adresses et compose un numéro. En attendant qu'on lui réponde, il déplie distraitement les journaux et les parcourt du regard.

GABRIEL. — Allô ! la Préfecture de Police ? Le service des passeports, s'il vous plaît... Le service des passeports ? Passez-moi le chef de service. De la part de M. Simon... Evidemment, c'est personnel... Allô ! Monsieur le chef du service des passeports ? C'est au sujet d'un passeport. Je me suis permis de demander à vous parler personnellement... Ça ne se fait jamais ? Oh ! alors, je puis donc m'estimer particulièrement heureux... (*Il retire ses lunettes et les pose.*) Oui, il s'agit de mon passeport... Non, ce n'est pas un renouvellement. C'est la première fois que je demande un passeport... Gabriel Simon... Mais non, Gabriel est mon prénom et Simon mon nom... Vous trouvez ça drôle ? Ma foi !... S... I... M... O... N... Vous l'avez ? Vous ne le trouvez pas ?... Si, si, il doit être prêt... Cherchez mieux, je vous en prie... Si, si, j'ai téléphoné avant-hier et on m'a dit qu'il serait prêt aujourd'hui sans faute... Simon Gabriel Philippe... Oui, Philippe est mon second prénom... Ah ! vous l'avez !... Pour quel pays ? Le monde entier... C'est trop ? Alors, la Suisse, l'Espagne, l'Angleterre, la Hollande... Oui, la Hollande. Pourquoi ? C'est défendu ?... Oui, oui, également pour l'Allemagne, la Grèce, le Portugal, l'Egypte... Bien ! Bien !... Il est déjà signé ? ... Comment ? Il y a un autre prénom... Mais oui, c'est moi... c'est toujours moi. Edouard est mon troisième prénom. J'en ai du reste encore deux autres, mais je n'ai pas jugé utile... Ah ! il les faut tous ! Eh bien : Napoléon, Eugène... Napoléon parce que mon parrain était bonapartiste et Eugène à cause de ma marraine qui s'appelait Eugénie... C'est ça : Gabriel Philippe Edouard Napoléon Eugène Simon... Oui, voyageur... Non, ce n'est pas tout à fait aussi évident que vous pouvez le croire. C'est ma profession... Mais non, pas voyageur de commerce : voyageur. Si vous préférez, commerçant en voyages. Je vais voyager pour le compte d'une agence de voyages... Pour des raisons professionnelles, en somme... C'est ça : je suis un technicien du voyage. De la théorie, je vais passer à la pratique... Je viendrai moi-même le chercher. En personne... Mais non, c'est la moindre des choses : vous avez été tellement aimable... Merci, et pardonnez-moi de vous avoir dérangé... Oui, nous nous occupons de tout : billets de chemin de fer, d'avion, réservations de chambres d'hôtel, places de théâtre... Bien entendu. Et, naturellement, demandez à me parler personnellement... C'est enfantin... Merci encore ! (*Vers la fin de cette réplique, Gabriel s'est levé pour aller poser l'appareil sur le petit meuble qui est près de la fenêtre. Il raccroche. Revenant vers le divan.*) Il est charmant, ce type-là !... (*Il prend sa montre qui est sur la chaise avec d'autres objets, la consulte, puis, brusquement, revient au téléphone. Il décroche, compose un numéro. Presque à voix basse.*) Allô !... Madame Nagy est arrivée ?... Pas encore... Pas de télégramme ?... Dans la soirée ?... Oui, sans doute... Non, je retéléphonerai. Je voudrais surtout vous recommander...

(*La porte du fond s'est ouverte et Catherine, en robe de chambre et porteuse d'une tasse de café, fait son entrée. Elle va droit à Gabriel.*)

CATHERINE. — Oh ! pardon ! Tu téléphonais ?...

GABRIEL, *surpris et nettement pris de court.* — Euh... Oui ! Au chef du service des passeports. Il n'en finissait plus... (*Il n'a pas lâché le récepteur et le tient contre lui, comme pour empêcher Catherine d'entendre la voix de son interlocuteur.*)

(*Catherine lui tend la tasse de café, qu'il prend, puis, comme obéissant à une impulsion subite, elle lui arrache le récepteur et le porte à son oreille.*)

CATHERINE. — Allô !... Allô !...

GABRIEL, *qui s'est repris.* — Je crois qu'il a dû raccrocher.

CATHERINE, *qui a encore le récepteur contre son oreille.* — On vient de raccrocher. (*Elle pose le récepteur d'un geste si rageur qu'il tombe par terre.*)

GABRIEL. — Qu'est-ce qui te prend ?

CATHERINE. — C'était une voix de femme.

GABRIEL, *impassible.* — Sans doute celle de la standardiste. (*Il s'éloigne avec sa tasse de café.*)

CATHERINE, *démontée.* — Ah oui ! la standardiste... (*Elle ramasse le récepteur et le remet en place.*)

GABRIEL. — Je ne te cacherai pas, Catherine, que je suis un peu surpris de ton attitude. Cette méfiance ne te ressemble pas... Et là-dessus s'en prendre au téléphone, à un objet sans défense... (*Il se met à boire son café.*)

CATHERINE. — Je n'aime pas le téléphone !

GABRIEL. — Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

CATHERINE, *allant au divan et prenant la robe de chambre de Gabriel.* — Tu me comprends très bien !

GABRIEL. — Moi qui croyais qu'il serait pour toi un ami, une compagnie. Depuis quatre mois que tu es venue me rejoindre ici...

CATHERINE, *sortant, porteuse de la robe de chambre.* — Je le hais !

GABRIEL. — Parce que tu refuses de t'en servir. Tu ne sors jamais : tu pourrais au moins téléphoner à quelqu'un, parler. Ça te distrairait.

CATHERINE, *revenant et ramassant les journaux.* — Téléphoner à qui ? Est-ce que je connais quelqu'un ici ?

GABRIEL. — Si tu le voulais, tu pourrais faire la connaissance d'un tas de gens...

CATHERINE, *posant les journaux sur le secrétaire.* — Je hais le téléphone.

GABRIEL, *froidement.* — Eh bien, moi, je ne supporte pas les gens qui s'en prennent aux choses inanimées ! Ce sont des barbares, des sauvages !

CATHERINE, *prenant la tasse vide de Gabriel et la posant sur le secrétaire.* — Je suis peut-être une sauvage.

GABRIEL. — Mais oui, tu en es une ! Nous le sommes tous un peu, du reste, mais toi... (*Il remonte sa montre et la met à son poignet.*)

CATHERINE. — Il y a quelque chose de pas franc dans le téléphone... et je déteste tout ce qui n'est pas franc, tout ce qui est équivoque. C'est comme le nom que tu as fait mettre sur notre porte...

GABRIEL, *exaspéré.* — Oh !...

CATHERINE. — Inutile de faire oh !... Pourquoi as-tu fait mettre mon nom de jeune fille sur la porte et non le tien ?

GABRIEL. — Je te l'ai dit cent fois ! Dans une ville, dans une grande ville, il faut passer le plus possible inaperçu...

CATHERINE. — Pourquoi ?

GABRIEL. — Pourquoi ?

CATHERINE, *obstinée.* — Oui, pourquoi ?

GABRIEL. — Le fisc ! Tu n'as jamais entendu parler du fisc ?

CATHERINE, *s'asseyant sur le divan.* — Ah oui, le fisc !

GABRIEL, *avec un geste d'impatience.* — Et toutes ces histoires parce que, à un certain moment, j'ai parlé plus fort ! J'ai été obligé de parler plus fort.

CATHERINE. — J'ai entendu.

GABRIEL. — Je t'ai sans doute réveillée ? Pardon !

CATHERINE. — Rassure-toi, j'étais déjà réveillée.

GABRIEL. — Alors, si tu as entendu ce que je disais, tout est clair. Je téléphonais à la préfecture de police au sujet de mon passeport ! ... Oh ! comme je voudrais comprendre le mécanisme secret de tes impulsions, de tes actes !

CATHERINE, *comme pour se faire pardonner.* — Vois-tu, c'est lorsque tu t'es mis à parler tout bas, à... chuchoter...

GABRIEL. — Eh bien oui, à chuchoter ! Pourquoi hésites-tu à le dire ?

CATHERINE. — C'est alors que j'ai soudain été prise d'un soupçon...

GABRIEL. — Ah ! vraiment ? C'est à ce moment-là ? Tu es désespérante !

CATHERINE. — Pourquoi ?

GABRIEL. — Le moment précis où, me rappelant que tu dormais dans la pièce voisine, j'ai baissé la voix. Par délicatesse. C'était une attention..., une attention... délicate, c'est le mot. Et voilà le résultat ! Des soupçons ! Eh oui, tels sont les faits !

CATHERINE, *qui commence à s'amuser.* — Oh ! les faits ! (*Elle se lève.*)

GABRIEL. — Les faits, oui, les faits, même s'ils te paraissent absurdes... (*Changeant de ton.*) Et ce sont les faits de ce genre qui me tuent et qui me font douter de l'ordre de l'univers !

(*Catherine éclate de rire.*)

Mais oui, ris, ris ! Ce sont des faits comme celui-ci qui m'incitent à penser que l'univers tout entier repose sur un malentendu, sur un ensemble de malentendus !

CATHERINE, *qui est remontée vers le fond.* — Tu exagères ! Tu exagères toujours... Quelle cravate mets-tu ?

GABRIEL. — La tienne, la tienne, celle que tu m'as donnée pour mon anniversaire !... (*Reprenant son discours.*) Je n'exagère nullement ! Si tu avais vu la tête que je faisais quand tu m'as arraché le récepteur des mains. Et tout cela pour ne plus trouver le chef du service des passeports au bout du fil !...

CATHERINE, *qui est sortie et revenue aussitôt avec la cravate de Gabriel.* — Au fait, tu ne m'as pas encore dit si tu avais ton passeport et si l'on peut penser sérieusement à ce voyage... (*Elle lui met sa cravate.*)

GABRIEL. — Un instant, un instant... Ne m'interromps pas lorsque je parle, lorsque j'explique quelque chose... (*Catherine sourit.*) Le chef du service des passeports n'était plus au bout du fil, mais tu prétends avoir entendu une voix de femme...

CATHERINE. — C'était la standardiste, tu l'as dit toi-même...

GABRIEL. — Pas du tout ! Pas du tout ! Je t'ai seulement dit que c'était *sans doute* elle. Et maintenant, est-ce que tu te rends compte des drames qui peuvent naître d'une interprétation trop hâtive ? Mesures-tu les conséquences que pourrait avoir une affirmation aussi inconsidérée que la tienne ? Imagine que tu témoignes à un procès...

CATHERINE. — Qu'est-ce que tu vas encore chercher ?

GABRIEL. — Mais oui, à un procès... Ton témoignage serait pour moi un témoignage à charge. Tu n'as pas entendu la voix rogue d'un fonctionnaire, mais une voix de femme. Que penseraient les juges ? Hein, je te le demande. Ils penseraient que j'ai menti ! Et, en conséquence... (*Un temps très bref. Catherine le regarde, un peu ahurie.*) Ai-je raison, oui ou non ?

CATHERINE, *qui a fini de mettre sa cravate à Gabriel, lui donne une petite tape amicale et puis s'éloigne.* — Tu finis toujours par avoir raison, par faire ce que tu veux et, ce qui est encore plus étonnant, par convaincre les autres que ce que tu veux est la seule chose à faire, la seule chose raisonnable et correcte. Pour un peu, il faudrait même te demander pardon ! (*Elle revient à lui, porteuse de sa veste et de son mouchoir.*)

GABRIEL. — Maintenant, tu essaies de me prendre par la flatterie.

CATHERINE. — Loin de moi cette idée. D'autant que je continue à penser que tu n'es qu'un mystificateur (*Elle l'aide à mettre sa veste.*)

GABRIEL. — Moi ?

CATHERINE, *suave.* — Toi !... (*Elle s'éloigne, puis brusquement.*) A quelle heure es-tu rentré cette nuit ?

GABRIEL, *qui se baissait pour mettre ses souliers, interrompt son mouvement.* — Pourquoi me demandes-tu cela ?

CATHERINE, *qui est allée prendre une brosse, s'approche de lui et le brosse.* — Peut-être pour éviter ce que tu appelles une interprétation trop hâtive !

GABRIEL. — Ah ! tu cherches à rétablir la balance ! C'est votre habituelle comptabilité à vous autres femmes ! Parfaites, vous êtes parfaites : reçu tant, donné tant !

CATHERINE. — Réponds au lieu de faire de l'esprit. A quelle heure es-tu rentré ?

GABRIEL, *ramené brusquement sur terre.* — A quelle heure ?

CATHERINE. — Il était environ trois heures.

GABRIEL. — Si tu le sais, pourquoi me le demandes-tu ? Et même s'il était trois heures ? Tu as envie de me faire une scène ?

CATHERINE. — Je t'en prie !

GABRIEL. — Je croyais... Et alors ?

CATHERINE. — Je voulais seulement savoir ce que tu as fait.

GABRIEL. — C'est un interrogatoire ?

CATHERINE. — Mais non ! (*Elle va ranger la brosse.*)

GABRIEL. — Que veux-tu que j'aie fait ? J'ai travaillé encore plus tard que d'habitude et...

CATHERINE, *prenant sur la chaise les objets qui s'y trouvent, revient à Gabriel.* — Non, Gabriel, je ne te demande pas ce que tu as fait pour rentrer à trois heures du matin. Je te demande ce que tu as fait quand tu es rentré. C'est tout. (*Elle garnit les poches de Gabriel.*)

GABRIEL, *surpris, mais toujours méfiant.* — C'est tout ?

CATHERINE. — Oui.

GABRIEL. — C'est bien ce que j'avais compris ! (*Un silence. Ils se regardent.*) Qu'ai-je fait en rentrant ?... Qu'ai-je bien pu faire ?... Voyons !...

CATHERINE, *qui s'amuse.* — Vraiment, tu ne te rappelles pas ?

GABRIEL. — Si tu le sais, pourquoi... ?

CATHERINE. — Oui, pourquoi est-ce que je te le demande ? (*Allant au secrétaire.*) Est-ce que tu ne t'es pas mis à chanter ?

GABRIEL, *prenant la chaise et s'asseyant pour se chausser.* — C'est possible. (*Il réfléchit.*) A chantonner ou à chanter ?

CATHERINE. — A chanter.

GABRIEL, *pensif, laçant ses souliers.* — C'est vrai. Tu as raison ! Cela m'arrive. Je ne m'en souvenais plus, mais c'est on ne peut plus vrai. Je me suis mis à chanter. A trois heures du matin... (*Il se met à fredonner.*)

CATHERINE, *croyant l'avoir confondu.* — Et alors ? Qu'est-ce qui t'a pris ?

GABRIEL. — Je ne sais pas. Il me vient l'envie de chanter en pleine nuit. Et je chante.

CATHERINE. — Tu te sens tellement heureux que tu te mets à chanter ?

GABRIEL. — Je ne puis nier qu'un certain sentiment de satisfaction et, même, si tu veux, de libération m'envahisse le cœur à la fin d'une journée bien remplie et... surtout, la nuit...

CATHERINE. — Il doit bien y avoir une raison ?

GABRIEL. — Il n'y en a pas d'autre que celle que je viens de te dire. Si l'on peut appeler cela une raison !

CATHERINE, *à la fois avec espoir et appréhension.* — Ce n'est pas parce que tu rentres chez toi ? Parce que tu vas me retrouver après une journée où tu as été loin de moi ?

GABRIEL, *après avoir réfléchit un instant : un peu ennuyé, comme un médecin obligé d'annoncer une mauvaise nouvelle, se lève et, venant à elle, la prend par les bras.* — Je suis désolé de te décevoir, ma chère, mais ce n'est pas à toi que je dois ce sentiment joyeux de libération qui me fait chanter.

CATHERINE, *se dégageant.* — Rien ne te forçait à me dire cela. Tu pourrais avoir un peu plus d'égards pour moi ! (*S'asseyant sur la chaise.*) Qu'est-ce donc alors que tu trouves chez toi ? Que suis-je pour toi ?

GABRIEL, *gravement et presque pour lui-même.* — Quelque chose de très important. Personne ne me connaît comme tu me connais. Tu connais mes secrets, tu les gardes jalousement...

CATHERINE. — Cela ne me suffit pas !

GABRIEL. — Possible ! En tout cas, pour moi, c'est beaucoup. C'est peut-être même ce qui compte le plus.

CATHERINE. — Egoïste !

GABRIEL, *venant à elle et lui mettant une main sur l'épaule.* — Oui, je suis un égoïste. (*D'un autre ton.*) Tu veux vraiment savoir pourquoi je chantais cette nuit ? (*Catherine est attentive.*) Je chantais pour quelqu'un qui n'était pas là, pour quelqu'un qui n'est plus là : pour le petit. Cette nuit, je l'ai bien senti, il était là avec moi, vivant. Je crois même que nous avons joué tous les deux : j'ai fait marcher deux ou trois fois le timbre de sa bicyclette... (*Et il le fait tinter.*) Tu as dû l'entendre ?

CATHERINE, *brusquement presque émue jusqu'aux larmes.* — Non...

GABRIEL. — Non ? Et pourtant, il a tinté deux ou trois fois... Dommage ! Dommage que les choses importantes t'échappent toujours !

CATHERINE, *qui s'est laissé entraîner dans cette*

atmosphère magique. — Mais c'est toi qui le faisais tinter !

GABRIEL. — Oui, moi. Mais le petit était avec moi.

CATHERINE. — Comment était-il ?

GABRIEL. — Je ne t'ai pas dit que je l'avais vu. Je t'ai dit que j'avais eu le sentiment de sa présence.

CATHERINE. — Mais lui te voyait sûrement. De là-haut, il te voyait.

GABRIEL. — Tu as de la chance, Catherine, tu t'imagines le paradis comme un balcon d'où l'on peut se pencher pour regarder les êtres qui nous sont chers sur cette terre...

CATHERINE, *insistant.* — Que t'a-t-il dit ?

GABRIEL. — Rien. Il était content que je chante.

CATHERINE, *attendrie.* — Alors, la nuit, quand tu chantes, c'est que tu penses à lui ?

GABRIEL. — Non. Pas toujours. Mais cette nuit, sa présence était si intense, si réelle, que j'en ai été ému aux larmes.

CATHERINE, *lui prenant la main dans un élan de profonde affection.* — Gabriel ! Mon pauvre chéri !... Comme tu es bon !

GABRIEL, *immédiatement, comme sur la défensive.* — Je t'en prie : ne t'attendris pas trop à mon sujet parce qu'il m'arrive de pleurer la nuit. Tu sais bien que les égoïstes s'émeuvent et pleurent plus facilement que les autres. Et je suis un égoïste : c'est toi-même qui me l'as dit.

CATHERINE, *vivement.* — Bien sûr que tu es un égoïste ! (*Se levant.*) Et plus encore que tu ne le penses !

GABRIEL, *sans sourciller.* — Tu vois ! Et il ne faut pas trop s'apitoyer sur les égoïstes. Tu es bien de mon avis ?

CATHERINE. — Mais la question n'est pas là !

GABRIEL. — Non, c'est vrai !... Mais il faut que je m'en aille. Je suis déjà en retard. (*Et il va vers la porte.*)

CATHERINE. — Tu t'en vas comme ca ?

GABRIEL. — Comment, comme ça ? Oh ! c'est vrai, je ne t'ai pas embrassée ! Pardon ! (*Il vient à elle pour l'embrasser.*)

CATHERINE, *se dérobant.* — Non, non. Je pensais à cette histoire de passeport, de voyage. Tu ne veux pas qu'on en parle ?

GABRIEL. — Nous n'en avons pas assez parlé ? Mon passeport est prêt. Tu l'as entendu de tes propres oreilles, non ?

CATHERINE. — Ton départ est donc sûr maintenant ?

GABRIEL. — Oui. Enfin ! (*Il retourne vers la porte.*)

CATHERINE. — En ce qui me concerne, qu'as-tu décidé ?

GABRIEL, *s'arrêtant.* — Je t'avoue humblement que je n'y ai pas encore réfléchi. Comme tu es pressée ! Chaque chose en son temps...

CATHERINE. — Je parie que tu meurs d'envie de partir seul...

GABRIEL. — Mais c'est un voyage d'affaires que je vais faire. Tu ne peux pas le comprendre. Je ne peux pas augmenter mes frais...

CATHERINE. — Je te préviens que j'ai décidé de partir avec toi coûte que coûte !

GABRIEL. — Mais puisque je te dis que rien n'est encore décidé ! Il y a tout le temps ! Et, de toute manière, il s'agit d'un voyage tellement long que tu pourras probablement en faire une partie, au moins une partie, avec moi. Tu es satisfaite ? Tu me permets d'aller au bureau ?

CATHERINE, *le regardant, soupçonneuse.* — Qu'entends-tu par une partie du voyage ?

GABRIEL. — C'est pourtant simple. Une partie du voyage... une étape... l'un des pays que je dois visiter, si tu préfères. Enfin, on verra. (*Il la regarde.*) Et là-dessus, au revoir. (*Il l'embrasse, sort et referme la porte derrière lui.*)

Le panneau de la maison se ferme. Gabriel est maintenant dans la rue.

GABRIEL, *montrant le ciel, la ville, les choses.* — Quel beau temps ! Le temps idéal pour accomplir de bonnes actions !

(*Il s'éloigne, puis brusquement s'arrête et, au public :*)

Quoi ? Je suis un menteur ?... Evidemment, vous avez déjà tiré vos conclusions. Je suis un homme comme les autres et un menteur ! Hein, c'est ça que vous avez pensé ? Eh bien, permettez-moi de vous le dire, vous vous trompez singulièrement. Oh ! vous n'êtes pas les seuls, vous savez ! On se trompe souvent sur mon compte, et des gens très bien. Je suis peut-être un homme comme les autres, mais un menteur, ça non ! Et pourtant, je vous le concède, j'en ai toutes les caractéristiques : une mémoire prompte, une imagination assez fertile, le sens de la chose à dire, une certaine mauvaise foi, le goût du risque et, surtout, une tendance instinctive à changer, à transformer tout. Oui, il suffit que je parle d'une personne, il suffit que je raconte un événement et, déjà, cette personne, cet événement sont autres. C'est une sorte de don que j'ai et c'est souvent merveilleux, mais, parfois aussi, c'est un peu pénible, car je m'expose à être mal compris : quand il m'arrive de dire la vérité — la vraie ! — et qu'elle se met à avoir l'air d'un mensonge. Comme tout à l'heure, quand j'ai parlé du petit... C'était vraiment la vérité : cet enfant était mon compagnon, l'espoir d'une compagnie extraordinaire pour toute ma vie, et maintenant... Catherine le sait, elle l'a bien compris. Mais vous ? Je parie que vous avez cru que c'était un mensonge de plus — et un mensonge assez ignoble ! Eh bien non ! ce n'était pas un mensonge, ce n'est pas un mensonge ! Mais assez là-dessus : je n'aime pas parler de ça et je n'en parle que lorsque je ne peux pas faire autrement... Pour le reste, oui, je le reconnais, j'invente, je travestis volontiers la vérité, mais je le fais inconsciemment, malgré moi. Et pourtant, je vous le jure, ce que je recherche, ce que j'aime, c'est seulement la vérité ! Mais quant à la trouver, ça, c'est une autre histoire ! Où est-elle, hein, où est-elle ?

(*Gabriel s'éloigne et entre dans l'agence dont les panneaux s'ouvrent tout de suite.*)

Sur l'un des murs de l'agence, il y a une grande carte géographique. Un bureau, un fauteuil, une chaise. Sur le bureau, un téléphone et un dictaphone. Au fond, une porte.

Gabriel pose sa serviette sur le bureau, met ses lunettes, considère un instant la carte, puis, s'asseyant dans le fauteuil, il met en marche le dictaphone et commence à dicter.

GABRIEL. — Mon cher directeur et ami, je suis prêt...

(*Aline entre, venant de la rue. Elle est très jeune et très gaie.*)

ALINE. — Vous êtes déjà là ?

GABRIEL. — Pour vous souhaiter, aujourd'hui encore, une bonne journée.

ALINE, *sortant par la porte du fond.* — Merci. Quoi de nouveau ?

GABRIEL, *se levant et allant à la carte.* — Une grande nouvelle. Prenez votre bloc.

ALINE, *revenant avec un bloc.* — Vous êtes bien pressé, ce matin ! Vous n'avez rien d'autre à m'apprendre ? (*Elle prend la chaise et s'assied.*)

GABRIEL. — Non. Et vous ?

ALINE. — Que pourrais-je avoir à vous apprendre ? (*Elle le regarde d'un air de défi amusé.*)

GABRIEL. — Je ne sais pas, moi ! Par exemple, votre mariage !

ALINE. — Tout est possible... (*Elle le regarde, puis vivement, prenant son bloc et son crayon.*) Je vous écoute.

GABRIEL. — Vous mettrez la date d'avant-hier...

ALINE. — Pourquoi ?

GABRIEL. — Pourquoi pas ? (*Il dicte*) Mon cher directeur et ami. Je suis prêt à entreprendre le voyage d'étude que la société m'a proposé de faire. (*Aline le regarde.*) A la ligne. La crise du tourisme international est une crise imaginaire. Il s'agit simplement de substituer aux anciens itinéraires trop connus de nouveaux itinéraires capables d'attirer les touristes. Je me propose donc, en conséquence, de prospecter... deux points, à la ligne... (*Il se tourne vers la carte et change de ton.*) La Suisse..., un court arrêt... Le Luxembourg... le temps d'en faire le tour... Le Liechtenstein... le temps d'acheter un timbre. La Belgique. La Hollande... tulipes, moulins à vent... à toute vitesse... L'Angleterre... bon dictionnaire, quelques provisions de bouche... Londres... Arrêt, premier arrêt important... Un (*Se retournant vers Aline.*) J'espère que vous n'avez pas écrit cela ?

ALINE, *riant.* — Non. (*Consultant son bloc.*) Je me propose donc de prospecter, deux points à la ligne...

GABRIEL. — Ah oui !... Sans points et sans aller à la ligne : de prospecter les pays que j'aurai le plaisir de parcourir pour y découvrir des étapes inusitées et suggestives que nous pourrons présenter dans la suite de façon rigoureusement originale. (*Il regarde de nouveau la carte.*) A la ligne... La mer, la mer... Le Portugal... Je me trompe sans doute, mais j'ai l'impression qu'on doit s'y ennuyer... L'Espagne ! Ah ! L'Espagne ! (*Il fredonne un air espagnol.*) ... L'Egypte... Le Sphinx : Point d'interrogation !... Et encore la mer... une mer houleuse... angoisses stomacales... maux de mer. Retour. Débarquement. Et on recommence... (*Se rasseyant, avec décision.*) Ecrivez : Je rappelle à la direction que je compte partir dans deux semaines... Non, mettez : d'ici environ deux semaines. A la ligne. Recevez, je vous prie, mon cher directeur et ami, l'expression de mon dévouement et de ma reconnaissance... etc. (*Il ouvre un dossier et l'étudie.*)

ALINE, *le regardant.* — Alors, vous allez partir ?

GABRIEL, *sans se tourner vers elle.* — Mon voyage, mon fameux voyage !

ALINE. — Enlevez vos lunettes, s'il vous plaît ?

GABRIEL, *se tournant vers elle.* — Pourquoi ?

ALINE. — Je veux voir vos vrais yeux quand je vous parle.

(*Gabriel, l'air étonné et intrigué, enlève ses lunettes et regarde Aline.*)

ALINE, *brusquement.* — Edouard, je pars avec toi !

GABRIEL, *avec un sourire un peu contraint.* — Aline ! Ma chérie !... Tu me dis cela si brusquement...

ALINE. — Et toi, comment me l'as-tu proposé, la première fois que nous nous sommes rencontrés ? Est-ce que tu ne m'as pas demandé aussi brusquement si je voulais partir avec toi, et pourtant, c'était la première fois que tu me voyais.

GABRIEL. — Je parlais sérieusement, Aline. Tu n'as pas voulu le croire.

ALINE. — Moi aussi, maintenant, je parle sérieusement. Je pars avec toi.

GABRIEL. — C'est bien vrai, Aline ?

ALINE, *lui prenant la main.* — Mais oui, c'est vrai. Ne fais donc pas cette tête-là !

GABRIEL. — Tu t'es décidée tout à coup ?

ALINE, *lui tenant toujours la main.* — Que je me sois décidée tout à coup ou non, cela ne te regarde pas. L'important, c'est que je me sois décidée. J'accepte aujourd'hui l'invitation que tu m'as faite autrefois...

GABRIEL. — Il y a combien d'années ?

ALINE, *vivement.* — Trois.

GABRIEL. — Il t'a fallu trois ans de réflexion. Je n'avais plus d'espoir.

ALINE, *dégageant sa main.* — Non, pas trois ans de réflexion : trois ans à essayer de te résister.

GABRIEL. — De me résister ? Pourquoi ?

ALINE. — Pourquoi ?

GABRIEL. — Oui.

ALINE. — Tu crois que j'avais des raisons de te céder ?

GABRIEL. — Non, c'est vrai !

ALINE. — Ne dis donc pas d'idioties.

GABRIEL. — Je dis des idioties ?

ALINE. — Oui. J'avais toutes les raisons de te céder, Edouard : je t'aime. Mais je me sentais... dupée.

GABRIEL. — Bien à tort.

ALINE. — Ah oui ? Et tu as le courage de le dire ? Tu m'avais caché que tu étais marié. Rien que ça. Une bagatelle.

GABRIEL, *se levant.* — Mais notre rencontre a été si extraordinaire, si inattendue que je ne pouvais pas...

ALINE. — Extraordinaire ? Qu'est-ce que tu racontes ? Quand je dis que tu as trop d'imagination ! D'abord, notre rencontre, c'était il y a trois ans...

GABRIEL, *sincère, lui prenant la main.* — Pour moi, c'est toujours hier !

ALINE. — Et ensuite, ça n'a été qu'une rencontre de hasard. Un point, c'est tout ! (*Lui mettant une main sur le bras.*) La seule chose extraordinaire, c'était qu'un homme comme toi fréquente les fêtes foraines, les parcs d'attractions, et joue à la loterie, à dix francs la partie, comme les gosses !...

GABRIEL. — Je ne rate jamais une occasion de tenter la chance... Du reste, à cette époque-là, j'étais déjà seul. (*Il s'écarte un peu d'elle.*)

ALINE. — Seul ?

GABRIEL. — Oui, je veux dire qu'il y avait déjà pas mal de temps que j'étais séparé de ma femme.

ALINE. — Mais tu n'en allais pas moins fréquemment la voir pour des questions d'intérêt. Ce que tu as pu me faire rire, d'ailleurs, avec tes histoires de séparation de biens !

GABRIEL. — La procédure est très longue. Il y a des cas où elle dure des années... Et elle n'est pas encore finie.

ALINE. — Pas encore finie ?

GABRIEL. — Non. Il y a tant de détails à régler. Jamais, pourtant, je n'aurais cru que l'histoire de mon mariage t'avait autant frappée. Tu as tellement ri quand je t'en ai parlé ! (*Il est allé à la carte et la considère.*)

ALINE. — Quand *j'ai appris* que tu étais marié.

GABRIEL, *se retournant.* — Quand tu as ?... Ah oui ! c'est exact ! C'est toi qui...

ALINE. — Qu'aurais-tu voulu que je fasse ? Que je pleure ? Dieu sait ce que tu aurais pensé ! Que je pleurais pour des raisons... morales ? Non, non... Marié ou pas, tu étais toi, tu restais toi. Mais tu m'apparaissais tout à coup sous un nouveau jour... différent, banal... oui, même un peu mesquin. Je m'étais monté la tête à ton sujet et tu n'étais qu'un homme comme les autres... Que pouvais-je faire d'autre que rire... et prendre cela à la blague ?... (*Elle rit un peu nerveusement.*)

GABRIEL. — Aline ! Je me souviens que tu m'as dit : tu n'as pas l'air d'un homme marié !

ALINE. — C'était vrai. Tu n'avais pas, tu n'as pas l'air d'un homme marié. Tu n'as rien d'un homme marié... J'ai ri de cela comme d'une bonne plaisanterie ! Et puis, de toute manière, il était déjà trop tard : j'étais sous le charme.

GABRIEL, *qui est assis sur le bureau.* — C'est plutôt moi qui ai été sous le charme dès le premier instant où je t'ai vue.

ALINE. — Qu'est-ce qui t'a tellement plu en moi ? Tu ne me l'as jamais dit.

GABRIEL. — C'est de voir que tu ne changeais pas.

ALINE. — Comment cela, que je ne changeais pas ?

GABRIEL. — Tu ne changeais pas. Je m'approchais peu à peu de toi et je pensais que ma première impression — l'impression que j'avais eue de toi, que m'avait faite ton visage — allait se modifier lentement, se transformer comme cela se produit toujours pour les visages de femme. Ils ne résistent pas à la proximité. Mais toi, non ! Tu restais toujours la même... J'étais près de toi, à un pas au plus, tout près, et rien en toi ne changeait : ni la lumière de tes yeux, ni ton sourire... Et cela m'a semblé un miracle ! Et tu n'as jamais changé, Aline, éternellement semblable à celle que j'ai vue cette première fois, immuable... Comme si rien en toi ne pouvait se consumer ni périr. Je crois que tu ne mourras jamais, Aline, tu ne pourras jamais vieillir. Tu resteras toujours celle que tu es aujourd'hui !

ALINE, *comme pour résister à l'émotion.* — Un ange, quoi ?

GABRIEL, *gravement, venant à elle.* — Oui, un ange ! Mais un ange qui m'a fait souffrir. Pourquoi m'as-tu fait tant souffrir, Aline ? Pourquoi m'as-tu fait attendre aussi longtemps le bonheur que tu me donnes aujourd'hui... ou, plutôt, le bonheur que tu vas me donner ?

ALINE. — Tu souffrais ? Vraiment ? Tu es vraiment capable de souffrir ? Quand tu partais à l'improviste... c'était que tu souffrais ?

GABRIEL, *lui mettant les mains sur les épaules.* — Je voulais m'éloigner..., t'oublier.

ALINE. — Où allais-tu ? Pourquoi disparaissais-tu sans laisser de traces ?

GABRIEL. — J'allais à l'étranger... Toujours à l'étranger... Le plus loin possible...

ALINE. — Jamais la moindre carte postale...

GABRIEL. — Tu en attendais ? Tu souffrais, toi aussi ? Un peu ? Beaucoup ? Je ne croyais pas que tu m'aimais.

ALINE. — Idiot ! Pourquoi serais-je restée près de toi ? Mais tu préférais partir, comme maintenant...

GABRIEL, *s'écartant légèrement.* — Je partais, décidé à te laisser tranquille une fois pour toutes. Je voulais me persuader qu'au fond, entre nous, il n'y avait pas d'amour, mais seulement de la tendresse... Et je me disais : « Peut-être ne la reverrai-je jamais : le temps, l'éloignement me la feront oublier... » Ou bien, je pensais : « A mon retour, dans deux mois, dans six mois, je la retrouverai au bras d'un jeune homme qui l'épousera... »

ALINE, *se levant et venant vers lui.* — Crois-tu que je n'aie pas pensé à cela, moi aussi, bien des fois ? Crois-tu que je n'aie pas essayé, moi aussi, de t'oublier ? (*S'écartant un peu de lui.*) Je rencontrais quelqu'un d'autre, quelqu'un qui me plaisait, qui me plaisait plus que toi, et je me disais : Je vais l'aimer, je l'aime, je l'aime... je n'ai qu'à lui dire oui et il m'épouse, et ce sera fini... fini !... » Je n'avais qu'une idée : mettre, une fois pour toutes, quelque chose d'irréparable entre nous. Mais aucun des autres ne résistait à la comparaison et j'avais beau me forcer, je me gardais pour toi. Je me suis gardée pour toi ! Et je suis assez idiote pour te le dire. Tu n'étais pas là, mais tu continuais d'être présent ; bien qu'absent, tu te mettais en travers de ma route, tu m'empêchais de rien faire... Avec les autres, j'avais l'impression de jouer à l'amour et non d'aimer pour de vrai : oui, de jouer !

GABRIEL. — Et avec moi, tu n'as jamais cette impression ?

ALINE. — Jamais ! Jamais avec toi !

GABRIEL, *venant à elle.* — Et moi, Aline... as-tu jamais eu l'impression que je jouais ?

ALINE. — Réponds, toi-même, à cette question ! Pourquoi est-ce moi qui devrais y répondre ?

GABRIEL. — Ça n'a jamais été un jeu de ma part, n'est-ce pas ?

ALINE. — Non ! Non. Mais qu'as-tu ? On dirait que tu as peur ?

GABRIEL. — Oui, maintenant que tu t'es... livrée tout entière, j'ai presque peur !

ALINE. — Peur ? Pourquoi ?

GABRIEL. — Peur de ne pas t'aimer toujours comme je t'aime maintenant... peur de devoir un jour t'aimer moins... de ne pas pouvoir résister à la tension de cet amour...

ALINE. — Mais, de moi, tu n'as pas peur ?

GABRIEL. — Si. Aussi.

ALINE. — Tu as peur que je t'abandonne ? (*Gabriel ne répond pas.*)

Tu crois vraiment que je pourrais t'abandonner ?

GABRIEL. — Je crois qu'il me serait insupportable de rester seul après avoir vécu près de toi.

ALINE, *se rapprochant de lui.* — Nigaud ! Mais puisque je pars avec toi !

GABRIEL. — Tu vas vraiment venir ?

ALINE. — J'ai décidé de faire tout ce que tu voudras.

GABRIEL. — Ma chérie... Tu n'as plus d'attaches... plus rien qui te retienne ?...

ALINE. — Je n'ai jamais eu d'attaches, jamais ! Et je suis majeure !

GABRIEL. — Tu n'auras pas de regrets ?

ALINE. — Le regret de quoi ?

GABRIEL. — Et tu ne te sentiras pas prisonnière ? Ah ! si jamais tu n'étais pas heureuse... après...

ALINE. — Je le serai, je le suis...

GABRIEL. — Et ça ne te déplaît pas de partir sans cérémonies ?

ALINE. — Sans cérémonies ?

GABRIEL. — Je veux dire : une alliance à ton doigt ?

ALINE. — Si, ça me déplaît.

GABRIEL. — Ça te déplaît ?

ALINE. — Mais on ne peut pas tout avoir. Ce serait trop.

GABRIEL. — C'est vrai. Ce serait le paradis sur terre.

ALINE. — Ne parlons plus de ça. Et, du reste, qu'est-ce que le paradis a à voir là-dedans ? Tu y crois, toi ?

GABRIEL, *déconcerté par cette question.* — Peut-être...

ALINE. — Pas moi ! Moi, le paradis, je n'en ai pas besoin et je m'en fiche, et je n'y crois pas.

GABRIEL. — J'ignorais que tu pensais à ce genre de choses.

ALINE. — A la vérité, c'est la première fois que j'y pense. C'est toi qui m'y as fait penser. (*Un temps.*) Alors, tu m'emmènes ?

GABRIEL. — Bien sûr. Nous ferons ensemble une partie du voyage. (*Il regarde la carte.*) Une étape... un pays... Lequel préfères-tu ? Tu peux faire ton choix.

ALINE, *est venue près de Gabriel et sans regarder la carte se serre brusquement contre lui.* — N'importe lequel. Le premier... Je suis si heureuse !

GABRIEL. — Je voudrais... te demander de taper ma lettre... Mais comment le pourrais-je maintenant ?

ALINE, *joyeuse.* — Je vais la taper. Je vais à côté et je vous la tape ! Je n'en suis pas moins toujours votre secrétaire...

GABRIEL. — Vous me l'apporterez à signer avec le reste du courrier.

(*Aline sort avec son bloc. Aussitôt qu'elle est sortie, Gabriel prend le téléphone, décroche et forme un numéro.*)

Madame Nagy n'est toujours pas arrivée ?... Elle est là ? Passez-la-moi... Allô ! (*Dans un cri, mais un cri prudent.*) Vilma ! C'est moi ! Tu es déjà arrivée ?... J'ai une voix bizarre ? Elle est peut-être un peu rauque, un peu lasse... (*Il s'éclaircit la voix.*) Mais qu'est-ce que tu racontes ? Je suis heureux ! Très heureux ! J'ai envie de crier de joie... Mais tout de suite, bien sûr ! Je laisse tout en plan et j'arrive... Comment ? Oui... oui... je t'en apporte... Mais oui, je sais bien, des américaines... J'arrive ! (*Il raccroche et reste un moment immobile, puis il se lève avec une certaine hâte et sort.*)

Les panneaux de l'agence se referment.

GABRIEL, *une fois dans la rue. Au public.* — Vous avez vu, hein ? D'ici que vous me traitiez en outre de libertin ! Cette pauvre petite, n'est-ce pas que je trompe honteusement, que je... etc., etc. Eh bien, non, ce qui m'arrive avec Aline, je n'en suis pas responsable et je ne suis pas un libertin. Est-ce ma faute, à moi, si, dès que j'ouvre la bouche, les femmes m'écoutent, si elles croient tout ce que je dis, si elles me donnent raison même quand je n'ai pas raison et si... séduites, elles s'éprennent de moi ? (*Ricanant.*) Un séducteur, oui ! Et après ? Il n'y a pas de quoi rire. En tout cas, pourquoi me jeter la pierre ? Ce n'est pas moi qui l'ai voulu et je vous assure que je n'en suis pas fier. Non ? Vous ne croyez pas que c'est un peu effrayant de s'apercevoir que chaque mot que l'on dit, que chaque chose que l'on fait, tirent, de toute façon, à conséquence ? Tenez : tout le monde, quand il s'agit d'amour, peut tranquillement promettre : « C'est pour toujours ! » en étant sûr de n'être jamais pris au sérieux. Pour toujours ! Ce sont des mots, on le sait bien. Mais pas quand il s'agit de moi. Moi, quand je dis « c'est pour toujours », c'est *pour toujours.* Du reste, vous l'avez entendu vous-mêmes : quand je leur dis pour toujours, elles s'en souviennent des années après. Et alors... je n'ai pas le choix : m'en aller ou tenir parole. M'en aller ? Il est déjà trop tard. Alors, je reste et je n'ai plus qu'à faire sérieusement ce que les autres font par jeu ! Ah ! vous m'en reparlerez de la liberté du séducteur ! Les autres peuvent s'amuser, obéir à leur caprice, mais lui, ça lui est interdit, rigoureusement interdit ! Ne l'enviez pas, surtout ! Oh non, ne l'enviez pas ! Plaignez-le plutôt ! Plaignez-moi !... (*Il se dirige vers la maison de Vilma et y pénètre.*)

Le panneau représentant la façade de ladite maison s'ouvre sur la chambre de Vilma. Un vaste lit, une chaise, une coiffeuse. Dans cette chambre, il règne un grand désordre. Deux portes, l'une à droite donnant sur l'extérieur, l'autre menant à la salle de bain.

Gabriel entre et, voyant la chambre vide, appelle.

GABRIEL. — Vilma !

VILMA, *invisible.* — Tu es déjà là ?... N'entre pas !

GABRIEL. — Je n'entre pas... (*Allant à la coiffeuse et rectifiant son nœud de cravate.*) Ton voyage ?

VILMA, *toujours invisible.* — Excellent ! (*Gabriel va s'asseoir sur le lit.*) Tu as pensé à mes cigarettes ?

GABRIEL, *qui tient plusieurs paquets de cigarettes à la main.* — Oui. Mais tu n'en as pas acheté à la frontière ?

VILMA, *toujours invisible.* — Non... Je n'avais plus un sou. Je suis à sec. Complètement à sec.

GABRIEL. — Bravo ! (*Il tire rapidement son portefeuille de sa poche et en extrait quelques billets de banque qu'il met dans l'une de ses poches.*)

VILMA, *toujours invisible.* — Heureusement que la concierge était là pour payer mon taxi !

GABRIEL, *qui est toujours assis sur le lit.* — En somme, tu arrives fauchée !

(*Vilma fait son entrée. Elle est vêtue d'un peignoir

de bain. Ses cheveux sont cachés par une sorte de turban. Elle a un violent accent étranger et sa connaissance du français n'est pas toujours très sûre.)

VILMA. — Tu devrais dire nue ! (*Elle jette sur le sol la cigarette qu'elle tient à la main.*) La dernière ! (*Elle tend la main à Gabriel qui la lui baise.*) Tu me traites toujours comme une grande-duchesse, et ça me flatte tellement. Mais si tu as envie de m'embrasser, ne te gêne pas. Je ne suis pas encore maquillée. (*Elle tend ses lèvres à Gabriel qui l'embrasse sur le front, en connaisseur.*) Tu es si délicat, mon Philippe, que, chaque fois que je te vois, je me sens devenir une autre. C'est comme si je retrouvais mon ancienne pureté. (*Et, sous les yeux étonnés de Gabriel, Vilma s'agenouille brusquement et, joignant les mains comme pour prier, se met à chanter un cantique en langue étrangère, celle de son pays natal.*)

GABRIEL, *ahuri.* — Mais... c'est un cantique ?... Tu es d'humeur pieuse ?... Je reviendrai plus tard !...

VILMA, *toujours à genoux, l'arrêtant du geste.* — Non, reste ! (*Elle le regarde.*) Tu m'as peut-être connue trop tard pour pouvoir me comprendre... et j'ai dû avoir tellement changé ! (*Elle enlève son turban et ses cheveux lui font une auréole.*)

GABRIEL. — Tu as changé ta couleur de cheveux ! La dernière fois que je t'ai vue, tu étais brune !

VILMA, *toujours à genoux, se détournant et cherchant quelque chose sur le lit.* — Il y a eu une autre couleur entre les deux : le blond cendré... (*Elle a trouvé ce qu'elle cherchait — une brosse — et se met à se brosser les cheveux en recommençant à chanter son cantique.*)

GABRIEL, *au bout d'un instant, lui tendant les paquets de cigarettes.* — Voici des provisions !

VILMA, *s'interrompant brusquement de chanter et faisant tomber sur le sol, d'un geste rageur, les paquets de cigarettes.* — Tu es le manque d'à-propos personnifié ! (*Elle se relève et va à la coiffeuse.*)

GABRIEL, *abasourdi.* — Moi ?

VILMA. — Oui ! Tu ne comprends rien !

(*Gabriel, effectivement, n'y comprend rien. Vilma s'assied à la coiffeuse.*)

J'aurais dû me faire religieuse !

GABRIEL, *s'approchant d'elle.* — Oui. Tout en toi t'appelait vers le cloître.

VILMA, *cessant un instant de se brosser les cheveux.* — Tu dis cela pour me blesser ou tu le penses vraiment ?

GABRIEL. — Je le pense vraiment.

VILMA. — Que tu es gentil, mon Philippe ! (*Elle lui envoie un baiser et se remet à se brosser les cheveux.*) Il est peut-être encore temps ?

GABRIEL. — De te faire religieuse ?

VILMA. — Oui.

GABRIEL. — Mais voyons ! Pourquoi serait-il trop tard ?

VILMA. — Qu'est-ce que tu ferais ? Tu m'en empêcherais ?

GABRIEL. — Comment le pourrais-je ? Comment oserais-je te disputer à Dieu ? Je viendrais à ta prise de voile...

VILMA. — J'en ai vu une au cinéma : c'est très impressionnant !

GABRIEL. — Le moment le plus pénible pour moi, ce sera quand l'évêque te coupera les cheveux... (*Il lui caresse la tête.*)

VILMA, *portant une main à ses cheveux et les faisant bouffer.* — Tu les aimes, mes cheveux ?

GABRIEL. — Autant que je t'aime, toi ! (*Il se penche et l'embrasse dans les cheveux.*)

VILMA, *brusquement.* — Bojé moy ! Bojé moy ! Mes pauvres cheveux coupés... (*Elle se met à pleurnicher, mais ces larmes feintes se transforment peu à peu en un long éclat de rire et, se levant, elle va au lit.*)

GABRIEL, *un peu vexé.* — Tu jouais la comédie, n'est-ce pas ? J'ai compris : tu veux abandonner la couture pour le théâtre.

VILMA. — Tu es bête ! Tu ne comprends rien !

GABRIEL. — Veux-tu avoir la bonté de t'expliquer ?

VILMA, *se mettant à genoux sur le lit.* — En venant, dans le train, j'ai eu la plus belle aventure de ma vie !

GABRIEL, *méfiant.* — Ah ?

VILMA. — Tu es jaloux ?

GABRIEL. — Pour le moment, plus curieux que jaloux. Raconte ! On verra ensuite.

VILMA, *après un temps bref.* — J'ai rencontré... (*Elle s'interrompt.*) Non, il ne faut pas que je commence par la rencontre.

GABRIEL. — Commence par où tu voudras.

VILMA. — Est-ce que je t'ai jamais dit que, jusqu'à seize ans, je chantais dans une chapelle ?

GABRIEL. — Moi, j'ai été enfant de chœur, mais je chantais faux.

VILMA. — Cela ne m'étonne pas de toi ! Mais moi, si je ne te l'avais pas dit, tu ne t'en serais certainement pas douté ! N'est-ce pas ? (*Elle chantonne un ou deux vers du même cantique que tout à l'heure.*) Ce cantique me faisait une telle impression que je voyais vraiment le combat entre la Sainte Vierge et le péché. Je m'imaginais le péché comme une sorte de... crocodile gluant et verdâtre... La Sainte Vierge était victorieuse et le crocodile mourait, disparaissait... J'étais si heureuse ! (*Elle se met à sangloter.*)

GABRIEL. — Vilma, qu'as-tu donc ? (*Il s'approche d'elle.*)

VILMA, *violemment.* — Laisse-moi tranquille ! Laisse-moi parler.

GABRIEL, *s'éloignant et allant s'asseoir près de la coiffeuse.* — Bon. Je ne dirai plus un mot.

VILMA, *reprend, les yeux tout à fait secs, toujours à genoux sur le lit.* — J'étais en pension, alors. Et, crois-tu, les religieuses me citaient en exemple aux nouvelles élèves... un exemple de pureté et de sagesse. J'étais ce qu'on appelait une « svezda ». (*Mimique incompréhensive de Gabriel.*) Svezda, ça veut dire étoile !... Toutes mes camarades me regardaient avec admiration... (*Venant à lui.*) Qui est-ce que j'ai bien pu rencontrer dans le train ?

GABRIEL. — Qui ?

VILMA, *violemment.* — Tu manques d'imagination !

GABRIEL. — L'une des religieuses ?

VILMA, *même jeu.* — Non, pas l'une des religieuses ?

GABRIEL. — Une collègue « svezda » ?

VILMA. — Non ! Mais l'une de celles à qui j'ai

donné pendant tant d'années l'exemple de la pureté. Elle m'a reconnue, nous nous sommes mises à parler et, à un certain moment, elle m'a demandé ce que la vie avait fait de moi... si j'étais restée toujours celle d'autrefois...

GABRIEL. — Qu'as-tu répondu ?

VILMA. — Qu'est-ce que tu aurais répondu, toi ?

GABRIEL, *qui est toujours assis.* — J'espère que tu ne lui a pas dit la vérité?

VILMA, *s'élançant vers Gabriel et s'agenouillant près de lui.* — Non, je ne la lui ai pas dite ! Tu peux en être sûr ! Tu m'as comprise !... Poussoulouk, c'est peut-être toi qui m'as inspirée... (*Gabriel l'enlace et la caresse, mais elle ne s'en rend pas compte.*) Je lui ai dit : Mais oui, ma chère, je suis toujours celle d'autrefois. Mais, naturellement, je lui ai dit ça sans orgueil, humblement, comme pour me faire pardonner... (*Brusquement.*) Chéri ! Tu m'écoutes ? (*Elle se dégage.*)

GABRIEL, *ramené sur terre.* — Je ne fais que ça !

VILMA, *se relevant et sans plus s'occuper de Gabriel.* — Alors, elle m'a regardée avec vénération ! Oui, je peux le dire, avec vénération. Et, brusquement, elle s'est confiée à moi. La vie avait été si dure pour elle qu'elle a été contrainte... qu'elle a dû... céder. Tu comprends ? (*Elle montre le lit. Geste offusqué de Gabriel.*) Mais elle était si heureuse de m'avoir rencontrée... si heureuse... et elle pleurait, elle me serrait les mains... Et moi, j'étais comme dans un rêve !...

GABRIEL, *se levant.* — Bravo, Vilma, tu as été parfaite ! Tu as dû être sublime ! (*S'approchant d'elle et l'enlaçant.*) En effet, quand il s'agit des choses élevées, des choses qui en valent la peine, il faut à tout prix préserver les illusions d'autrui.

VILMA, *se dégageant brusquement. Avec violence.* — Et moi, qui est-ce qui s'occupe à me préserver mes illusions à moi ? Moi qui ai chanté la Sainte Vierge mille fois... un million de fois... à genoux... le jour et la nuit... le dimanche et les jours de semaine... seule et avec tant d'autres personnes... moi, que suis-je devenue ? Pourquoi le péché n'a pas été détruit comme on me l'avait promis ? On m'a trompée ! On me l'avait promis et je l'ai cru ! Mon cœur était ingénu, innocent, et je l'ai cru ! (*Elle se jette sur le lit et pleure éperdument.*) La Sainte Vierge n'est pas la plus forte..., ce sont des chansons pour les enfants... Je le sais, je le sais !

(*Gabriel est comme pétrifié. Vilma s'interrompt brusquement de pleurer et :*)

Pardonne-moi, chéri... Pardonne-moi. Je suis folle !... Donne-moi une cigarette !... (*Violemment.*) Vite !

(*Gabriel tend une cigarette à Vilma qui l'allume et se met à fumer.*)

C'est toi qui me fais repenser à toutes ces choses-là. Je les avais si bien oubliées !

GABRIEL. — Et ça t'est très pénible de te les rappeler

VILMA. — Je ne sais pas. (*Elle le regarde, brusquement sur la défensive.*) Je crains qu'il n'y ait plus rien à faire. Pour moi, du moins, la partie est sans doute jouée.

GABRIEL. — Tu te trompes. On peut toujours changer, devenir autre. Il suffit de le vouloir.

VILMA, *éclatant.* — Ah non ! Tu ne vas pas recommencer ! Les sauvetages, les rédemptions ! L'homme supérieur ! (*Ironique.*) Du reste, pourquoi supérieur ? Autrement que moi, oui, peut-être, mais ne me raconte pas que tu m'as fait la cour, que tu restes avec moi uniquement parce que tu veux me sauver ! Il nous arrive de coucher ensemble, non ? (*Mimique offusquée de Gabriel. Un temps, puis :*) Pourquoi tu ne dis plus rien ?

GABRIEL. — Je n'aime pas quand tu deviens vulgaire !

VILMA, *rageuse.* — Et moi, j'en ai marre que tu restes sur ton piédestal. Ça me vexe. Je veux que tu en descendes et que tu te mettes à mon niveau. Il est bas ? Et après ? Nous faisons l'amour et il ne faudrait pas qu'on en parle ? (*Elle se lève.*) Du reste, pourquoi tiens-tu tellement à passer pour un homme supérieur ? (*Elle disparaît dans la salle de bains.*)

GABRIEL, *s'asseyant sur le lit.* — Mais je n'y tiens nullement, je t'assure ! C'est une idée que tu te fais.

VILMA, *revenant avec son sac et allant à la coiffeuse.* — Comme si je ne te connaissais pas ! Mais je te connais, mon bonhomme. (*Allant à lui.*) D'ailleurs, si tu avais été tellement autrement que moi, jamais je n'aurais pu t'écouter. (*S'asseyant près de lui.*) La vérité, c'est que tu es à la fois comme moi et autrement que moi. Et c'est à cause de cela que je suis devenue ta maîtresse, à cause de cela qu'il y a des jours où je crois que je ne pourrai jamais plus te quitter. (*Gabriel sourit.*) Non mais, regardez-le : il sourit, il est content ! (*Elle se lève et allant à la coiffeuse, commence à se maquiller.*) Enfin, à présent que je t'ai passé de la pommade, tu vas consentir à parler, j'espère ? (*Gabriel se lève pour parler, mais elle ne lui en laisse pas le temps.*) Pour venir ici, j'ai dû tout plaquer : mon travail, mes contrats, mes amis, tout ! J'ai eu l'impression que, si je ne venais pas, tu allais peut-être mourir !

GABRIEL, *venant à elle.* — Il était urgent que tu viennes, Vilma. J'avais besoin de toi pour prendre une décision.

VILMA, *sans se retourner.* — Quelle décision ?

GABRIEL, *d'un ton particulièrement engageant.* — Nous partons !

VILMA, *lui faisant face.* — Quoi ?

GABRIEL. — Je dois faire un voyage. Un long voyage. A l'étranger. Et je voudrais que tu m'accompagnes.

VILMA. — Et c'est pour ça que tu m'as fait venir ? Tu n'es pas un peu cinglé ? (*Elle lui tourne le dos.*)

GABRIEL, *déçu.* — Ça ne te séduit pas ?

VILMA. — Pas du tout ! Et je te dis non ! Je ne bougerai pas d'ici. Je ne t'accompagnerai pas. Je suis venue ici pour y rester au moins quelque temps. J'en ai marre de voyager. Je veux me reposer un peu. Tu peux partir, toi, moi, je reste ici : je t'attendrai, patiente, fidèle, une vraie femme d'intérieur ! Un beau programme, non ? Tu devrais être content ! Je change. Tu ne veux plus que je change ?

GABRIEL, *un peu déconcerté.* — Tu me laisserais partir seul ?...

VILMA. — Oh ! tu ne te perdras pas !... (*Elle rit puis brusquement sérieuse.*) Où faudrait-il aller ?

GABRIEL, *vivement.* — Suisse, Belgique, Hollande, Angleterre, Portugal, Espagne...

VILMA, *se levant et allant s'étendre sur le lit.* — Le tour du monde, quoi ! Non, c'est trop, c'est trop !

GABRIEL. — Mais, au moins, une partie du voyage... une étape... un pays !

VILMA. — N'importe lequel ?

GABRIEL. — Oui.

VILMA. — J'accepte le compromis.

GABRIEL, *s'approchant d'elle.* — Que choisis-tu ?

VILMA, *vivement.* — Le Portugal.

GABRIEL. — Seulement ? Le Portugal est si... petit !

VILMA. — Je suis sûre qu'on s'y amuse beaucoup. Après, on verra. Ça te va ? Tu es content ?

GABRIEL. — Il faut bien... Et, à présent, permets-moi de prendre congé. (*Il lui baise la main.*)

VILMA. — Tu as un rendez-vous ?

GABRIEL. — Il faut que j'aille travailler. Pendant ce temps, tu vas t'habiller, non ?

VILMA. — Je crois que je vais plutôt dormir.

GABRIEL. — C'est une très saine occupation... Où veux-tu qu'on se retrouve ?

VILMA. — Si on allait voir un spectacle quelconque ? J'ai envie de me distraire.

GABRIEL. — Eh bien ! distrayons-nous.

VILMA. — Qu'est-ce qu'il y a à voir ?

GABRIEL. — La Nouvelle-Comédie ? Ça te va ?

VILMA. — D'accord.

GABRIEL. — Alors, devant l'entrée, à l'heure du spectacle.

VILMA, *bâillant.* — Ce que j'ai sommeil !

GABRIEL. — Au revoir. (*Il sort par la droite.*)

VILMA, *s'asseyant brusquement sur le lit.* — Attends ! Attends ! J'oubliais !... (*Gabriel reparaît. Elle cherche dans son sac et en tire une cravate assez excentrique. Elle se lève et la lui tendant.*) Comment tu la trouves ?

GABRIEL, *sincère.* — Qu'est-ce que c'est ?

VILMA. — Une cravate, voyons ! Comment tu la trouves ?

GABRIEL, *la prenant* — Elle est ravissante ! (*Il se prépare à la plier et à la mettre dans sa poche.*)

VILMA. — Qu'est-ce que tu fais ?

GABRIEL. — Elle n'est pas pour moi ?

VILMA. — Si, bien sûr ! Tu ne la mets pas ?

GABRIEL. — Maintenant ?

VILMA. — Quand alors ? (*S'approchant de Gabriel, elle lui relève le col de sa chemise, lui enlève sa cravate et lui met la neuve, tout en marmonnant des choses dans sa langue natale. Puis elle le mène devant la coiffeuse, le force à se regarder dans la glace.*) Regarde. Comment tu la trouves ?

GABRIEL. — Ça me change complètement !

VILMA. — Elle te rajeunit

GABRIEL, *faisant allusion à son ancienne cravate que Vilma tient à la main.* — Je peux la prendre ?

VILMA, *la jetant sur la coiffeuse.* — Tu peux la laisser ici si elle t'embarrasse.

GABRIEL. — Non, je la prends. (*Il la prend et la met dans sa poche.*) A ce soir ! (*Il va pour sortir.*) Tâche de ne pas être trop en retard !

VILMA, *retournant se coucher.* — Philippe !

GABRIEL. — Oui ?

VILMA. — Il faut que tu rembourses la concierge. C'est elle qui a payé mon taxi.

GABRIEL. — Entendu !

VILMA. — Et moi ? Je ne peux pas rester sans un sou.

GABRIEL. — Tu penses à tout ! (*Il lui donne les billets qu'il a préparés.*) C'est tout ce qu'il te faut ?

VILMA. — Embrasse-moi. (*Elle lui tend le front, mais il l'embrasse sur la bouche.*)

Le panneau de la maison de Vilma se referme et Gabriel est de nouveau dans la rue.

Gabriel fait deux ou trois pas, puis s'arrête. D'un geste désinvolte, mais furtif, il a enlevé sa cravate et remis celle qu'il avait avant. Il fait un nouveau pas vers l'agence et se met à soliloquer.

GABRIEL. — Et de trois ! Oui, pour le moment, c'est tout ! Et je vous assure que c'est amplement suffisant. Je suis exténué... moralement, bien entendu ! Cette simulation continuelle, cette perpétuelle tension d'esprit, ça me tue. Car ce qui est terrible, vous comprenez, c'est que je les aime également toutes les trois, oui, également, et je ne puis plus concevoir la vie sans chacune d'elles. Et, de plus, et, surtout, elles m'aiment : je leur suis indispensable, je le dis sans la moindre fatuité. Alors ? Et bien ! oui, c'est l'amour à perpétuité ! Oh non ! je ne me révolte pas : c'est mon destin. Il faut bien que je l'assume, mais... Eh bien ! oui, physiquement aussi, je me sens un peu las. Est-ce que vous vous rendez compte de ce qu'est ma vie ? Les kilomètres que je dois faire dans une journée... Oui, je sais, il y a les taxis ! Mais si vous vous figurez que mes moyens me permettent de prendre toujours des taxis ! Je gagne honnêtement ma vie, mais je suis quand même obligé de faire attention. Et, du reste, à ce propos... Je n'aime pas parler d'argent, mais... enfin... il faut bien en parler aussi. Catherine est une épouse parfaite, une vraie femme d'intérieur : économe, soigneuse. Le rêve ! Quant à Aline, elle est d'une discrétion... charmante. D'ailleurs, c'est moi qui l'ai fait engager comme sténo-dactylo à l'Agence Internationale, et ce n'est pas ce que je dépense quand je sors avec elle qui grève mon budget... Mais Vilma, Vilma !... Enfin, vous avez vu ? Et c'est chaque fois comme ça ! Je n'insiste pas, mais ça compte aussi, ça... Et puis, je manque de sommeil. Les gens normaux peuvent rentrer chez eux quand ils en ont envie. Moi pas ! Pour des raisons... pratiques, j'ai dû faire comprendre une fois pour toutes à ma femme — à Catherine — que mon activité professionnelle m'empêchait de rentrer avant trois ou quatre heures du matin et me forçait même parfois à découcher. Pas bête, hein ? Ah oui ! Eh bien ! je voudrais vous voir à ma place, les soirs où, étant libre et tombant de sommeil, je suis forcé d'attendre dans un bistro quelconque l'heure que je me suis fixée moi-même, pour avoir le droit d'aller dormir... Ah non ! ce n'est pas une vie ! Si encore j'avais une préférence pour l'une d'entre elles. Mais non, je suis d'une impartialité absolue. Chacune a sa place et n'empiète jamais sur celle de l'autre. Jamais d'agression, jamais de viol de frontière. Parfois, c'est même moi qui procède à quelques rectifications de frontière. Vous avez vu, tout à l'heure, avec Aline... quand elle a insinué que j'allais trop souvent voir ma femme... Ça peut durer des années, ça durera des années. Elles seront heureuses, toutes les trois, aussi heureuses qu'elles peuvent l'être chacune. Elles continueront à s'ignorer... Oui, c'est ça, l'important : qu'elles continuent à s'ignorer. Car si elles savaient, quel cataclysme !... Ah ! s'il n'y avait pas la menace de ce cataclysme, tout serait tellement plus simple, je n'aurais pas à feindre, à mentir. (*Brusquement.*) Mais nom de... Sans le savoir, elles ont quelque chose en commun, et ce quelque chose qu'elles ont en commun est ce qu'il y a de plus

important dans leur vie. Pourquoi cet amour commun qui les rapproche déjà à leur insu, ne pourrait-il pas les rapprocher vraiment ? Ce sont des femmes, je vous le concède, mais elles sont intelligentes ! Pourquoi ne renonceraient-elles pas à la prétention, à l'illusion, de m'avoir chacune à elle seule ?... Pourquoi n'accepteraient-elles pas de vivre comme elles vivent maintenant, mais en le sachant, et en s'appréciant ? Catherine, Aline, Vilma !... Ce serait... ce serait merveilleux ! Cet accord extraordinaire..., d'autres, peut-être, ont déjà essayé de l'obtenir, mais c'était par cynisme ou par commodité. Tandis que, moi, si je le tente, ce sera disposé à payer de ma personne, disposé à tout risquer... Oui, je vais le tenter !... Qui sait si je ne réussirai pas ? En finir une fois pour toutes avec... (*Il montre sa cravate.*) ça ! Inaugurer une ère nouvelle dans le domaine des sentiments, des rapports humains... Oui, je serai le pionnier d'un nouvel amour... de l'amour !...

(*Il entre à l'agence, qui s'ouvre, et appelle Aline.*)

ALINE, *paraissant.* — Vous aviez disparu !

GABRIEL. — Une course urgente...

ALINE. — Vous auriez pu me prévenir.

GABRIEL. — Je n'ai pas eu le temps. J'ai été appelé au dehors... (*Brusquement.*) Voudrais-tu me rendre un grand service ?

ALINE. — Bien entendu !

GABRIEL. — Il faudrait que tu te précipites à l'adresse que je vais t'indiquer pour porter des fleurs à une dame qui vient d'arriver... et la saluer aimablement — avec ton plus beau sourire — de la part de l'Agence. Un hommage, quoi !... Tu veux bien ? Ça ne t'ennuie pas ?

ALINE. — Au contraire, ça m'amuse.

GABRIEL. — En tout cas, tu feras bien de ne pas le laisser voir.

ALINE. — Quoi donc ?

GABRIEL. — Que ça t'amuse.

ALINE. — Je sais me conduire.

GABRIEL. — Alors, donne-moi une des cartes de l'Agence..., une de celles qui sont gravées...

(*Aline lui donne la carte demandée, Gabriel écrit deux ou trois lignes sur ladite carte, puis écrit une adresse sur une enveloppe.*)

ALINE. — Quel genre de fleurs ?

GABRIEL. — Je m'en remets à ton bon goût. Tu vois, c'est une mission de confiance.

ALINE, *sortant.* — Soyez tranquille.

GABRIEL. — Distinguez-vous Je saurai comment vous vous êtes comportée.

(*Aline sort.*)

Je tremble... j'ai peur... mais je vais de l'avant !

(*Il prend le téléphone et forme un numéro.*)

Allô !... Catherine ? C'est moi, Gabriel !... Ne crie donc pas comme ça ! Ecoute : veux-tu aller au théâtre ce soir ? A la Nouvelle-Comédie. D'accord ? On se retrouvera là-bas. Devant l'entrée. A l'heure du spectacle... Allô ! Ecoute : les billets seront à ton nom, au contrôle... Oui, à ton nom. Tu pourras entrer si j'étais en retard... Il n'y a pas de quoi me remercier, voyons... A ce soir, ma chérie. Fais-toi belle. Oui, ta robe verte.

(*Il raccroche. Un temps. Il forme un nouveau numéro.*)

Allô ! La Nouvelle-Comédie ? Ici, l'Agence Internationale. Deux « orchestre » pour ce soir. Au nom de Mme Catherine Daveaux. On les retirera au contrôle. A porter à notre compte. Merci... (*Il raccroche.*)

(*L'agence se ferme et de derrière la porte vitrée Gabriel regarde passer Aline qui, un gros bouquet à la main, semble occupée à déchiffrer l'adresse écrite sur l'enveloppe de la carte de visite et à s'orienter. Elle disparaît chez Vilma. Gabriel sort de l'agence et vient sur le devant de la scène.*)

GABRIEL. — Aujourd'hui, j'ai soudain pensé à Dieu. Et j'ai compris que Dieu doit rester toujours immobile... immobile... cependant que le monde entier, les gens, les fleurs et les astres tournent autour de Lui, roulent autour de Lui. Mais Lui reste toujours immobile. C'est ainsi qu'Il règne.

(*Les panneaux de la maison de Vilma et de celle de Catherine se sont ouverts. Et l'on voit Catherine en train de mettre son chapeau et Vilma, assise sur le bord du lit, en train de finir de s'habiller.*)

RIDEAU

ACTE II

Le lendemain matin, chez Vilma.

Vilma, en déshabillé, assise devant une table de bridge, est en train de prendre son petit déjeuner.

VILMA, *appelant.* — Philippe !... Philippe !...

GABRIEL, *invisible.* — N'entre pas !

VILMA. — Ton thé va être froid.

GABRIEL, *invisible.* — Tant mieux !

(*Gabriel paraît à la porte de la salle de bain. Il est en manches de chemise et tient un bras en l'air, comme attendant que quelqu'un le lui attache autour du cou avec une écharpe.*)

Tu ne voudrais pas aider un pauvre blessé à faire son nœud de cravate ? (*Il s'approche d'elle.*)

VILMA. — Ton bras te fait vraiment tellement mal ?

GABRIEL. — Tu ne le crois pas ? Eh bien ! je vais te montrer... (*Il fait mine de déboutonner la manche de sa chemise et de la retrousser.*)

VILMA, *avec une frayeur exagérée.* — Non, je t'en prie !... Donne, je vais t'aider.

GABRIEL, *se penchant vers elle.* — Tu crois qu'on voit l'os ?

VILMA, *frissonnant.* — Ne parle pas de ça ! Tu sais bien que je ne peux pas supporter la vue du sang. (*Elle lui fait son nœud de cravate.*) Mais comment tu as fait pour te mettre dans cet état ?

GABRIEL. — Pour me mettre ?... Ah ! tu en as de bonnes, toi ! Je t'assure que je n'y suis pour rien !

VILMA. — Ça t'est vraiment arrivé près de la Nouvelle-Comédie ?

GABRIEL. — Je te le répète : j'étais à cent pas. Je te voyais déjà. Tu étais à gauche de l'entrée, n'est-ce pas ?

VILMA, *vivement.* — Avec une dame ? Est-ce qu'il y avait une dame près de moi ?

GABRIEL, *comme faisant des efforts pour se rappeler.* — Une dame ? Mais oui ! Une dame habillée en... vert, je crois.

VILMA. — Et, après ça, tu prétendras encore que tu es myope !

GABRIEL. — Qui était-ce ?

VILMA. — Je te le dirai après. Finis d'abord par me raconter ce qui t'est arrivé.

GABRIEL. — Eh bien ! je me préparais à traverser... dans les clous... Et puis : bing !

VILMA. — Bing ?

GABRIEL. — Oui.

VILMA. — Une auto ?

GABRIEL, *retournant dans la salle de bain.* — Oui, une auto étrangère. Une de ces énormes voitures... Pardonne-moi, chérie, mais vous autres, étrangers, vous conduisez en dépit du bon sens... Heureusement, ce genre d'autos ont des freins excellents. Qui les clouent sur place, pour ainsi dire.

VILMA. — Et elle a été clouée sur place ?

GABRIEL. — Oui, mais après... (*Il reparaît.*) après m'avoir (*Il se touche l'épaule et le bras.*) heurté ! (*S'animant.*) Mais comment est-il possible que toi, que cette dame qui était près de toi, la dame en vert, comment est-il possible que ni vous ni aucune des personnes qui attendaient devant le théâtre n'ait rien vu ?

VILMA. — Nous n'avons absolument rien vu, je te le jure !

GABRIEL. — Ne jure pas !

VILMA. — Nous n'avons absolument rien vu, ni mon amie, ni moi.

GABRIEL, *avec un sursaut joyeux, mais feignant l'étonnement.* — Ton amie ? Quelle amie ?

VILMA. — Mais oui, voyons ! Cette dame dont j'ai fait par hasard la connaissance et qui attendait, elle aussi, comme moi. Personne ne s'est aperçu de rien !

GABRIEL. — Il est tout de même bizarre que vous ne vous soyez aperçues de rien ! C'est bizarre parce que des gens sont accourus, se sont attroupés... Tu sais comment ça se passe dans ces cas-là...

VILMA. — Je te répète que nous n'avons absolument rien vu, rien !

GABRIEL. — Ah ! la vie tient vraiment à un fil ! J'aurais pu mourir à cent pas de toi, te voyant, sans même que tu t'en doutes !

VILMA. — Philippe ! Ne dis pas des choses comme ça !

GABRIEL, *s'asseyant.* — Et on parle de télépathie !

VILMA. — Télépathie ?

GABRIEL. — Oui, il y a des gens qui prétendent qu'il y a une sorte de communication, à des kilomètres, à des centaines de kilomètres de distance, entre des personnes qui pensent l'une à l'autre, qui s'aiment !... Eh bien ! ce sont des bobards, rien que des bobards !

VILMA, *s'animant brusquement.* — Tu vas peut-être mettre en doute mon amour pour toi ?

GABRIEL. — Je t'en prie ! Je ne mets rien en doute. Non, je... je philosophais !

VILMA, *effleurant le bras blessé de Gabriel.* — Tu es... tombé, mon pauvre chéri ?

GABRIEL. — Si je suis tombé ? Je pense bien que je suis tombé ! Comme une masse ! Sur la chaussée... Comme une loque ! On a cru que j'étais mort !

VILMA. — Mais tu n'étais qu'évanoui, n'est-ce pas ?

GABRIEL. — Même pas ! J'entendais tout : les Américains de la voiture qui s'excusaient, les agents qui notaient les noms et les adresses. J'avais toute ma lucidité. Je me disais : Et Vilma ? Pourquoi n'accourt-elle pas ? Elle a vu l'accident...

VILMA. — Mais puisque je te dis...

GABRIEL, *douloureux.* — Oui, je le sais maintenant, mais hier je ne le savais pas. Et je me désespérais ! J'étais à l'agonie et tu ne venais pas !

VILMA, *s'agenouillant près de lui et l'étreignant.* — Pardon, Philippe chéri, pardon !

GABRIEL, *magnanime.* — Malgré ma faiblesse, j'ai vite compris que tu n'avais pas vu l'accident, puisque tu ne venais pas. Alors, je me suis dit que, lasse de m'attendre et, aussi, inquiète, tu allais sûrement rentrer à la maison. C'est pour cela que, après avoir été pansé par le pharmacien, je me suis fait ramener tout de suite ici. Mais tu n'y étais pas. Tu étais quand même allée au théâtre ?

VILMA, *se relevant.* — Oh ! Philippe, tu vas me donner des remords !

GABRIEL. — Pourquoi des remords ! Qu'as-tu fait de mal ?

VILMA. — Tu souffrais et, moi, je m'amusais.

GABRIEL. — Tu ne savais pas que je souffrais. Tu n'as pas commis de faute.

VILMA. — Quand tu prends ce ton, tu as l'air d'un juge !

GABRIEL. — Ça t'est désagréable ?

VILMA. — Je ne me sens pas coupable !

GABRIEL. — Alors, ne parle pas de remords ! Tu t'es amusée ? Tant mieux ! Et puis, tu avais trouvé quelqu'un pour te tenir compagnie !

VILMA, *commençant à desservir.* — Tu es jaloux ? (*Mimique de Gabriel.*) J'adore quand tu es jaloux !... (*Prenant le plateau du petit déjeuner et sortant par la droite.*) En tout cas, il est certain que les hommes qui me voyaient attendre me regardaient.

(*Gabriel, dès qu'elle est sortie, a déplacé la chaise sur laquelle il était assis avec son bras soi-disant accidenté. Mais, pour plier la table de bridge, il reprend son attitude de blessé.*)

GABRIEL. — Naturellement, tu es belle, on te regardait. Et alors ?

VILMA, *invisible.* — Rien ! (*Rentrant et voyant Gabriel en train de plier la table.*) Attention, chéri, tu vas te faire mal ! (*Et en rabattant l'un des pieds de la table, elle lui pince naturellement les doigts.*) Tu vois !... (*Reprenant son récit.*) J'étais tellement furieuse au début ! Et puis, tout à coup, je me suis aperçue qu'une autre femme attendait comme moi et marchait comme moi de long en large... et, alors, j'ai commencé à la regarder comme on regarde un... une compagne...

GABRIEL. — Oui, une compagne de malheur !

VILMA. — Et elle aussi s'est mise à me regarder. (*Elle prend la table pour aller la ranger.*) Tu vois la scène : nous marchions, nous nous croisions, nous nous regardions...

GABRIEL. — Vous vous êtes parlé et...

VILMA, *posant la table et s'appuyant dessus.* — Non ! Tout a commencé par... par un éclat de rire ! (*Elle rit.*)

GABRIEL. — Comment cela, un éclat de rire ?

VILMA. — Oui, oui, par un grand éclat de rire ! C'est moi, moi, qui ai éclaté de rire ! J'ai eu envie de rire : de moi, d'elle, de nous !

(*Ils rient tous les deux.*)

GABRIEL. — Elle a ri ?

VILMA. — Et comment ! De meilleur cœur que moi !

GABRIEL, *avec un soupçon d'aigreur.* — En somme, un accord aussi merveilleux qu'imprévu !

VILMA. — « Si nous entrions ? » m'a-t-elle proposé...

GABRIEL, *soufflé.* — C'est elle qui t'a proposé de...

VILMA, *étonnée.* — Oui. Pourquoi ? Ça t'étonne ?

GABRIEL, *vivement ; prenant la table et allant la ranger.* — Non, non !... Et tu as accepté tout de suite ?

VILMA. — C'est-à-dire que je lui ai répondu que, si j'avais eu les billets, je serais déjà entrée. Elle avait des billets. Nous sommes entrées.

GABRIEL, *revenant.* — Bravo !

VILMA. — Pourquoi ?

GABRIEL. — Tu n'as pas hésité à accepter de but en blanc l'invitation d'une inconnue ! Je ne te croyais pas aussi... sociable. (*Il lui tend sa veste pour qu'elle l'aide à la mettre.*)

VILMA, *l'aidant.* — J'ai vu tout de suite que c'était une femme bien.

GABRIEL. — Oh ! alors !... Et elle, qui attendait-elle ?

VILMA. — Son mari.

GABRIEL. — C'est plus grave pour un mari de ne pas être exact à un rendez-vous.

VILMA, *s'emportant.* Plus grave ? Pourquoi c'est plus grave ?

GABRIEL. — Il me semble...

VILMA. — Tu te trompes ! C'est si vrai que Catherine elle-même...

GABRIEL, *vivement.* — Catherine ? Vous vous appelez déjà par vos prénoms ?

VILMA. — Puisque je te dis que nous avons tout de suite « sympathiqué », que nous sommes tout de suite devenues des amies !

GABRIEL. — Que vous ayez tout de suite « sympatiqué », je ne dis pas ! Mais des amies, pour une soirée passée ensemble, et par hasard !

VILMA, *véhémente.* — Des amies, de vraies amies ! Nous devons nous revoir ! Elle m'a même invitée « pour » aller chez elle.

GABRIEL. — Et tu vas y aller ?

VILMA. — Bien sûr ! (*Un peu menaçante.*) Ça t'ennuie ?

GABRIEL, *du ton de quelqu'un qui n'en pense pas un mot.* — Tu es libre !... (*Allant dans la salle de bains.*) Tu disais donc que ton amie a trouvé tout naturel que son mari arrive en retard ?

VILMA. — Non, pas naturel, mais elle n'en a pas fait un drame !

GABRIEL, *revenant avec une écharpe.* — Comment est-il, son mari ? Beau garçon ? (*Il tend l'écharpe à Vilma qui la plie et la lui met autour du cou pour « son bras ».*)

VILMA. — Je ne sais pas. Je ne l'ai pas vu.

GABRIEL. — Il n'est pas venu du tout ?

VILMA. — Non ! Tu comprends, il travaille très tard. Parfois même, m'a dit Catherine, il ne peut pas rentrer avant trois, quatre heures du matin.

GABRIEL. — Le pauvre ! J'imagine néanmoins ce que vous avez pu dire de nous.

VILMA. — De vous ? Qui ça, vous ?

GABRIEL. — Le mari de ton amie Catherine, et moi ! Nous avons dû passer un sale quart d'heure, tous les deux : un quart d'heure qui a sans doute duré toute la soirée !

VILMA. — Non.

GABRIEL. — Ne me dis pas que vous avez été indulgentes !

VILMA. — Elle, si ! (*S'asseyant.*) Tu comprends, le mari de Catherine...

GABRIEL. — Oui ?

VILMA. — ... Ça doit être un homme assez extraordinaire. Figure-toi qu'il vit exclusivement en pensant à un enfant qui est mort il y a quatre ans. (*Gabriel cesse brusquement de la regarder et change de visage.*) La nuit, il lui parle... il lui chante des chansons... ils jouent ensemble, ils plaisantent. Pense donc, il a la bicyclette de son fils dans son bureau et il joue avec. Et ces jours derniers, pour se sentir plus près de son enfant, il a projeté de faire un long voyage ; et Catherine a peur de le laisser partir seul. Elle voudrait l'accompagner, mais elle se rend bien compte qu'il n'y tient pas.

GABRIEL, *qui s'est légèrement écarté de Vilma.* — Moi, je lui conseillerais de le laisser partir seul !

VILMA. — Pas moi !... Et pourtant, ce n'est nullement un homme triste...

GABRIEL. — Ah non ? Il est gai ?

VILMA. — Oui, très !... C'est drôle, non ?

GABRIEL, *après un temps bref.* — Vous aussi, les femmes, vous êtes drôles !

VILMA. — Nous ? Pourquoi tu dis ça ?

GABRIEL. — Tout de suite, dès la première rencontre, vous pouvez vous dire des choses aussi délicates, aussi intimes ; vous pouvez vous dépouiller de vos secrets, de tous vos secrets... Dieu sait où vous en arriverez dans quelques jours ! (*Durement.*) Vous vous raconterez vos nuits d'amour... en détails... Vous êtes sans pudeur ! Voilà ! sans pudeur !

VILMA, *se défendant comme s'il l'accusait.* — Mais je t'assure que, moi, je ne lui ai rien dit d'important !

GABRIEL. — Tu veux sans doute dire que tu ne lui as pas parlé de moi ? Mais...

VILMA. — Je ne lui ai fait aucune confidence !

GABRIEL. — Toi ? Ce n'est pas possible !

VILMA, *obstinée.* — Je te le jure !...

GABRIEL. — Ne jure pas ! (*Se dominant et changeant brusquement de ton.*) Alors, tout est pour le mieux ! (*La caressant.*) Je te crois, ma chérie... Tu as été la sagesse personnifiée... Parce que, tu comprends, on ne doit jamais se confier, sans réserve, à personne. Tu m'entends bien, à personne ! Il faut toujours conserver en soi au moins un secret. Même un tout petit secret, mais il en faut au moins un. Les personnes qui ont un secret ont plus de poids, plus de valeur. Tu comprends ?

VILMA, *regarde fixement Gabriel, puis.* — Il n'y a que pour toi que je n'ai pas de secrets.

GABRIEL. — Tu as tort ! Tu devrais en avoir aussi pour moi. Il ne faut pas faire d'exceptions.

VILMA, *déconcertée.* — Ça veut dire que tu en as pour moi ?

GABRIEL. — Mais bien sûr ! Ne prends pas cet air affolé ! (*S'expliquant.*) Moi, tel que je suis, est-ce que je ne suis pas déjà un secret ? Tu ne te figures pas me connaître, j'espère ?

VILMA. — Je parlais des choses... des choses que tu pourrais me cacher.

GABRIEL, *vivement et nettement.* — Je ne te cache rien, voyons ! Ma vie est un... un livre grand ouvert. Il suffit de savoir lire... C'est plutôt toi qui me caches quelque chose.

VILMA. — Moi ? Quoi donc ?

GABRIEL, *montrant le cabinet de toilette.* — Les fleurs qui sont à côté.

VILMA, *se levant d'un bond.* — Oh ! mes fleurs ! Tu les as vues ? (*Elle se précipite dans le cabinet de toilette.*)

GABRIEL. — Qui te les a envoyées ?

VILMA, *invisible.* — C'est... (*Elle s'interrompt brusquement et :*) Mais, dis donc, comment tu sais qu'on me les a envoyées ?

GABRIEL, *vivement.* — Oh ! simple déduction ! Sinon, pourquoi les aurais-tu cachées ?

VILMA, *invisible.* — Chéri ! J'adore quand tu es jaloux ! (*Reparaissant avec le bouquet d'Aline.*) Je les avais mises là parce qu'elles sentent trop fort. Elles sont magnifiques, n'est-ce pas ?

GABRIEL. — C'est un cadeau ?

VILMA. — Un cadeau ? Un hommage ! La journée d'hier a vraiment été une journée extraordinaire !

GABRIEL. — Pourquoi ?

VILMA, *se plantant devant lui.* — Tu sais qui je suis ?

GABRIEL. — J'en suis encore à me le demander !

VILMA, *vexée.* — Très spirituel !

GABRIEL. — Je plaisantais... Qui es-tu ?

VILMA. — La reine des mannequins.

GABRIEL. — C'est bien possible.

VILMA, *changeant de ton et, même avec une pointe de vulgarité.* — Tu crois à ça, toi ?

GABRIEL. — Je crois tout ce que tu me dis.

VILMA. — Tu as tort ! (*Lui donnant les fleurs.*) Et pourtant, c'est vrai, je te le jure ! (*Elle va à la coiffeuse.*)

GABRIEL. — Ne jure pas !

VILMA. — Hier soir, avant que je sois partie pour aller au théâtre, une jeune fille est arrivée avec ces fleurs et avec ceci... (*Elle prend sur la coiffeuse la carte et l'enveloppe et les tend à Gabriel.*) Tiens ! Lis !

GABRIEL, *met ses lunettes, lit gravement la carte, la tourne, la relit.* — Je t'avoue que je ne te savais pas quelqu'un d'aussi important...

VILMA. — C'est ça ! Moque-toi de moi ?

GABRIEL. — Je ne me moque nullement de toi.

L'Agence Internationale ! Ce sont des gens sérieux, qui savent ce qu'ils disent.

VILMA. — Mais, voyons, il doit certainement y avoir eu un... quiproquo !

GABRIEL. — Il semble que non : ton prénom, ton nom, ton adresse. As-tu été dernièrement à une présentation de modèles ?

VILMA. — Oui, à San-Remo. Je t'ai envoyé une carte postale.

GABRIEL. — On a dû te remarquer.

VILMA. — Oui ? Mais qui ?

GABRIEL. — Sans doute quelqu'un de cette agence. Un homme de goût, en tout cas.

VILMA, *d'abord ravie, puis avec un brusque effarement.* — Poussoulouk !... Alors, tu crois que c'est sérieux ?... Qu'il ne s'agit pas d'un quiproquo ?... Tu le crois ?...

GABRIEL. — J'en suis convaincu.

VILMA, *s'asseyant à la coiffeuse.* — Bojé moy ! Bojé moy !

GABRIEL. — Qu'as-tu ?

VILMA, *se lamentant.* — Oh ! que je regrette ! que je regrette !...

GABRIEL. — Qu'est-ce que tu regrettes ?

VILMA. — De l'avoir mal reçue !...

GABRIEL. — D'avoir mal reçu qui ?

VILMA. — Cette jeune fille... Elle avait pourtant un joli visage... Si tu avais vu ses yeux ! Un ange ! Eh bien, cet ange, je l'ai mal reçu !...

GABRIEL. — De qui parles-tu exactement ?

VILMA. — De la jeune fille qui m'a apporté les fleurs.

GABRIEL, *un peu durement.* — Pourquoi l'as-tu mal reçue ?

VILMA. — J'ai vu rouge. J'ai cru à une farce ! Pis que cela, à un quiproquo ! Et ça m'a mise en colère.

GABRIEL. — Je parie que tu as élevé la voix ?

VILMA. — Tu parles ! Et je lui ai dit...

GABRIEL. — Tu lui as dit ?

VILMA, *dans un murmure.* — Oui.

GABRIEL. — Des gros mots ?

(*Vilma fait oui de la tête.*)

Vraiment ?

VILMA, *dans un murmure.* — Oui...

GABRIEL. — A cette pauvre fille qui n'y était pour rien ?

VILMA. — Oui, oui !... Je suis impardonnable, je le sais. Mais, tu comprends, elle continuait de croire que je jouais la comédie, que je voulais me cacher par crainte de la publicité. Et alors, pour me convaincre, elle s'est mise à me parler de son patron..., le directeur ou le propriétaire de cette agence, je ne sais pas au juste..., de celui en somme qui m'avait envoyé les fleurs... C'est à ce moment-là que je suis devenue vraiment méchante.

GABRIEL, *sincèrement alarmé.* — Qu'est-ce que tu as fait ?

VILMA, *honteuse.* — J'ai commencé à m'amuser. J'ai joué pour de bon la comédie ; j'ai fait comme si j'étais vraiment la reine des mannequins. Mais une vraie reine, tu sais ! Méprisante, altière, orgueilleuse. Et je me suis mise à dire du mal... de lui !

GABRIEL. — De qui ?

VILMA. — De son patron, voyons, de ce mystérieux personnage !

GABRIEL. — Et alors ?

VILMA. — Si tu avais vu !...

GABRIEL. — Si j'avais vu quoi ?

(*Vilma le regarde fixement.*)

VILMA, *après un temps bref.* — L'ange s'est montré un ange féminin. Tu as compris ?

GABRIEL. — Non.

VILMA, *déçue.* — Non ? (*Elle s'approche de lui et lui donne une gifle.*) Tu as compris maintenant ?

GABRIEL. — C'est ce que tu entends par un ange féminin ?

VILMA. — Elle m'a donné cette gifle en pleurant. Si j'avais voulu, j'aurais pu l'éviter. Et, au lieu de ça, je l'ai reçue presque avec plaisir.

GABRIEL. — Comment cela s'est-il terminé ? Que s'est-il passé pendant que tu savourais ta gifle ?

VILMA. — Rien, plus rien.

GABRIEL. — Et elle ? Cette jeune fille ?

VILMA. — Elle est partie. Elle s'est sauvée. Qu'aurais-tu voulu qu'elle fasse ? Qu'elle reste ici ?

GABRIEL. — Elle est partie sans un mot, sans un geste d'excuse ?...

VILMA, *avec une nuance d'exaspération.* — Oui !

GABRIEL. — Bon sang, quel tempérament !

VILMA. — Tu penses si cela m'a émue...

GABRIEL. — On est souvent ému après avoir reçu une gifle.

VILMA. — Ça m'a émue parce que j'ai compris qu'elle avait certainement fait ça par amour.

GABRIEL. — Par amour pour qui ?

VILMA. — Pour celui qui l'avait envoyée, pour son patron.

GABRIEL. — Tu crois ?

VILMA. — J'en suis sûre ! Elle l'a vengé de mes insultes en me donnant cette gifle.

GABRIEL. — C'est très intéressant ! (*Avec un réel enthousiasme.*) Quelle femme, hein ! Vraiment un ange !

VILMA. — Un ange à l'épée flamboyante ! L'archange Michel !...

GABRIEL. — Et pourquoi pas Gabriel ? Il est archange, lui aussi... Il faut absolument retrouver cette jeune fille. Mais comment ? Tu voudrais la revoir, n'est-ce pas ?

VILMA. — Pourquoi pas ? Je voudrais lui...

GABRIEL, *comme faisant une découverte.* — L'agence ! Remonter aux sources ! Laisse-moi faire !... Du reste, je suis stupide, ces gens vont certainement se manifester de nouveau. Ils ne pourront pas admettre que la chose finisse ainsi.

VILMA. — Tu crois ?

GABRIEL. — Mais oui, voyons ! Si ce sont des gens bien, ils vont au moins t'envoyer un... petit flacon de parfum !

VILMA. — Et l'on saura finalement si je suis vraiment... la reine des mannequins... Oh ! mais, quelle aventure ! Quelle ville magnifique ! Et tu voudrais qu'on s'en aille ? (*Elle a repris les fleurs et, les respirant, se dirige vers la salle de bain.*)

GABRIEL. — Tu m'abandonnes ?

VILMA. — Je vais prendre un bain. Je suis trop énervée !...

GABRIEL. — Tu emportes tes fleurs ?

VILMA. — Oui. Je voudrais les garder toujours. Ne plus jamais les quitter ! Au revoir, mon chéri ! (*Elle lui tend ses lèvres.*)

(*Ils s'embrassent et elle disparaît dans la salle de bain.*)

Et tous mes vœux ?

GABRIEL, *ahuri.* — Tes vœux ?

VILMA. — Ton bras !

GABRIEL. — Ah oui ! Merci. (*Il sort.*)

Le panneau se referme.

Une fois dans la rue, Gabriel vient au public, comme pour parler, mais, comme se ravisant, il se tait et fait signe que, cette fois-ci, il ne dira rien. Après quoi, avec la plus extrême gravité, il enlève son bras du mouchoir noir, met celui-ci dans sa poche, puis fait quelques mouvements d'assouplissement avec le bras qu'il avait en écharpe. Ensuite, il retire la cravate de Vilma et remet celle de Catherine. Petit haussement d'épaules excédé, puis il se dirige rapidement vers l'Agence.

Gabriel entre à l'Agence et trouve Aline qui attend, anxieuse, nerveuse.

ALINE. — Ah ! te voilà enfin !

(*Gabriel la regarde sans mot dire et sourit d'un air un peu faux.*)

Qu'est-ce qu'il y a de drôle ?

GABRIEL. — Inutile de te fatiguer, Aline. Je sais déjà tout.

ALINE, *soupirant.* — Oh ! alors... Tu sais, on n'a pas besoin de me le dire : je sais ce que je dois faire !...

GABRIEL. — Qu'est-ce que tu racontes ?

ALINE. — Je vais m'en aller.

GABRIEL, *un peu alarmé.* — Où cela ?

ALINE. — Oh ! Ne t'en fais pas, je trouverai vite autre chose... J'attendais seulement ta venue pour te le dire. Et maintenant que je te l'ai dit... (*Elle fait signe de s'éloigner.*)

GABRIEL, *la retenant par un bras.* — Mais, Aline, tu es complètement folle !

ALINE, *très émue.* — Non ! J'aime mieux partir toute seule sans attendre que l'on me renvoie à cause du scandale dont je me suis rendue coupable.

GABRIEL, *la faisant asseoir.* — Bravo, bravo, tu es sublime, tu es d'une dignité à laquelle je rends hommage. Cela dit, je te prie de me raconter ce qui s'est passé.

ALINE. — Mais puisque tu le sais déjà !

GABRIEL. — Je connais l'épilogue : la gifle, mais pas le reste.

ALINE, *avec élan.* — Mais toi, au moins, tu me donnes raison ?

GABRIEL. — Tu me le demandes ! Si tu décidais vraiment de quitter l'Agence, je n'hésiterais pas une seconde : je la quitterais, moi aussi.

ALINE, *se serrant contre lui.* — Edouard... Tu ne peux pas savoir ce qu'elle a dit de toi !

GABRIEL. — De moi ?

ALINE. — Oui, de toi ! Ce qu'elle a osé dire de toi, cette... cette vipère !

GABRIEL. — Mais, voyons, elle ne me connaît pas !

ALINE. — C'est toi qui le dis ! Elle te connaît, et comment !

GABRIEL. — Mais je t'assure...

ALINE, *un peu désarçonnée.* — Pourtant, elle a parlé de toi comme si elle te connaissait. Votre patron par-ci, votre patron par-là !

GABRIEL. — Et tu en as conclu qu'elle parlait de moi ! Le patron, le patron, c'est vague. Est-ce qu'elle m'a nommé ?

ALINE. — Non, mais...

GABRIEL. — Du reste, peu importe ! Ce qui compte, c'est ce qu'elle t'a dit. Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

ALINE. — Je ne peux pas le répéter.

GABRIEL. — Oh ! je t'en prie, je suis majeur !

ALINE. — Eh bien ! elle a dit que... (*Elle s'interrompt.*)

GABRIEL. — Vas-tu parler, oui ou non ?

ALINE. — Elle m'a dit que si mon patron voulait...

GABRIEL. — Quoi ?

ALINE, *à mi-voix.* — ... coucher avec elle, il n'avait qu'à venir personnellement et avec des bijoux, pas avec des fleurs !

GABRIEL. — Elle t'a dit ça ? J'avoue que c'est un peu... violent !

ALINE. — Et tu sais, elle a employé des termes beaucoup plus crus.

GABRIEL. — Ah oui ?

ALINE. — Et je ne parle pas des gestes...

GABRIEL. — Ah ! elle a aussi fait des gestes ? Tu as certainement dû être scandalisée !

ALINE. — Moi ? Pour qui me prends-tu ? Je suis majeure, moi aussi. Et, même, s'il ne s'était pas agi de toi, j'aurais trouvé ça plutôt drôle !

GABRIEL. — C'est vraiment une idée fixe ! Tu crois vraiment que ce patron qui voudrait... coucher avec elle, c'est moi ?

ALINE. — A ce moment-là, je l'ai cru.

GABRIEL, *avec reproche.* — Oh ! Aline !

ALINE. — C'est pourquoi je l'ai giflée.

GABRIEL. — Tu l'as vraiment giflée ?

ALINE. — Tu parles ! J'ai commencé par une gifle... (*Elle se tait.*)

GABRIEL, *vivement.* — Commencé ?

ALINE, *pas fière.* — Après, nous nous sommes un peu battues...

GABRIEL. — Ah ! je ne savais pas ça !

ALINE. — Tu comprends, elle n'a pas voulu demeurer en reste, cette... cette... Qu'est-ce qu'elle fait au juste dans la vie ?

GABRIEL. — Je crois qu'elle est mannequin.

ALINE. — Ah ? Tout est possible ! Elle m'a empoignée par les cheveux... Nous nous sommes vraiment bagarrées...

GABRIEL. — Non ?

ALINE. — Nous avons roulé sur le lit... et puis par terre... (*Montrant son cou et son oreille.*) Regarde... les marques de ses ongles! Mais ce qui est incroyable, c'est que, pendant la bagarre, elle s'est brusquement mise à sangloter..., si fort que j'ai presque eu peur de lui avoir fait très mal... Elle me tapait dessus et sanglotait ! C'est une malade, cette femme-là, une hystérique ! Il ne faut pas que tu aies affaire à elle. Il ne le faut à aucun prix ! Parce que, toi, tu es si délicat... si doux... tu es un poète,

toi... Il ne faut absolument pas que tu ailles la voir, cette grue !...

GABRIEL. — Il n'en est pas question !

ALINE. — Avec ce genre de femmes, toi, tu serais désarmé... Tu ne saurais même pas comment t'y prendre.

GABRIEL. — Tandis que toi, tu le sais ?

ALINE. — Oui, je le sais.

GABRIEL. — Tu les gifles ?

ALINE. — C'est le moins qu'on puisse faire ! Tu sais comment ça s'est terminé ?

GABRIEL. — Non.

ALINE. — Elle s'est mise à genoux devant moi. Elle m'a demandé pardon. Elle sanglotait et elle disait qu'elle n'était rien, qu'elle était une misérable et surtout pas une reine... Quelle comédienne !

GABRIEL. — Et tu lui as pardonné ?

ALINE. — Non mais, pour qui me prends-tu ? Pour quelqu'un comme elle ? Elle aurait été trop contente ! Je suis partie sans un mot. C'est comme ça que je suis !

GABRIEL, *la regardant attentivement*. — Oui. C'est comme ça que tu es.

ALINE. — Je suis bien ou mal ?

(*Gabriel ne répond pas.*)

Tu ne veux pas répondre ?

GABRIEL, *presque à lui-même*. — C'est que tout est changé, tu comprends... Je ne prévoyais pas... Quelle histoire extraordinaire, Aline ! Les fleurs qui deviennent des gifles, les personnes qui se transforment. Oui, les personnes aussi. Tout devient autre ! Au fond, c'est toujours le caillou qui devient avalanche s'il se met à dévaler une pente !... (*Un temps. Il réfléchit. Il regarde Aline puis, brusquement.*) Aline, tu m'aimes vraiment ?

ALINE. — Quelle question !

GABRIEL. — Alors, il faut que tu m'aides.

ALINE. — Que veux-tu que je fasse ?

GABRIEL. — Attention, je vais te demander beaucoup.

ALINE. — Pour toi, je ferais n'importe quoi.

GABRIEL. — Aline chérie !... Eh bien... je voudrais que tu retournes chez cette femme...

ALINE. — Pour quoi faire ?

GABRIEL. — Pour lui demander de t'excuser, de te pardonner ?

ALINE, *ahurie*. — A elle ?

GABRIEL. — Il le faut.

ALINE. — Tu me demandes de m'humilier à ce point et tu prétends m'aimer ?

GABRIEL. — Je m'en doutais... Et si je te demandais de faire cela pour moi, tu refuserais aussi ?

ALINE. — Mais tu viens de me dire et de me redire que tu n'avais rien à voir là-dedans !

GABRIEL. — Directement, je n'ai rien à y voir. Mais... (*Il se tait.*)

ALINE, *méfiante*. — Mais ?

GABRIEL, *mystérieusement*. — Dans les hautes sphères... au-dessus de nous... là où siège le grand patron... Tu comprends, ma chérie ? Je suis un employé comme toi, et quand l'écho de ce scandale parviendra à la direction générale...

ALINE. — Tu veux dire que l'histoire des bijoux, du... du couchage, c'était pour le grand patron ?

GABRIEL. — Bien sûr ! Tu ne t'en doutais pas, ma pauvre Aline ?

ALINE. — Non ! Vraiment !... Le grand patron ? Lui qui est si distant, qui ne regarde jamais personne... Oui ! Ça lui ressemble bien !... Mais s'il savait ce que cette grue pense de lui !

GABRIEL. — C'est nous, Aline, qui subirons le contre-coup de cette histoire... et nous pourrions même en être les victimes... Cela dépend de l'humeur où il se trouvera.

ALINE. — Toi aussi, tu pourrais en subir les conséquences ?

GABRIEL. — Oui, surtout moi ! Au fond, c'est moi le responsable.

ALINE. — Alors, je suis prête. Dis-moi ce que je dois faire pour arranger les choses.

GABRIEL. — Non... si ça te coûte tellement...

ALINE. — Maintenant que je sais que ce n'est pas à toi qu'elle en avait, je m'en fiche !

GABRIEL. — Tu comprends, n'est-ce pas, que si je pouvais m'occuper personnellement de la chose, je...

ALINE, *vivement*. — Je te dis que je suis prête ! Tu veux que j'y aille maintenant ?

GABRIEL. — Non... Je crois que ce serait une erreur.

ALINE. — Quand, alors ?

GABRIEL, *après un petit temps*. — Eh bien... (*Brusquement.*) Je sais ! Voici comment nous allons procéder. Cette... personne a une amie qui lui sert un peu de secrétaire. C'est à cette amie que tu devrais d'abord parler. Tu commenceras par lui téléphoner...

ALINE. — Qu'est-ce que je lui dirai ?

GABRIEL. — Ce que tu voudras, ce dont tu auras envie. Mais il faut naturellement que tu te prépares un peu. Que tu commences par débarrasser ton âme de tout ressentiment, de toute rancune... Pense à la vie que mènent ces soi-disant « reines », contraintes de se faire admirer, de se laisser aimer par des hommes comme notre directeur général... Pense aux larmes qu'elle a versées devant toi. Tu m'as bien dit, n'est-ce pas, qu'elle pleurait en te tapant dessus ? Au fond de son âme, il doit y avoir un reste de bonté, de l'amertume, des regrets... Il y a même peut-être un drame... Qui sait ? Pense à tout cela et les mots viendront tout seuls. Les mots vrais, opportuns. Et surtout, ne te sens pas humiliée. C'est toi qui vas avoir le beau rôle puisque tu es la première à chercher la réconciliation.

(*Aline l'écoute comme fascinée.*)

Alors : coup de téléphone à l'amie. (*Il prend un carnet d'adresses sur le bureau et, mettant ses lunettes, commence à le consulter.*)

ALINE. — Comment est-elle, cette amie ? Comme elle ?

GABRIEL. — Je ne la connais pas personnellement... Mais je crois qu'elle est très différente. D'après ce que je sais d'elle, ce serait plutôt le genre calme et sensé. En tout cas, je suis sûr qu'elle t'écoutera... et qu'elle fera le nécessaire. (*Brusquement.*) Que je suis bête : je cherche ce numéro dans le carnet de l'agence. C'est dans le mien ! (*Il pose le carnet de l'agence et tire le sien de sa poche.*)

ALINE. — Je vais lui téléphoner tout de suite ?

GABRIEL, *cherchant toujours*. — Comment ?... Non ! Pas tout de suite. Dans la soirée, quand tu

seras calmée... Ah ! (*Il a « trouvé » le numéro.*) Ce que je suis bête ! Comme il n'y avait plus de place dans les D, je l'avais noté avec les E. (*Ecrivant.*) Ah voilà ! Catherine Daveaux...

ALINE. — Mon chéri ! Quel homme extraordinaire tu es ! Tu n'as ni haines, ni ressentiments, ni jalousies, ni passions. On dirait que tu vis dans un autre mode.

GABRIEL. — Oui, dans une sorte de parc d'attractions !... (*Mouvement d'Aline, interrompu par Gabriel qui lui tend le bloc sur lequel il a écrit le numéro de téléphone de Catherine.*) Voilà son numéro ! (*Il le reprend, vérifie.*) Attends ! Oui, c'est bien ça ! (*Il le lui rend.*)

ALINE, *prenant le bloc.* — Je finis mon courrier et je l'appelle.

GABRIEL. — C'est ça !

(*Aline sort.*)

L'agence se ferme. Le panneau de la maison de Gabriel s'ouvre.

Catherine entre par la porte du fond, habillée comme pour sortir, mais sans chapeau. Elle fume une cigarette et a l'air très gaie. Elle remet en place, sur le secrétaire, la photo de Gabriel qui était tombée, puis prenant un magazine, elle place une chaise près de la fenêtre et se met à lire.

Au bout d'un instant, la porte de la rue s'ouvre et Gabriel paraît avec sa serviette et ses gants. Il ne voit pas tout de suite Catherine.

CATHERINE, *avec un charmant sourire.* — Bonjour, mon chéri. Je suis contente de te voir.

GABRIEL. — Allons, heureusement que, de temps en temps, tu m'accueilles avec un sourire !

CATHERINE, *négligemment.* — Tu restes longtemps ?

GABRIEL, *posant ses gants et sa serviette.* — Laisse-moi au moins le temps d'arriver.

CATHERINE. — Il va mieux ?

GABRIEL. — Qui ?

CATHERINE. — Mais, voyons, ton directeur général...

GABRIEL, *jetant à la dérobée un petit regard un peu méfiant à Catherine.* — Ah oui !... Oh ! il en sera quitte pour porter le bras en écharpe pendant quelque temps.

CATHERINE. — D'après ton pneu, je l'aurais cru à la mort.

GABRIEL. — Lui s'est *cru* à la mort. — Et j'ai dû rester à son chevet. Pour un peu, je croirais que c'est un truc qu'il a trouvé pour me parler d'affaires toute la nuit. Car il m'a parlé d'affaires toute la nuit. A deux heures, n'en pouvant plus, j'ai songé à m'esquiver, et puis je me suis dit qu'il était peut-être plus... diplomatique de rester. A cause de mon voyage, tu comprends ?

CATHERINE, *se levant.* — Tu as très bien fait, mon chéri !

GABRIEL, *la regarde, tout de même un peu surpris..* — Je me réjouissais tellement à l'idée de passer cette soirée avec toi...

CATHERINE, *très tendre.* — Moi aussi, Gabriel ! Mais ta carrière avant tout, n'est-ce pas ?

(*Gabriel est de plus en plus surpris et cela se voit.*)

Qu'est-ce que j'ai ?

GABRIEL. — Je ne sais pas. Je... Il y a des années que je ne t'ai vue ainsi. Tu respires la joie. Et ça te va très bien, tu sais ! Tu es rudemnet séduisante, Catherine ! (*Il s'approche d'elle et l'enlace.*)

CATHERINE, *doucement.* — Cela m'arrive. Mais j'ai l'impression que tu ne t'en aperçois pas toujours.

GABRIEL. — Catherine ! Comment peux-tu dire une chose pareille ? (*Il l'embrasse dans le cou.*)

CATHERINE, *coupant nettement court, cette fois-ci, aux manifestations de tendresse qu'annonce l'attitude de Gabriel.* — Tu ne travailles pas aujourd'hui ?

GABRIEL, *s'écartant un peu d'elle.* — Catherine, je ne te reconnais plus ! (*Et c'est vrai.*)

CATHERINE, *paisiblement.* — Pourquoi ?

GABRIEL. — Je veux dire que, si je ne te connaissais pas aussi bien, je penserais que, pour une fois, tu trouves que je rentre trop tôt !

CATHERINE. — C'est vrai, je ne m'attendais pas à te voir à cette heure-ci...

GABRIEL, *vivement.* — Je suis venu prendre un bain et me changer.

CATHERINE. — Voyons, Gabriel, pas besoin de me donner d'explications : je finirais par croire que tu as mauvaise conscience !

GABRIEL, *estomaqué.* — Oh ! Catherine !... (*Brusquement, comme faisant une découverte.*) Tu vas sortir ?

CATHERINE, *paisiblement.* — Peut-être !

GABRIEL. — Où vas-tu ?

CATHERINE. — Je ne peux pas avoir un secret ?

GABRIEL, *grave.* — Non seulement tu le peux, mais tu le dois...

CATHERINE, *qui s'amuse beaucoup.* — Allons, avoue-le, tu meurs de curiosité ?

GABRIEL. — Et toi, tu meurs d'envie de me dire ton secret.

CATHERINE. — Je te déteste !

GABRIEL. — Pourquoi ?

CATHERINE. — Parce que, finalement, tu me fais toujours faire tout ce que tu veux ! Et le plus idiot, c'est que j'y prends presque plaisir ! (*Elle s'assied sur le divan.*)

GABRIEL. — Je le sais !

CATHERINE. — Oh ! je t'en prie : un peu de modestie !

GABRIEL, *prenant une chaise et venant s'asseoir devant elle.* — Alors ?

CATHERINE. — Quoi ?

GABRIEL. — Tu me le dis ?

CATHERINE. — Oui. Sinon, tu ne me laisseras pas tranquille ! Tu sais ce qui m'arrive, Gabriel ? Je vais avoir à reconcilier une femme dont j'ai fait la connaissance hier soir au théâtre et une..., d'après sa voix, je crois que c'est une jeune fille... une jeune fille qui vient de me téléphoner.

GABRIEL, *comme malgré lui.* — Enfin !

CATHERINE, *ne comprenant pas.* — Quoi, enfin ?

GABRIEL, *très à l'aise.* — Oui, enfin ! J'ai l'impression que tu te décides enfin à sortir de ta coquille. Tu bouges, tu te fais des amies !

CATHERINE. — Oh ! des amies ! Pour une rencontre de hasard et...

GABRIEL, *vivement.* — Et nous, ma chérie, est-ce

que nous ne nous sommes pas rencontrés par hasard ?

CATHERINE. — Oui, mais...

GABRIEL, *définitif.* — Catherine chérie, l'amitié comme l'amour doit être subite, sinon elle n'est pas !

CATHERINE. — Tu as peut-être raison.

GABRIEL. — J'ai raison... Et alors ? Cette femme dont tu as fait la connaissance hier soir ? Qui est-ce ?

CATHERINE. — Quelqu'un d'assez exceptionnel !

GABRIEL. — Comment cela ?

CATHERINE. — Elle est rousse, elle est étrangère, elle a un accent ravissant ; elle est pleine d'esprit et de dynamisme et elle est dans la couture.

GABRIEL, *comme se rendant à des arguments sans répliques.* — Evidemment !... Elle est mariée ?

CATHERINE, *avec une légère hésitation.* — Non.

GABRIEL. — Ah non ?

CATHERINE. — Mais je crois que... enfin... je crois qu'elle a un ami.

GABRIEL, *réprobateur.* — Hum ! hum !

CATHERINE. — Mais, tu sais, c'est quand même une fille très bien ! Ce sont des choses qu'on sent. Nous avons tout de suite sympathisé.

GABRIEL. — Oui, je m'en rends compte. (*Il se lève et s'éloigne un peu.*) Comment avez-vous fait connaissance ?

CATHERINE. — Eh bien !... (*Elle s'interrompt.*)

GABRIEL. — Eh bien ?

CATHERINE. — Figure-toi que, pendant que je t'attendais devant la Nouvelle-Comédie... (*Elle s'interrompt de nouveau.*)

GABRIEL. — Oui ?

CATHERINE. — Oh ! Gabriel, je t'ai maudit !

GABRIEL. — Pourquoi ? Je t'assure que...

CATHERINE, *vivement.* — Non, non, ce n'est pas parce que tu ne venais pas, mais... un... un garçon, très distingué, du reste, me voyant seule, m'a adressé la parole.

GABRIEL. — Oh ! J'espère que l'as remis à sa place !

CATHERINE. — Non !

GABRIEL. — Non ?

CATHERINE. — Non. Tu comprends, il était si gentil, si poli : je n'ai pas pu... Heureusement que Vilma était là !

GABRIEL. — Heureusement ! Mais Vil... ma, qui est Vilma ?

CATHERINE. — Cette jeune femme ! J'ai dû faire une drôle de tête, car elle a éclaté de rire en me regardant. Alors, je me suis précipitée vers elle et j'ai fait comme si je la connaissais. Elle attendait, elle aussi, quelqu'un qui ne venait pas : j'avais les billets, je lui ai proposé d'entrer.

GABRIEL. — Bravo !

CATHERINE. — Ne te moque pas, Gabriel !

GABRIEL. — Je ne me moque nullement, ma chérie. Je le dis comme je le pense... Et là-dessus, vous avez tout de suite sympathiqué... (*Se reprenant.*) sympathisé ?

CATHERINE. — Oui. Elle était furieuse contre son ami.

GABRIEL. — Pourquoi ?

CATHERINE. — Elle n'aime pas qu'on lui pose des lapins !... Je crois...

(*Elle s'interrompt.*)

GABRIEL. — Qu'est-ce que tu crois ?

CATHERINE, *avec décision et presque avec une sorte de défi.* — Je crois qu'à ma place elle aurait été moins bête et que, si mon... admirateur s'était adressé à elle, elle aurait...

GABRIEL. — Catherine ! Tu te rends compte de ce que tu dis ?

CATHERINE. — Oui, Gabriel, mais je ne regrette pas d'avoir été bête.

GABRIEL, *rassuré.* — Ah bon !

CATHERINE, *paisiblement.* — Je suis sûre que je ne me serais pas autant amusée avec lui qu'avec Vilma !

GABRIEL, *mi-figue, mi-raisin.* — En somme, j'ai bien fait de ne pas venir !

CATHERINE. — Gabriel chéri, ne sois pas idiot ! Tu sais bien que je ne suis vraiment heureuse que lorsque je suis avec toi !

GABRIEL. — Je le sais, Catherine, je le sais, et je t'assure que si je n'avais pas à mener cette vie de forçat...

CATHERINE. — Oui, mon chéri... (*Presque timidement*). Tu... me permettras de voir de temps en temps Vilma ?

GABRIEL. — Mais, bien sûr! Pourquoi est-ce que... ?

CATHERINE. — Tu ne seras pas jaloux ?

GABRIEL. — Au contraire. Tu es quelqu'un d'adorable, Catherine, mais tu as un petit défaut : tu es trop sauvage ! Je te le reproche assez souvent du reste.

CATHERINE. — Oui. Mais je crois que, maintenant, je vais faire un effort...

GABRIEL. — Je serais si heureux que tu aies une amie, quelqu'un à qui tu pourrais téléphoner, avec qui tu pourrais sortir. J'aurais moins de remords les soirs où, comme hier, je suis forcé de te faire faux bond.

CATHERINE, *gentiment.* — Tu as vraiment des remords ?

GABRIEL, *sincère.* — Oui, Catherine !

CATHERINE. — Mon chéri ! (*Elle l'enlace et l'embrasse.*)

GABRIEL, *comme pour couper court à cet attendrissement.* — Ainsi, tu vas avoir à réconcilier ton amie... Vilma avec une inconnue ?

CATHERINE. — Oui. Tu ne trouves pas ça extraordinaire ?

GABRIEL, *la faisant asseoir sur le divan.* — Si, je l'avoue ! Mais il faut toujours être prêt à accueillir l'extraordinaire comme s'il était naturel. C'est l'une des clés du bonheur... Et où va se passer cette réconciliation ?

CATHERINE. — Je ne sais pas encore. Il faut d'abord que je voie cette jeune fille.

GABRIEL. — Vous avez pris rendez-vous ?

CATHERINE. — Oui.

GABRIEL, *s'asseyant.* — Où ça ?

CATHERINE. — Ici.

GABRIEL, *se relevant, brusquement très agité.* — Tu vas la recevoir ici ?

CATHERINE. — Pourquoi pas ?

GABRIEL. — Mais comment t'es-tu permis ? Sans même me demander... (*Son regard s'arrête sur sa photo qui est accrochée au mur.*) Dans ce désordre ! Et ma photo ! Ma photo qui est encore là ! Je t'ai déjà dit que je ne voulais pas de cette photo ici !...

CATHERINE, *conciliante.* — Bien, bien.

GABRIEL. — Il y a des mois que je te le dis !

CATHERINE, *se levant.* — C'est la première fois que tu me le dis !

GABRIEL. — Des mois ! Du reste, quelle idée de se faire photographier ! On devrait laisser ça aux hommes politiques. C'est vrai, je... (*Criant presque.*) Oh ! mon Dieu, ce que ça peut être fatigant de parler toujours en vain. (*Il lui donne la photo.*)

CATHERINE. — Où veux-tu que je la mette ?

GABRIEL. — Dans le secrétaire. Et ferme-le à clé ! Et donne-moi la clé. (*Un temps.*) A quelle heure doit-elle venir, cette jeune fille ?

CATHERINE. — Vers six heures et demie, sans doute. Elle quitte son travail à six heures... J'étais si heureuse, il y a un intant. Tu arrives et tu gâtes tout !

GABRIEL, *consultant très discrètement sa montre.* — Non, ma chérie, et il ne tient qu'à toi d'être de nouveau heureuse. Il faut même que tu le sois de nouveau, car, si j'ai bien compris, la tâche que tu as acceptée est des plus ardues et des plus délicates. Réconcilier deux êtres !

CATHERINE. — C'est une drôle d'histoire, tu sais !

GABRIEL. — Ah oui ?

CATHERINE. — Je ne la connais encore que dans ses grandes lignes, mais, après, je te raconterai...

GABRIEL. — Oui, très volontiers ! Je suis sûr que ça m'intéressera... En tout cas, tu sais quel est le secret pour réussir dans ce genre d'affaires ? C'est de ne pas prendre une attitude de juge, mais de savoir se mettre dans la peau d'autrui. Oublier qui l'on est, pour devenir l'une et l'autre des personnes que l'on veut réconcilier. Tu comprends ?

CATHERINE. — Oui. Mais je suis sûre que, toi, tu t'en tirerais encore mieux que moi. Tu ne veux pas assister à notre entrevue ?

GABRIEL. — Non, Catherine, et je vais même te laisser le champ tout à fait libre. Au revoir, ma chérie, et bonne chance ! (*Il l'embrasse et va sortir.*)

CATHERINE. — Et ton bain ?

GABRIEL. — Je vais aller au hammam : ça me détendra ! (*Il sort, mais revient tout de suite sur ses pas, et passant tout juste la tête par la porte.*) Attention de ne pas aller trop loin, de ne pas te laisser emporter par ta générosité..., de ne pas trop te livrer... De la mesure, Catherine, de la mesure ! Ecoute beaucoup et parle peu !

CATHERINE. — Tu n'as pas besoin de me le recommander, mon chéri. Je ne suis pas bavarde, tu le sais bien !

GABRIEL, *s'en allant de nouveau.* — Je ne sais rien... Depuis quelque temps, je ne sais plus rien !

(*Il arrive dans la rue, s'éloigne de chez lui, puis, brusquement, il revient sur ses pas et, se cachant, guette l'arrivée d'Aline. Aline paraît, se dirigeant vers la maison de Gabriel.*)

GABRIEL, *surgissant devant elle.* — Aline !

ALINE. — Qu'est-ce que tu fais par là ?

GABRIEL. — Et toi ?

ALINE. — Je vais chez Mme Daveaux. Chez l'amie de cette femme.

GABRIEL. — Je l'avais deviné !

ALINE. — Ce n'est pas très sorcier, étant donné que tu m'as dis de lui téléphoner...

GABRIEL. — Oui, mais, qu'est-ce que je t'ai dit aussi ? Hein ? Est-ce que je ne t'ai pas dit de te préparer à cette entrevue ?

ALINE. — Oui, Edouard, mais...

GABRIEL, *la coupant.* — Tais-toi ! Tu m'as demandé ce que je faisais par là ? Eh bien, je t'attendais parce que je me doutais que tu irais à ce rendez-vous comme à une sorte de fête. Alors que... Non, je voudrais que tu voies la tête que tu fais. Tu as l'air ravie ! Eh bien, c'est une erreur, Aline, une grave erreur. Je t'en prie, essaie au moins de prendre un peu l'air d'une victime.

ALINE. — Je ferai de mon mieux, je te le promets.

GABRIEL. — Je l'espère. Sans aller jusqu'aux larmes, bien entendu ! Les larmes sont toujours gênantes !

ALINE. — Tu es si gentil de t'être dérangé, Edouard.

GABRIEL. — C'est la moindre des choses. Bonne chance ! (*Aline s'éloigne, mais il la rappelle.*) Aline ! Est-ce que tu aurais par hasard sur toi la petite photo que je t'ai donnée l'année dernière ? Tu m'as dit que tu l'avais gardée.

ALINE, *serrant son sac contre elle.* — Elle est dans mon sac. Elle ne me quitte jamais.

GABRIEL, *l'air peu convaincu.* — Oh !

ALINE. — Mais si !

GABRIEL. — Montre !

(*Aline tire la photo de son sac et Gabriel la lui prend des mains.*)

Je peux la garder ? Je voudrais la faire agrandir. C'est une bonne photo de moi...

ALINE. — Tu me la rendras ?

GABRIEL. — Bien sûr. Et je te donnerai aussi l'agrandissement.

ALINE. — Non, celle-là me suffit, puisque je t'ai !

GABRIEL. — Chérie !... Je te la rendrai, je te le promets.

ALINE *est sur le point de repartir, mais brusquement.* — Edouard ?

GABRIEL. — Oui ?

ALINE. — Edouard... tu ne voudrais pas venir avec moi chez Mme Daveaux ?

GABRIEL. — J'aurais l'air malin ! Et à quel titre, du reste ?...

ALINE. — Tu as raison. Je suis idiote. Pense à moi, Edouard !

GABRIEL, *sincère.* — Je te le promets.

(*Aline se dirige presque en courant vers la maison de Catherine. Elle s'arrête un instant devant, puis sonne. Gabriel la suit des yeux jusqu'à son entrée. Catherine ouvre la porte et fait entrer Aline.*)

GABRIEL. — Que vont-elles se dire ? Oh ! je paierais cher pour assister à cette entrevue... (*Il ferme les yeux et, comme un visionnaire.*) Mais non, c'est comme si je les voyais, comme si je les entendais. Les mots qu'elles sont en train de se dire résonnent à mes oreilles comme si c'était moi qui les prononçais ! Elles ne s'en doutent pas, mais tout ce qu'elles

se disent, c'est moi qui leur... (*Il esquisse un sourire satisfait, et puis soudain, son visage change. Il pâlit et balbutie.*) Au secours ! Au secours !... Ma serviette, mes gants !... je les ai laissés là-bas, bien en vue... Aline va les reconnaître, certainement... Surtout mes gants..., le pouce de celui de gauche est décousu... C'est un insigne, une cocarde, un fanion ! C'est comme si j'avais écrit mon nom dessus ! Ah ! il y a toujours quelque chose qui nous échappe. Un détail infime, un rien, mais il suffit de ce rien pour que tout s'écroule. Tout ! Je le pressentais presque. Tout va trop bien, me disais-je, tout est trop facile !... Et il n'y a plus rien à faire ! Plus rien !... Si ! Vilma ! Epargner ça à Vilma ! (*Il se précipite chez Vilma.*)

Vilma est étendue sur son lit. On frappe.

VILMA, *d'une voix un peu vulgaire.* — Qui est là ?

GABRIEL, *entrant.* — Ça pourrait être quelqu'un d'autre que moi ?

VILMA. — L'habitude... (*Vivement.*) Je ne t'attendais pas de si tôt.

GABRIEL. — Habille-toi. Vite ! Nous allons nous promener.

VILMA. — Maintenant ? Je n'en ai pas envie ! (*Elle s'étend sur le lit.*) Comment va ton bras ?

GABRIEL. — Mon bras ?... Mieux... beaucoup mieux ! Dépêche-toi, Vilma, j'ai un taxi qui attend dehors.

VILMA. — Renvoie-le... (*Se mettant sur le côté et l'invitant du geste à venir près d'elle.*) Moi, j'ai envie d'être seule avec toi ! Ça te déplaît ?

GABRIEL, *s'approchant d'elle et tentant de la décider.* — Il fait un temps magnifique, tu sais. On irait... (*Le téléphone sonne. Gabriel se précipite et fait mine de décrocher.*)

VILMA. — Qu'est-ce qui te prend ?

GABRIEL. — Je veux savoir qui t'appelle !

VILMA. — Lâche ce téléphone... (*Avec un calme inquiétant.*) Lâche ce téléphone, Philippe ! (*Gabriel lâche le téléphone. Vilma se lève et vient au téléphone ; avant de décrocher.*)

J'adore quand tu es jaloux ! (*Elle décroche.*) Allô ! Oui ! Passez-moi !

(*Gabriel reste près d'elle, pour essayer d'entendre qui appelle. Il ne tarde pas à être fixé et alors, s'éloigne un peu, plein d'appréhension.*)

Oh ! c'est toi, Catherine ! Comme c'est gentil... Bien sûr, quand tu voudras... Tout de suite ? Où veux-tu qu'on se voie ?... C'est-à-dire (*Elle jette un coup d'œil vers Gabriel.*) Oh ! et puis, après tout, oui ! Viens ici !... (*Gabriel consulte vivement sa montre.*) Une surprise ?... Une jeune fille repentante ? Quelle jeune fille repentante ?... (*Gabriel, rassuré, va s'asseoir sur le lit. Cependant, Vilma s'exclame, abasourdie.*) Elle veut me demander pardon ? Où est-elle ?... (*Etonnée.*) Tu la connais donc ? C'est une amie à toi ?... Si je veux la voir ? Je pense bien !... Vite, venez toutes les deux. Je vous attends. (*Elle raccroche et se précipite vers Gabriel.*) Un miracle, un vrai miracle !... Laisse-moi : il faut que je m'habille !

GABRIEL. — Que se passe-t-il ?

VILMA. — Tu n'as pas compris ? Ça m'étonne de toi !

GABRIEL, *vertueusement.* — Je n'ai même pas écouté.

VILMA, *disparaissant dans la salle de bain.* — La jeune fille aux fleurs !

GABRIEL. — La jeune fille aux fleurs ? Celle qui t'a giflée ?

VILMA, *revenant l'air sombre.* — Oui, celle qui m'a giflée ! Elle vient me demander pardon. Ici même, dans un instant.

GABRIEL. — Ah ! c'est un beau geste ! Ça m'a l'air d'une fille bien, cette petite.

VILMA. — Je vais bien m'amuser !

GABRIEL. — Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ?

VILMA. — A genoux, je vais l'obliger à se mettre à genoux !

GABRIEL, *très calmement, flanque une gifle à Vilma.* — Et maintenant, assez de singeries, hein ! Je vais prévenir cette jeune fille de ne pas se déranger... Je téléphone à l'Agence... (*Il tend la main vers le téléphone.*)

VILMA, *s'élançant vers lui.* — Idiot ! Tu as vraiment cru que ?... Non, tu ne comprends décidément rien aux femmes. Tu sais ce que je vais faire quand elle entrera ici ? Je me précipiterai à sa rencontre et je l'embrasserai. Oui, je l'embrasserai. Et à partir de cet instant, elle sera *mon* amie..., une amie très, très chère...

GABRIEL. — Pardon, Vilma ! Décidément je ne comprends rien aux femmes !... Cela dit... (*Il s'interrompt.*)

VILMA. — Quoi ?

GABRIEL. — Tu me donnes un peu le vertige. Que d'amies très chères en vingt-quatre heures !

VILMA. — Ça te gêne ?

GABRIEL. — Non. Je trouve seulement cela un peu subit ! J'ai cru remarquer que vous vous tutoyiez déjà avec cette Catherine...

VILMA. — Et alors ? Tu ne te rappelles donc pas ce que tu m'as dit cinq minutes après avoir fait ma connaissance ?

GABRIEL. — Non. Qu'est-ce que je t'ai dit ?

VILMA. — « L'amour, ce n'est pas une question de temps. On aime tout de suite ou on n'aime jamais ! » Eh bien, pour moi, l'amitié, c'est comme l'amour pour toi...

GABRIEL. — Bon, bon, je n'insiste pas... Mais je ne t'ai pas dit ça cinq minutes après avoir fait ta connaissance.

VILMA. — Si.

GABRIEL. — Non, Vilma, je t'ai dit ça le lendemain matin. Au réveil...

VILMA, *souriante.* — Poussoulouk ! Tu as une mémoire ! Allez, maintenant, sois un amour : laisse-moi.

GABRIEL, *sortant.* — Au revoir, ma chérie !

Dehors, c'est déjà le crépuscule.

Gabriel est sorti de chez Vilma. Il est pensif.

GABRIEL. — Miraculeusement, j'ai évité l'écueil, le récif des gants et de ma serviette ! Grâce certainement à Catherine ! Chère Catherine ! Quand je vous disais que c'est l'épouse parfaite, le rêve ! Elle a le sens de l'ordre, elle ne laisse rien traîner. Mais on ne peut tout prévoir et, n'est-ce pas, je ne puis toujours compter sur Catherine pour réparer mes erreurs. Cette faute d'inattention que j'ai commise m'inquiète... terriblement. C'est comme ça — ou presque — que les choses se sont passées à Waterloo. Comme disait mon parrain : Grouchy... et c'était Blücher !... Oui, dans dix minutes, dans une heure, demain ou la semaine prochaine, il se produira un nouvel accident, et elles s'imagi-

neront que je les ai trompées ! Comment, alors leur expliquer, comment les convaincre que je ne les ai pas trompées, du moins ainsi qu'on l'entend d'ordinaire, bien à tort d'ailleurs ? Car tromper, c'est mentir, ce n'est pas, ce ne devrait pas être autre chose ; et surtout ça ne devrait pas signifier... vous me comprenez ! Les mots ont un sens, que diable ! Quel besoin de leur en donner plusieurs ! Tout ce que j'ai fait jusqu'à présent, c'est pour ne plus avoir à les tromper ! Et c'est pourquoi il ne faut pas qu'elles découvrent ce qu'elles croient être la vérité, avant d'être prêtes à *comprendre*... Il est trop tard maintenant pour revenir en arrière ! Le triangle va se fermer ou se rompre ! Il faut risquer, risquer encore ! Jusqu'à présent, j'ai eu la chance avec moi, pourquoi ne l'aurais-je pas encore ? Rien n'est encore perdu ! Courage ! La mission que je me suis donnée est surhumaine ! Je n'ai pas le droit d'abandonner. Je n'abandonnerai pas ! (*Il sort.*)

Un noir.

La lumière se rallume sur un petit café champêtre.

Gabriel paraît, vêtu d'un imperméable.

GABRIEL. — Elles sont amies ! Elles se téléphonent dix fois par jour, elles se voient, elles se prêtent des robes. Pour un peu, je serais jaloux ! Tout semblerait donc indiquer que ça y est. Mais attention, attention ! J'ai appris à me méfier. Il ne faut pas tenter le sort, il ne faut rien précipiter. La moindre gaffe, le moindre faux pas, et tout s'écroule. J'ai l'exemple de tous les grands stratèges : avant d'attaquer, *il faut* reconnaître le le terrain ! (*Il disparaît.*)

(*Catherine, Vilma et Aline entrent et vont s'asseoir à un des guéridons du café.*)

VILMA. — Je ne connaissais pas ce coin-là. J'adore ce genre de petit bistro. Garçon !

CATHERINE. — C'est merveilleux. On se croirait loin de tout.

ALINE. — Quand on pense qu'il y a encore quelques années, il y avait tout juste ici un petit kiosque où l'on vendait de la limonade et des gaufres...

VILMA, *s'asseyant*. — Des gaufres ! Oh ! j'adore, j'adore les gaufres ! Ils en ont peut-être encore ?

ALINE. — Non.

VILMA. — Dommage ! J'adore les gaufres !

CATHERINE, *à Aline*. — C'est là que vous venez tous les deux ?

ALINE. — Oui, en été. Souvent. Le soir...

VILMA, *appelant*. — Garçon ! Garçon !

(*Le garçon fait une apparition digne. Ce garçon, c'est, bien entendu, Gabriel déguisé, costume* ad hoc *et moustache postiche. Il regarde avec attendrissement, avec émotion ses trois femmes assises au guéridon. Il s'incline et demande avec un violent accent auvergnat.*)

LE GARÇON. — Ces dames désirent ?

VILMA, *vivement*. — Des glaces !

LE GARÇON. — Nous avons des parfaits, des cassates, des tranches napolitaines, des sorbets.

VILMA, *aux autres*. — Qu'est-ce qu'on choisit ?

ALINE, *gaiement*. — Moi, je voudrais, si ça existe, une glace de toutes les couleurs et de tous les parfums.

CATHERINE. — Moi aussi !

VILMA. — Moi aussi ! (*Au garçon.*) Vous avez ça ?

LE GARÇON, *inventant visiblement*. — Un arc-en-ciel ! La spécialité de la maison !

LES TROIS FEMMES, *gaiement*. — Un arc-en-ciel ! Oui, c'est ça ! Trois arcs-en-ciel !

(*Le garçon s'incline de nouveau et va s'éloigner, mais il a à peine tourné le dos que le pick-up du café se met à jouer une chanson.*)

CATHERINE, *entendant les premières notes, a un « oh » d'étonnement qui se mue en un petit cri ravi.* — Oh !

(*Le garçon, comme croyant qu'on le rappelle, se retourne.*)

LE GARÇON. — Madame a changé d'idée ?

CATHERINE, *lui faisant signe qu'il peut s'en aller.* — Non, non !

LE GARÇON, *sortant*. — Trois arcs ! Trois !

ALINE. — Qu'est-ce que tu as, Catherine ?

CATHERINE. — Chut ! Taisez-vous, je vous en prie... C'est *ma* chanson !... Quel miracle ! Je crois rêver !

ALINE, *au bout d'un instant, à mi-voix à Catherine qui écoute la musique, l'air ravie.* — Cet air te rappelle des tas de choses, n'est-ce pas ?

VILMA, *vivement, effleurant le bras d'Aline.* — Chut !

(*Catherine a appuyé son menton sur la paume de l'une de ses mains. Vilma, à mi-voix à Aline, après avoir observé un instant Catherine :*)

On dirait qu'elle prie. Tu ne trouves pas ?

ALINE, *brusquement à Vilma.* — Tu es pratiquante ?

(*Vilma semble ne pas avoir entendu cette question, puis, au bout d'un instant, elle demande, pensive.*)

VILMA. — Moi ?... (*Et elle se tait.*)

(*Quelque temps encore, en silence, elles écoutent la musique.*)

CATHERINE, *brusquement, comme se secouant.* — Pardonnez-moi, mes amies ! Mais ça m'a fait un effet extraordinaire d'entendre cet air. Il y a des années qu'on ne le joue plus. Et de l'entendre comme ça brusquement... comme si c'était pour m'accueillir... C'est tellement beau que j'en arrive à me demander s'il n'y a pas là-dessous une sorte de... mystification !

ALINE. — Ce que tu peux être méfiante !

VILMA. — Mystification, c'est tromper, n'est-ce pas ? (*Les deux autres acquiescent de la tête.*) Tromper les gens pour les rendre heureux, ça n'existe pas !

ALINE. — En tout cas, si c'était une mystification, elle serait l'œuvre du plus sympathique des mystificateurs !

(*Le garçon reparaît brusquement derrière elles, porteur de trois « arcs-en-ciel ».*)

LE GARÇON. — Les arcs-en-ciel !

(*Les trois femmes ont un léger sursaut. Le garçon leur distribue les coupes. Une goutte tombe quand il sert Catherine.*)

VILMA, *à Catherine*. — Attention « pour » ta robe ?

CATHERINE, *au garçon*. — Ça tache ?

LE GARÇON. — Non, Madame, l'arc-en-ciel, ne tache pas. Ou s'il tache, il laisse une étoile !... (*Il s'incline et disparaît.*)

(*Catherine rit. Aline se met à manger sa glace avec avidité.*)

CATHERINE, *à ses deux amies.* — Vous avez vu, dans la rue ?

VILMA. — Quoi ?

CATHERINE. — Le succès que nous avons eu !

ALINE. — C'est vrai ! On avait l'impression de défiler toutes les trois à une représentation de modèles...

VILMA. — Vous savez, vous seriez sensationnelles comme mannequins !

CATHERINE. — Je crois qu'on aurait encore besoin que tu nous donnes beaucoup de leçons !

ALINE, *qui s'amuse follement, à Vilma.* — Vraiment, je ne t'ai pas fait trop honte ?

VILMA. — C'est-à-dire que c'est la dernière fois que je sors avec toi. Tu es une concurrente trop redoutable !... Mais, tu sais, sans Catherine, nous ne formerions pas un ensemble aussi réussi ! (*A Catherine.*) C'est fou, chérie, ce que tu as le sens des coloris !

CATHERINE. — Je dois dire que c'est mon mari qui m'a appris à harmoniser les couleurs.

ALINE. — C'est peut-être un bon professeur, ton mari, mais toi, tu es une fameuse élève !

CATHERINE. — En tout cas, si j'ai un peu de goût, c'est bien à lui que je le dois !

VILMA. — Catherine, ne dis donc pas de bêtises. Ton mari n'a rien à voir là-dedans. On vient au monde avec du goût. Et les leçons d'un mari n'y sont pour rien.

CATHERINE. — Comment peux-tu être aussi affirmative, ma petite Vilma ? Tu n'as pas de mari, toi !

VILMA. — Je n'en connais que mieux les hommes, et je sais qu'ils ne sont pas raffinés.

ALINE. — C'est toi qui dis ça !

VILMA. — Oui, mon chou, c'est moi qui dis ça ! Du reste, tu n'as pas entendu les compliments qu'ils nous adressaient dans la rue ? Tu les trouves... délicats ?

ALINE. — Evidemment ! (*Elle rit, puis, brusquement.*) Vilma, tu sais ce qui me donne de plus en plus envie de faire la connaissance de ton..., de l'homme que tu aimes ? C'est pour voir comment il est. A la manière dont tu parles des hommes... Ce ne serait pas un boxeur par hasard ?

VILMA. — Un boxeur ! Lui ? Le pauvre chéri ! (*Elle rit.*) Non ! Mais quel rapport, du reste ? Je ne parle pas pour moi. Mon... ami est un homme supérieur, un homme extraordinaire.

CATHERINE. — Si nous parlions d'autre chose ?

VILMA. — Tu as raison ! Les hommes ! Il y a des sujets de conversation plus intéressants.

ALINE, *pas très convaincue.* — C'est bien vrai !

(*On entend au loin, puis plus près, de plus en plus près, le son d'un orgue de Barbarie. Aline lève la tête et écoute.*)

Vous entendez ?

VILMA. — Qu'est-ce qu'il y a ?

ALINE, *très agitée.* — Vous n'entendez pas ?

CATHERINE. — C'est un orgue de Barbarie.

VILMA. — Oh ! j'adore, j'adore !

ALINE, *regarde autour d'elle et se lève.* — Mais où est-il ? Où est-il ? (*Elle le cherche.*)

(*Un joueur d'orgue de Barbarie, chandail, casquette, lunettes noires, entre lentement et passe devant les trois femmes. Et, naturellement, c'est encore Gabriel. Aline, l'appelle.*)

Hé ! Monsieur ! Arrêtez-vous ! Ne vous en allez pas...

(*Elle met quelques pièces de monnaie dans la sébille du joueur d'orgue qui s'arrête et remercie*

Jouez cet air en entier...

(*Le joueur d'orgue fait oui de la tête. Il se tourne vers la salle et joue, face au public. Aline revient vers les deux femmes qui la regardent, intriguées.*)

(*Avec un sourire.*) Ne me posez pas de questions, je vous en prie !... (*Et comme emportée par la musique, elle se met à danser, gracieuse et comme extasiée.*)

CATHERINE. — Elle est délicieuse !

VILMA. — Pouvoir rester toujours ainsi, comme elle ! Pouvoir s'arrêter là, à cette danse innocente !... Oh ! moi aussi, tu sais, Catherine, autrefois... (*Elle s'interrompt.*)

(*Aline, dansant toujours, se rapproche de la table et, éclatant de rire, s'assied. Cependant, le joueur d'orgue a disparu.*)

CATHERINE, *à mi-voix.* — Tu l'aimes donc tant que tu penses à lui, même quand tu es avec nous ?

VILMA. — Est-ce qu'il le mérite au moins ?

CATHERINE. — Tu ne réponds pas ?

VILMA. — Pourquoi tu ne dis rien ? Tu veux garder ton secret ? Tu le lui as promis ?

ALINE. — C'est défendu ? Moi, je crois que l'on doit avoir au moins un secret ! Laissez-moi le mien !

CATHERINE. — Je parie que c'est lui qui t'a appris ça.

ALINE. — Oui, mais c'est vrai !

VILMA. — Ça doit les arranger les hommes que nous gardions jalousement le secret sur « certaines » choses !

CATHERINE. — Nous avions décidé de ne plus penser aux hommes, de ne plus parler d'eux.

VILMA, *brusquement, se levant.* — Ce n'est pas possible !

ALINE. — Pourquoi ?

VILMA. — Parce que c'est la seule chose que nous ayons tenue un peu « secret » et, si notre amitié doit être complète, il faudra bien finalement en parler ! (*Elle se rassied.*)

CATHERINE. — Non, Vilma, il ne suffira pas d'en parler. Il va falloir que nous fassions toutes les trois la connaissance de l'homme que nous avons chacune dans notre vie, de l'homme que nous aimons !

ALINE. — Oui, oui ! Et quand Edouard aura fait votre connaissance, il cessera d'être jaloux de vous.

CATHERINE. — Il est jaloux de nous ?

ALINE. — Eh oui ! un peu !

VILMA. — Tous les mêmes ! Mon ami aussi, vous savez, il vous en veut...

CATHERINE, *souriante.* — Je croyais que c'était un homme supérieur ?

VILMA. — C'est un homme supérieur. Mais c'est aussi un homme. Heureusement, du reste ! Aujourd'hui, il ne voulait pas que je sorte avec vous...

CATHERINE. — Supérieur ou pas, ils n'ont tous qu'une idée : nous priver de toute liberté. Pour un peu, ils nous enfermeraient à clé !

VILMA. — Tu parles ! Mais écoutez ce que je lui ai dit. Je lui ai dit : « Mes amies comptent tellement pour moi que, si je devais choisir entre elles et toi, c'est elles que je choisirais ! »

CATHERINE. — Tu lui as dit ça ?

VILMA. — Oui.

CATHERINE. — Tu exagères !

ALINE. — Et lui ?

VILMA. — Lui ? Vous ne le croiriez pas ! Il a eu l'air presque satisfait, presque content.

CATHERINE. — Ou c'est vraiment un homme supérieur, ou son amour pour toi est absolument sans égoïsme.

ALINE. — Il n'y a pas de doute, il faut que nous fassions la connaissance de nos... maris respectifs. Quant à moi, je m'engage à vous présenter Edouard. Je vous l'amènerai quand vous voudrez.

VILMA, *tout en réglant l'addition.* — Oui, tu as raison. Moi aussi, je vous amènerai mon ami un de ces prochains jours. Avant qu'il soit parti. (*A Catherine.*) Et toi ?

CATHERINE. — Mon mari aussi doit partir en voyage. Mais j'espère qu'il consentira à venir avant.

VILMA. — Bien sûr qu'il y consentira ! Il n'y a que les tout jeunes mariés qui n'ont pas envie de connaître les amies de leur femme...

ALINE. — Vous croyez qu'ils s'entendront tous les trois ?

VILMA. — Oh ! tu sais... les hommes...

(*Depuis quelques instants, un homme vêtu de noir, avec des lunettes d'écaille, est apparu au fond. Il s'avance vers les trois femmes. Arrivé près de Vilma, il s'arrête et, levant la main.*)

L'HOMME EN NOIR, *c'est toujours Gabriel.* — Le réarmement moral nous appelle tous... sans distinction de religion, de race, de nationalité...

VILMA, *durement.* — Qu'est-ce que vous voulez ?

L'HOMME EN NOIR, *d'une voix inspirée.* — C'est peut-être justement vous que je cherche. Je viens vous rappeler votre salut... et le salut du monde. (*Plus doucement.*) Voulez-vous sauver votre âme ?

VILMA, *violemment.* — Non !

(*L'homme en noir a un sursaut. Vilma se lève et le poursuit.*)

Ah non ! Pas de rédemptions, pas de sauvetages ! Aujourd'hui, c'est vacances ! Allez-vous-en !

(*L'homme en noir s'éloigne. Il s'arrête pour dire quelque chose, mais Vilma lui adresse un geste menaçant. Alors, n'insistant pas, il allume une cigarette et disparaît.*)

Ça ne devrait pas être permis !

ALINE, *se levant.* — Tu... Tu le connais ?

VILMA. — Première fois que je le vois !

CATHERINE. — Tu n'aurais peut-être pas dû le traiter ainsi ! Il est sans doute sincère. (*Elle se lève à son tour.*)

VILMA. — Je m'en fous ! Il a tout gâché pour moi ! On était si bien et...

(*Le pick-up attaque un nouvel air. Vilma qui s'est interrompue aussitôt s'exclame.*)

Bojé moy !... Vous entendez ? Vous entendez ? L'air que jouait l'orchestre du Casino la première fois que j'ai rencontré Philippe, quand il m'a... Oui, (*Brusquement.*) Oh ! aujourd'hui n'est pas comme les autres jours. Il y a dans l'air quelque chose d'exceptionnel, de... de miraculeux ! Il ne faut pas que nous laissions passer cet instant comme si c'était un instant ordinaire. Nous étions déjà amies, nous sommes amies, mais il me semble que tout cela nous a rendues encore plus proches l'une de l'autre. Promettons-nous que, quoi qu'il arrive, nous resterons amies, toujours ! (*Elle leur prend les mains.*)

ALINE. — Est-il nécessaire de le promettre ?

VILMA. — Oui. Moi, je crois qu'il faut dire les choses !

ALINE. — Promis !

CATHERINE, *approchant son visage de celui de Vilma.* — Nous serons toujours amies, toujours !

VILMA, *au comble de l'exaltation.* — Moi, je veux le jurer !

CATHERINE, *du même ton que Gabriel.* — Ne jure pas, Vilma !

VILMA. — Si ! Je le jure pour moi et pour vous ! Je jure que, quoi qu'il arrive, nous serons toujours amies !

(*Le pick-up attaque un morceau qui ressemble presque à une marche triomphale. Les trois femmes s'en vont, bras dessus bras dessous. Gabriel paraît, tenant à la main les accessoires de ses trois déguisements.*)

GABRIEL. — Oui, ce n'est pas mal !... Mais le plus dur reste à faire ! (*Il sort.*)

RIDEAU

ACTE III

Un coin de parc. Gabriel est assis sur un banc.

Gabriel. — Ça y est ! Ça y est ! Ou, du moins, ça y est presque ! Et depuis une heure, je vous l'avoue, je me demande ce qui va bien pouvoir se passer quand elles me verront apparaître. Je suppute, j'imagine, j'essaie de me représenter la scène... (*Il bouge, comme pour examiner de tous les points de vue un plan de bataille.*) La solution sublime ! Elles me voient. Elles comprennent. Elles acceptent. Elles m'embrassent. Elles s'embrassent. Nous nous embrassons. Hourra ! Et, pour ainsi dire, c'est la fin de l'ère vulgaire... Non : c'est trop ! Ce serait trop. Ecartons la solution sublime. (*Il bouge de nouveau.*) Comme toujours, il vaut mieux envisager le pire. (*Un temps.*) Première hypothèse : Explosion de violence contre moi. Elles me giflent, elles me griffent, elles me déchirent... Non, isolément, comme toutes les femmes, elles sont capables de tout, mais ensemble, je suis sûr qu'elles se conduiront en êtres relativement civilisés. Et, d'ailleurs, la riposte est facile : la dignité. Une dignité prudente, bien entendu ! Je surgis dans le lointain, j'y reste le temps de déceler les intentions de l'adversaire, et puis je m'approche lentement... et je n'arrive à portée de leurs mains que lorsqu'une certaine raison aura succédé à l'éventuel désir de se livrer à des voies de fait sur ma personne... (*Il bouge de nouveau.*) Mais il y a une deuxième hypothèse, et celle-là, j'en ai peur, c'est la bonne. Une explosion de violence non point contre moi, mais l'une contre l'autre ! « Il est à moi ! » « Non, il est à moi ! » « Et, moi, je te dis que... » « Et moi, je te dis que... » etc., etc., pour en arriver finalement à une phrase du genre de « Gabriel, ou Philippe, ou Edouard, tu es à moi, exclusivement à moi ! Je te pardonne, je te pardonne tout, mais j'exige que tu renonces à elles et que tu me restes, à moi seule ! » ... Oui, il se peut que l'une d'elles, Catherine, Vilma ou Aline, dise cela ! Il se peut même qu'elles le disent toutes les trois ! Et ça, ce serait grave, très grave. Oui, voilà le vrai danger. Et il n'y a pas trente-six moyens d'y remédier, il n'y en a qu'un seul : les forcer à raisonner, ce qui n'est pas facile. Comment amener une femme à raisonner ! Et là, il s'agit de trois femmes !... (*Il bouge de nouveau*). Pourtant il y aurait bien une possiblité ! Les droits qu'elles ont sur moi, leurs droits respectifs ! Les passionner pour l'aspect... Comment dire ?... pour l'aspect juridique, légal de leur position sentimentale. « Voyons, Catherine ! Pourquoi dis-tu que je suis à toi ? — Tu me le demandes, Gabriel ! Tu es à moi parce que je suis ta femme. Tu m'as juré fidélité... — Oui, Catherine chérie, tu as raison... » (*Il bouge.*) « Mais toi, Aline ? Et toi, Vilma ? Pourquoi dites-vous aussi : « Il est à moi. » Pourquoi, Aline ? — Parce que j'ai cru en toi, Edouard ! Parce que je t'ai fait don de ma vie, de mon cœur, de moi-même. Et je ne t'ai rien demandé en échange. C'est plus que si tu m'avais épousée. — Oui, Aline chérie ! tu as raison... » (*Il bouge de nouveau.*) « Et toi, Vilma ? — Tu m'as dit « Si tu crois en moi, je te ferai devenir autrement ! » J'ai cru en toi. Je suis devenue autrement. C'est ça, mon droit : le droit que ce que tu as fait de moi ne soit pas détruit ! » (*D'une voix chaude, comme s'il plaidait.*) « Oui, Vilma chérie, tu as raison ! Toi aussi, tu as raison ! Vous avez raison toutes les trois ! Toutes les trois également... bien qu'à des titres différents. Et c'est pour cela que je vous dis : Vous êtes unies dans mon cœur, et il faut que vous le restiez ! Restez-moi et restez amies. Je vous en conjure. Je vous en supplie. Vous voulez bien ? Vous consentez ? Vous consentez ? » (*Un instant d'attente.*) Ah ! si elles consentaient !

(*Deux magnifiques éclats de rire féminins semblent répondre à Gabriel qui sort rapidement par le fond. Aussitôt après, Aline et Catherine entrent par l'un des côtés. Elles rient.*)

Aline, *très gaiement.* — Qu'est-ce que je t'avais dit ? Nous sommes les premières !

Catherine, *avec une gaîté un peu contrainte.* — Oui, nous sommes les premières.

(*Catherine est remontée vers le fond, cependant qu'Aline s'assied sur le banc. Catherine regardant du côté opposé à celui par lequel Gabriel est sorti.*)

Voici Vilma. (*A Aline.*) Elle est seule, elle aussi !

Aline, *gaiement.* — Nous sommes toutes les trois dans le même cas !

Catherine. — Tu devrais plutôt dire que les hommes sont tous les mêmes !

Vilma, *paraissant.* — Vous êtes seules, vous aussi ? Ils ne viennent pas ?

Catherine. — Si, si, mais ils sont un peu en retard.

Vilma. — Mon ami aussi : de quelques minutes. Il s'excuse... (*Elle embrasse Catherine.*)

Aline, *riant.* — Lui aussi !

Vilma, *venant s'asseoir sur le banc près d'Aline.* — C'est incroyable ! On dirait qu'ils se sont donné le mot ! (*Elle embrasse Aline.*)

Catherine. — Se faire toujours attendre !

Vilma. — Ils ont ça dans le sang, ma petite.

Aline, *qui s'amuse manifestement la plus des trois.* — Et si, tous les trois, ils nous posaient un lapin ! Ce serait une bonne blague !

Vilma, *un peu renfrognée.* — Tu trouves ?

Catherine. — Non, c'est impossible !

Aline, *se moquant de Vilma.* — Et toi ? Tu crois aussi que c'est impossible ?

Vilma. — Oui. Il ne me ferait pas ça !

Aline. — Alors, pourquoi ne ris-tu pas ?

Vilma. — Tu es tellement sûre de lui, toi ?

Aline. — Je l'ai quitté au bureau : il avait encore à donner un coup de téléphone important... Je suis venue en avant pour l'excuser.

Catherine. — Moi, je ne l'ai pas vu depuis ce matin, mais il a promis, et quand il promet !

Vilma, *très vivement.* — Mais oui, chérie ! Comme le soir où nous avons fait connaissance !...

Catherine, *un peu sèchement.* — Vilma, je t'ai déjà dit qu'il avait dû rester avec son patron. C'est un homme qui n'a pas d'heure, son patron !...

VILMA. — Ouais...

ALINE, *à Vilma.* — Oui, il y a des tas de patrons comme ça !

CATHERINE, *à Vilma.* — Et ton ami, à toi, est-ce qu'il est venu ce soir-là ?

VILMA, *piquée.* — Il n'a pas pu, le pauvre ! On me l'avait ramené à moitié mort. Tu aurais voulu qu'il vienne au théâtre à moitié mort ?

CATHERINE, *vivement.* — Non, mais ce n'est pas une raison pour...

ALINE, *se levant et intervenant avec autorité.* — Vilma, Catherine ! Vous n'êtes pas un peu folles ? Vous n'allez tout de même pas vous disputer à cause d'eux ?

CATHERINE. — Non.

VILMA. — Ce serait ridicule !

ALINE, *gaiement.* — J'ai eu peur !

CATHERINE. — Il n'y a pas de quoi, ma petite Aline. Pardon, Vilma. (*Elle l'embrasse sur la joue et Vilma lui rend son baiser.*)

VILMA. — Catherine ! Tu es un amour !

ALINE. — On parie quel est celui qui arrivera le premier ?

VILMA. — Moi, je parie que c'est mon Philippe !

CATHERINE, *s'éloignant gaiement.* — Moi, je ne parie pas ! J'ai horreur des jeux de hasard !

ALINE. — C'est parce que tu as peur de perdre, hein, Catherine !

CATHERINE, *apercevant brusquement Gabriel en coulisses.* — Le voici là-bas !

ALINE, *gaiement.* — C'est toi qui as gagné !

VILMA, *voyant à son tour Gabriel.* — Non, c'est moi !

(*Aline se retourne et regarde elle aussi. Les trois femmes appellent successivement.*)

CATHERINE. — Gabriel !

VILMA. — Philippe !

ALINE, *d'une voix étranglée.* — Edouard !

GABRIEL, *paraissant.* — Mes chéries !... Mais oui, c'est moi ! Ce n'est que moi !...

(*Les trois femmes qui s'étaient instinctivement avancées vers lui s'immobilisent, comme pétrifiées. Elles se sont comprises au vol, d'un simple regard, et ne disent rien, le souffle coupé. Gabriel, pour rompre ce silence et pour les faire sortir de leur immobilité.*)

Courage ! Courage !... Non, vous ne rêvez pas ! C'est moi ! (*Violemment, presque menaçant.*) Oh ! bougez ! Dites quelque chose !

(*Pour toute réponse, Catherine et Aline le regardent fixement, le visage sans expression. Quant à Vilma, l'air dur et impassible, elle s'assied lentement sur le banc et croise les jambes, comme se préparant à assister à un spectacle. Gabriel fait deux pas en avant.*)

Vous m'aviez fait peur. Mais je comprends votre stupéfaction, votre ahurissement. C'est un vrai miracle qui se produit en ce moment sous nos yeux. Oui, mes chéries, un miracle, nous sommes en train de vivre un miracle.

(*Un temps. Gabriel les observe, un peu inquiet : mais il ne se passe rien. Catherine, Aline et Vilma, immobiles, continuent de le regarder fixement. Gabriel, précipitamment :*)

Non, attendez avant de vous révolter. Les apparences sont un peu contre moi je le reconnais, mais entendez-moi avant de me condamner ! Nous vivons une heure très grave et...

CATHERINE, *brusquement.* — Non ! Je ne veux rien entendre ! Rien ! Et vous, ne l'écoutez pas, je vous en supplie ! S'il parle, si nous le laissons parler, il nous dupera, il nous embobinera une fois de plus, et nous finirons par le croire.

VILMA, *railleuse et prenant une cigarette.* — Toi peut-être, Catherine, et toi aussi, Aline, je ne sais pas. Mais pas moi ! Moi, je ne le croirai pas ! Il peut raconter tout ce qu'il voudra. Je ne le croirai pas ! Et moi, je voudrais qu'il parle ! Je voudrais bien savoir ce qu'il va encore inventer, l'homme supérieur, le sauveteur des femmes perdues ! Allez, Philippe, raconte tes histoires ! Moi, je t'écoute ! (*Elle se prépare à allumer sa cigarette.*)

GABRIEL. — Je vous avoue que je ne m'attendais pas à cet accueil...

VILMA. — Sans blague ? Et alors ? Qu'est-ce que tu croyais ? (*Elle allume sa cigarette.*)

GABRIEL. — Que vous parleriez, que vous discuteriez, que... vous y mettriez un peu du vôtre !...

VILMA. — Pourquoi c'est nous qui devrions parler ? On t'écoute : ça ne te suffit pas ? Allez, parle !

GABRIEL, *cherchant à s'orienter en jetant de rapides coups d'œil à l'une ou à l'autre des trois femmes.* — ... Tu as sans doute raison... Ça doit être à moi de parler..., mais je me sens tout à coup si... déconcerté, si désarmé que je ne trouve pas les mots pour...

VILMA, *ironique.* — Prends tout ton temps, nous ne sommes pas pressées. (*Aux deux autres.*) N'est-ce pas, chéries, nous ne sommes pas pressées !

GABRIEL, *sincère et légèrement pathétique.* — Je suis tellement ému... de vous voir toutes les trois réunies devant moi ! J'ai rêvé si longtemps de vous voir ainsi, je me suis donné tellement de mal pour y arriver. Je n'osais pas espérer que ce soit possible...

VILMA, *ironique.* — Ton rêve s'est réalisé, Philippe ! Nous sommes là !

GABRIEL, *vivement.* — Oui, et je vous l'ai dit tout de suite : c'est un miracle !... Tu comprends pourquoi c'est un miracle ? Vous le comprenez ?

ALINE, *dans un cri.* — Non, je ne comprends pas ! Je... je ne comprends plus rien !

VILMA, *la faisant taire d'un geste de la main.* — Elle comprendra, va, elle finira par comprendre ! Nous, on comprend ! N'est-ce pas, Catherine ?... C'est un miracle ! Et alors ?

GABRIEL. — Eh bien, ce miracle... n'est pas encore total...

VILMA. — Pas possible ?

GABRIEL. — Mais je voudrais tant qu'il le soit !...

VILMA. — Ça te ferait plaisir, hein ?

GABRIEL. — ... et je vous avoue que je tremble. Je suis angoissé, j'ai... peur !

VILMA, *ironique.* — Tu vas me donner des cauchemars !

GABRIEL. — Ne te moque pas, je t'en prie !

CATHERINE, *brusquement.* — Dans un instant, il va se mettre à pleurer !

ALINE, *d'une voix étranglée.* — Ça ne servira à rien !

(*Gabriel a l'air de plus en plus déconcerté et abattu.*)

CATHERINE. — Regardez-le ! Non mais, regardez-le ! Moi qui le connais mieux que vous, je peux vous dire...

VILMA, *l'interrompant.* — Catherine chérie, je le connais encore mieux que toi.

Catherine. — C'est possible après tout. Tout est possible ! Mais je crois qu'au fond, nous ne le connaissons vraiment ni l'une ni l'autre. C'est un comédien ! Qu'il crie, qu'il pleure ou qu'il plaisante, il joue toujours un rôle...

Vilma, *se lève, s'approche de Gabriel et lui touchant la joue, regarde ses doigts avec stupeur et s'exclame.* — Elles sont vraies ! Ce sont de vraies larmes.

Catherine. — Ne vous y laissez pas prendre ! Tout ça fait partie de son numéro, tout ça, c'est de la comédie !

(*Gabriel jette un coup d'œil à Catherine.*)

Quoi ? Tu as quelque chose à dire ?

(*Gabriel secoue la tête en signe de dénégation.*)

Vilma, *au comble d'une stupeur non exempte d'une admiration inconsciente.* — Mais enfin, Philippe... quel homme es-tu donc ?

(*Gabriel ne répond pas et la regarde d'un air presque suppliant.*)

Aline, *éclatant.* — Oui, quel homme es-tu ? Nous voulons le savoir !

(*Gabriel se tourne vers Aline et lui sourit.*)

Catherine. — Vous avez besoin qu'il vous le dise ? Vous ne le savez pas déjà ?

Vilma, *violemment.* — Oui, j'ai besoin qu'il me le dise ?... (*A Gabriel.*) Pourquoi tu ne parles pas ? Tu as peur de faire une gaffe ? Vas-y tranquillement, Philippe : nous sommes-là, tu ne risques plus rien ! Alors, tu parles ?

(*Gabriel regarde Aline.*)

Aline, *brusquement.* — Je crois que je le sais, moi, ce qu'il ne parvient pas à dire. Vous voulez que je vous le dise ? (*Et elle regarde Gabriel qui ne la quitte pas des yeux.*)

Gabriel, *avec espoir.* — Oui, Aline, dis-le-leur...

(*Catherine et Vilma se tournent vers Aline.*)

Vilma, *à Aline.* — Tu étais au courant, toi ?

Catherine. — Il t'avait fait des confidences ?

Aline. — Non, non ! Il ne m'a rien dit, mais je crois que je le sais quand même.

Vilma. — Alors ?

Aline, *au bord des larmes.* — Le voyage !... Vous ne voulez pas que nous fassions un beau voyage ensemble ?...

Gabriel, *dans un élan, sincère.* — Aline, ma chérie !

Vilma, *frénétique.* — C'est vrai ! Le voyage ! Le tour du monde !

Catherine. — Tu souhaitais sans doute que nous le fassions tous les quatre ?

Gabriel, *qui est perdu dans la contemplation d'Aline, distraitement.* — Oui.

(*Vilma, soufflée, pousse une exclamation dans sa langue natale.*)

Catherine, *s'asseyant sur le banc.* — C'est de l'inconscience !

(*Les deux répliques précédentes très vite et presque ensemble.*)

Gabriel, *vivement.* — Quoi ?... Non, non ! Vous ne m'avez pas compris !

Catherine. — Qu'est-ce qu'il te faut, mon cher !

Gabriel, *avec une grande fermeté.* — Vous ne m'avez pas compris ! Aline, elle, m'a compris. Ou presque. Le voyage, mon voyage ! Oui, c'est lui qui a tout déclenché. S'il n'y avait pas eu mon voyage, nous vivrions encore dans le mensonge. Oui, malgré ma lassitude, j'aurais peut-être été condamné à continuer de vous mentir. Mais il y a eu ce voyage et... (*Brusquement.*) Ecoutez, je vais tout vous dire, sans ménagements... Voilà... A la vérité, je pensais d'abord le faire seul, ce voyage. Oui, seul. Mais c'était sans joie que je serais parti, parce que je ne peux pas me passer de vous, et j'aurais tant voulu pouvoir vous emmener toutes les trois avec moi...

(*Catherine est manifestement sur le point de dire quelque chose, mais Gabriel, la prévenant, enchaîne rapidement.*)

Non, ne m'interromps pas ! Après, tu diras ce que tu voudras, mais maintenant, laisse-moi parler... Je disais donc que j'aurais voulu vous emmener toutes les trois, mais ce n'était qu'un rêve et, je le savais, hélas ! un rêve irréalisable. Inutile que je vous explique pourquoi !

Vilma. — Si ! Explique !

Gabriel, *à Vilma.* — La morale ! Tu n'as jamais entendu parler de la morale ? Tu nous vois arrivant tous les quatre dans un hôtel ? Non, soyons sérieux ! (*Aux trois.*) Donc, je ne pouvais pas vous emmener toutes les trois. Il allait falloir que je parte seul. Et c'était un déchirement pour moi, oui, un déchirement, parce que je pensais à ce que seraient vos journées, dans la solitude et dans l'attente du facteur... Et à votre angoisse le dimanche où il n'y a pas de courrier. Et à vos soirées... Non, non, ce n'était pas possible ! Et alors, j'ai eu l'idée, l'idée géniale, je le dis en toute modestie, de vous faire faire à chacune une partie du voyage. Et je voyais déjà mes deux chéries qui restaient à m'attendre se téléphonant, sortant ensemble, allant au cinéma, prenant le thé en mangeant une glace, rassurées sur mon compte à la pensée que moi aussi je n'étais pas seul... Et, d'ailleurs, ce voyage est plus qu'un voyage, il est aussi un symbole : c'est ma vie, c'est notre vie, mes chéries. Dans mon esprit, dans mon cœur, il n'est qu'une esquisse de ce que peut être dorénavant notre vie. Une vie toute d'amour et d'amitié où vous ne serez plus jamais seules, où vous pourrez partager toutes mes joies, car je pourrai enfin vous dire tout, j'ai tant souffert de ne pas pouvoir parler de vous à chacune de vous ! Mais c'est fini, cette vie-là ! Maintenant, si vous le voulez, vous allez pouvoir me connaître enfin vraiment puisque chacune de vous pourra profiter de l'expérience de l'autre. Quelle belle vie que celle qui s'offre à nous, mes chéries ! Nous quatre, réunis par l'amitié et par l'amour..., par le plus grand, par le plus désintéressé, par le plus généreux..., par le plus nouveau des amours...

Catherine, *éclatant.* — Jamais ! Jamais !

(*Les deux autres sont comme pétrifiées.*)

Gabriel, *doucement.* — Catherine, ma chérie, raisonne. Raisonnez, mes chéries ! Réfléchissez avant de dire jamais. Pourquoi « jamais » ?

Catherine. — Non ! Je refuse de raisonner ! Je n'ai pas besoin de raisonner ! Jamais, jamais, je n'accepterai !

Aline, *à Gabriel.* — Non, Edouard, je ne pourrais pas... être avec toi en même temps qu'elles !

Vilma, *presque avec regret.* — C'est impossible maintenant : nous savons tout, sur nous et sur toi !

Gabriel, *luttant.* — Mais non ! Au contraire ! C'est justement parce que, maintenant, vous savez tout que c'est possible, que ça doit être possible. La vérité ! Je vous ai dit la vérité ! Ne me dites pas que vous lui préférez le mensonge ! Vous ne pouvez pas être jalouses l'une de l'autre. Vous n'êtes tout de même pas jalouses l'une de l'autre ? Alors ?

Catherine, *brusquement.* — Moi, j'en ai assez ! Je m'en vais. (*Elle fait mine de s'éloigner.*)

VILMA, *la retenant.* — Reste, Catherine ! C'est ça qu'il cherche, tu ne le vois pas ?...

GABRIEL, *amer.* — Comme tu te trompes, Vilma ! Comme vous vous trompez toutes ! Je ne désire qu'une chose : que vous restiez ! Que vous restiez ensemble, avec moi ! Et si quelqu'un doit finalement partir, ce sera moi ! Vous voulez que je m'en aille ?

ALINE, *brusquement.* — Non. Il faut que tu restes. C'est peut-être la dernière fois que tu es avec nous, mais tu ne t'en iras que lorsque nous le voudrons.

VILMA. — La petite a raison ! Ce n'est plus toi qui commandes ! Maintenant, c'est nous ! (*A Aline.*) Et toi, pourquoi tu ne le gifles pas, pourquoi tu ne le griffes pas ?

ALINE, *étonnée.* — Pourquoi ?

VILMA. — C'est toi qu'il a le plus trompée !...

ALINE, *transfigurée, à Gabriel.* — C'est vrai ? C'est vrai ? C'est moi ?

GABRIEL, *d'un ton à la fois très persuasif et plein de mélancolie.* — Ne le crois pas, Aline ! De toutes, c'est toi qui as été le moins trompée. Je le jure !

VILMA. — Ne jure pas !

CATHERINE. — Ah ! tu l'as trompée moins que nous ? Tu en es sûr ? Tu en es vraiment sûr ? Mais peut-être tiens-tu une comptabilité : trompé tant, obtenu tant !

GABRIEL. — Catherine !

CATHERINE, *s'approchant de lui.* — Tais-toi ! Ne m'interromps pas quand je parle, quand... (*Elle s'interrompt brusquement et avec haine.*) Je t'ai aimé, Gabriel, je t'aime sans doute encore, mais je n'ai jamais été dupe, du moins pas tout à fait. J'ai préféré croire à tes mensonges, j'ai supporté toutes les humiliations, mais, maintenant, c'est fini ! Je ne veux plus souffrir à cause de toi. En ce moment, j'ai mal, oui, mais ça passera, ça aussi. Je finirai bien par arriver à la plus complète indifférence et, alors, je serai la plus forte, Gabriel, et je commencerai à me venger. Je me vengerai ! Tu m'as trompée... ignoblement ! (*Geste de Gabriel.*) Non ? Tu n'es pas d'accord ?... Qu'est-ce que tu m'as dit ce matin encore ? Que j'occupais dans ton cœur la meilleure place, que je l'occuperais toujours. Et te souviens-tu à propos de quoi tu m'as dit ça ? A propos de mes amies ? Parce que je te disais combien j'étais heureuse de les avoir rencontrées !...

VILMA. — Il m'a dit cent fois la même chose, à moi aussi !

CATHERINE. — Je lui croyais plus d'imagination !

ALINE, *à Gabriel.* — A moi aussi, tu m'as dit la même chose !

VILMA. — Moi, il me racontait que j'occupais la partie la plus inquiète, la plus trouble, mais aussi la plus profonde de son cœur ! (*A Catherine.*) C'est joli, hein ?

ALINE. — Moi, c'était la partie la plus transparente !...

GABRIEL, *désespéré.* — Vous n'avez pas compris !

ALINE. — Tu ne m'as pas dit ça ?

VILMA. — Tu as le toupet de dire que non ?

GABRIEL. — Mais non !... C'est vrai !... Oui, je vous ai dit à peu près la même chose à toutes les trois. Mais j'étais sincère, mais je suis sincère. Sinon je ne vous aurais pas dit la même chose. C'est évident ! Je vous aime également toutes les trois. Comment aurais-je pu vous le dire autrement ? Il n'y a pas trente-six façons de dire « je t'aime », quand on est sincère, et j'étais sincère, je vous le répète, je suis sincère !

ALINE, *déchirée.* — Pourquoi as-tu tout gâché ? Tu nous avais si bien menti ! Il fallait continuer. (*S'asseyant sur le banc.*) Et nous aurions continué d'être aussi heureuses... Il fallait mentir, Edouard, mentir ! (*Elle éclate en sanglots.*)

CATHERINE, *se révoltant.* — Non, Aline ! Non ! Moi, je préfère qu'il en soit ainsi ! J'aime mieux savoir la vérité.

VILMA, *sombre.* — Moi aussi ! Et si j'ai encore un peu d'estime pour toi, Philippe, c'est parce que tu as parlé.

GABRIEL, *cherchant tout de suite à profiter de la situation.* — Mais alors, puisque toi, Vilma, et toi, Catherine, vous comprenez ce qu'il y a de... généreux, de noble dans mon geste, pourquoi n'acceptez-vous pas ? Au lieu de m'interrompre, laissez-moi vous expliquer...

VILMA. — Ça fait une heure que tu expliques et...

CATHERINE, *dans un cri.* — Attention, Vilma !

VILMA, *reculant instinctement.* — Qu'est-ce qu'il y a ?

CATHERINE. — Tu ne vois pas ce qu'il tente de faire ? Il tente de nous séparer, pour nous vaincre une à une. Unies, nous sommes fortes, nous sommes plus fortes que lui. Divisées, nous devenons ses victimes. Restons unies... (*Elle attire les deux femmes près d'elle.*)

GABRIEL, *exténué.* — Je vous aime, vous m'entendez, je vous aime !

(*A partir de cet instant, chacune des trois femmes parlera toujours au pluriel, c'est-à-dire également au nom des deux autres.*)

VILMA. — Ce n'est pas vrai. Tu ne nous aimes pas !

CATHERINE. — Tu n'aimes personne !

VILMA. — Et de toute façon, nous ne t'aimons plus.

GABRIEL, *s'acharnant.* — Mais, pourquoi ? Pourquoi ? On ne cesse pas d'aimer comme ça !

VILMA. — Tu crois ?

GABRIEL. — Oui... vous m'en voulez sans doute ! Pourquoi ? Parce que vous avez soudain découvert que je vous avais trompées ? Mais puisque, justement, j'ai fait tout cela pour ne plus avoir à vous tromper !

CATHERINE, *sans l'écouter.* — Non. Nous sommes assez généreuses, je crois, pour te pardonner de nous avoir trompées.

GABRIEL. — Alors ?

CATHERINE. — Tu es un homme comme les autres, Gabriel. Si tu nous avais seulement trompées, nous pourrions peut-être te pardonner !

ALINE, *se levant et se plaçant entre les deux femmes.* — De nous avoir réunies. De nous avoir liées aussi étroitement l'une à l'autre. Tu as voulu nous empêcher de défendre notre amour à chacune. Nous empêcher de nous détester, de nous haïr. Tu ne nous as même pas laissé ça ! Et c'est ça que nous ne pourrons jamais te pardonner !

VILMA. — Oui, la petite a raison ! C'est ça !

CATHERINE. — Tu es un monstre, Gabriel ! Quand tu dis que tu nous aimes également, tu dis peut-être la vérité. Mais nous, nous sommes des femmes normales, nous souffrons comme on doit souffrir, nous aimons comme on doit aimer. Et nous ne voulons pas, nous ne pouvons pas partager !

VILMA. — J'en ai connu des hommes, moi, vous savez ! J'en ai connu des tas, mais jamais aucun ne m'a dégoûtée autant que lui !... Tu me dégoûtes, Philippe ! Disparais ! (*Elle sort.*)

CATHERINE. — Oui, disparais, et qu'on ne te revoie jamais plus ! (*Elle sort à son tour.*)

(*Aline va s'en aller, mais Gabriel l'arrête de la voix.*)

GABRIEL. — Aline ! Ecoute-moi ! Ne t'en va pas ! Tu es mon seul espoir. Aline : accepte-moi tel que je suis ! Ne me juge pas ! Aie pitié... (*Brusquement, comme s'il venait de faire une découverte.*) Oh ! Aline, rappelle-toi. La première fois que nous nous sommes vus, devant cette baraque foraine, tu étais là comme maintenant, tout près de moi, et, comme maintenant, je te regardais. Tu sentais bien que je te regardais, et tu avais beau vouloir prendre un air sévère, tu souriais... Aline, c'est toujours cette première fois ! Tu es la même ! Je te l'ai dit tant de fois : tu es la même ! Je t'en supplie, Aline ! Souris, Aline, souris-moi et...

(*Aline qui l'a écouté, les yeux perdus dans le vague, se tourne alors légèrement vers lui et lui sourit.*)

Aline !...

(*Mais le geste qu'il a immédiatement eu vers elle, s'interrompt aussitôt : Aline s'est déjà détournée et, paisiblement, lentement, passe devant lui et s'en va.*)

(*Gabriel reste un instant immobile, effondré, sans forces, puis, brusquement, il appelle d'une voix étranglée.*)

Aline... Vilma... Catherine !... Mes chéries !... Pardon ! pardon ! Je n'avais pas le droit de vouloir vous transformer ! L'amour, pour vous, est entier, exclusif, sans renoncements ni compromis ! Mais vous m'aimez et je vous aime ! Ne me condamnez pas à partir seul. J'ai besoin de vous ! Je ne peux pas vivre sans vous ! Il faut, il faut que vous le compreniez !

Gabriel se précipite vers la maison de Vilma. La chambre a l'air vide, mais un regard plus attentif permet de voir Vilma blottie sur le lit, immobile, comme morte.

Gabriel, invisible, frappe à la porte. Sur le lit, Vilma bouge. Un silence. Gabriel frappe de nouveau.

GABRIEL, *invisible, d'une voix basse, presque suppliante.* — Vilma ! Vilma ! Ouvre-moi, Vilma !

(*Un silence. Vilma ne répond pas, mais, sans faire le moindre bruit, elle s'assied sur le lit et écoute attentivement.*)

Tu es là, je le sais, j'en suis sûr ! Ecoute. Vilma, ne joue pas l'orgueil blessé, tu me contraindras à jouer les amants désespérés. Et je suis tellement las de jouer, Vilma ! (*Vilma se lève et s'approche de la porte.*)

Ouvre-moi, Vilma !

VILMA, *soudain, résistant visiblement à la tentation maintenant très forte d'ouvrir la porte, crie, furieuse.* — Va-t'en ! Va-t'en !... Crocodile !

(*Et elle se jette sur le lit, étouffant ses sanglots dans les oreillers.*)

(*Gabriel s'éloigne rapidement, manifestement envahi par une angoisse croissante qui atteindra son point culminant quand, après sa tentative auprès de Catherine, il s'apercevra qu'il reste vraiment seul. A présent, il court vers sa maison. En chemin, il tire de sa poche un trousseau de clés, en choisit une et l'a à la main quand il arrive à sa porte. Il regarde la fenêtre. Elle est fermée, et il ne filtre pas la moindre lumière.*)

GABRIEL. — Si elle n'est pas là, je l'attendrai. Elle me trouvera là, en rentrant. Après tout, c'est moi le maître. (*Il s'immobilise, surpris par ce qu'il vient de dire.*) Le maître ? Le maître de quoi ?...

(*Il met la clé dans la serrure. La clé tourne, mais en vain. On a mis le verrou. Gabriel semble déconcerté. Il essaie de nouveau, sans plus de succès, d'ouvrir.*)

(*Appelant.*) Catherine ! Catherine ! (*Lui parlant comme s'il l'avait devant lui.*) Inutile de te cacher, Catherine : je te vois, c'est comme si je te voyais. (*La lumière s'allume chez Catherine.*) Tu es là, je le sais, l'oreille collée contre la porte, pour ne pas perdre une seule de mes paroles. Pourquoi as-tu honte de laisser voir que tu m'aimes encore ? Pourquoi ? Nous sommes seuls, Catherine chérie... Ouvre ! Ouvre, voyons ! Je ne bougerai pas d'ici ! J'attends ! J'attendrai jusqu'à demain matin, s'il le faut.

(*Un silence. Gabriel attend. Et soudain, on entend tinter le timbre de la bicyclette d'enfant. Gabriel sursaute, comme s'il venait de recevoir un coup de fouet.*)

(*Bouleversé.*) Non, Catherine ! Non. Ne fais pas ça !

(*Un temps très bref. Le silence est total.*)

Catherine, tu n'as pas le droit !....

Catherine chérie ! (*Violemment.*) Vas-tu ouvrir, oui ou non ?

(*La lumière s'éteint chez Catherine. Alors, Gabriel s'élance comme un fou vers le fond et disparaît.*)

La lumière change. C'était le soir et maintenant, c'est le jour, un autre jour.

Vilma sort de chez elle et entre chez Catherine.

Le panneau de la maison de Catherine s'ouvre, découvrant Aline debout près du dictaphone posé sur le secrétaire et Catherine assise sur le divan.

Dès que Vilma est entrée, Aline déclenche le mécanisme de lecture du dictaphone et l'on entend la voix de Gabriel.

VOIX DE GABRIEL. — Mon cher directeur et ami... Des circonstances imprévues me forcent de renoncer au voyage que je devais entreprendre pour vous au profit d'un autre voyage qui va me conduire vers des régions encore inexplorées. Ne serait-ce que pour me faire pardonner la désagréable surprise que va être pour vous ma disparition subite et définitive, j'aimerais pouvoir vous donner de mes nouvelles, mais je crains, hélas ! que ce ne soit pas possible. Oubliez-moi, si vous le voulez, souvenez-vous de moi, si vous le pouvez...

CATHERINE. — Pour lui, les mots étaient plus vrais que les actes... Et moi, je vivais de ses mensonges... Ses chers mensonges... C'étaient des mots d'amour...

VILMA. — Il était « autrement » ! Autrement ! Philippe chéri ! Tu voulais tant que je change ! Je changerai peut-être. Je te le ju... (*Se reprenant très vite.*) Je te le promets !

ALINE. — J'ai compris maintenant. C'est l'amour qui ne lui laissait pas de repos... L'amour ! L'a-t-il trouvé maintenant ?

(*Gabriel paraît, en tenue de voyage. Il referme le panneau de la maison sur les trois femmes.*)

GABRIEL, *mélancolique.* — Pas besoin de mourir pour disparaître ! Pas besoin de mourir pour avoir trois veuves ! Adieu, Catherine, Vilma, Aline ! Adieu, ma chérie !... (*Il s'éloigne de la maison, fait quelques pas, puis s'arrête et, au public.*) Eh bien oui, je suis battu. Mais je n'abandonne pas. Je ne peux pas abandonner. Si ce désir passionné, bizarre, est né en moi, c'est que la possibilité de le réaliser doit exister quelque part. Quelque part ! (*Et il sort d'un pas résolu.*)

RIDEAU.

LE SÉDUCTEUR

ET LA CRITIQUE

Diego Fabbri appartient à cette génération d'auteurs dramatiques italiens, dont il est le plus brillant représentant avec Ugo Betti, et qui, à la suite de Pirandello, est en train de conquérir une place de choix dans le théâtre européen d'aujourd'hui. **Le Séducteur** est la troisième de ses pièces présentées en France après **Inquisition** et **Procès de Famille**, qui connut un éclatant succès, au début de la saison, au théâtre de l'Œuvre.

A la question de savoir si **Le Séducteur** était une nouvelle version de **Don Juan**, Diego Fabbri a répondu lui-même au cours d'une interview accordée à Claudine Chonez, pour **Arts** :

> *— Pas du tout. Car il se laisse séduire par ses trois femmes plus encore qu'il ne les séduit ; et il n'y a pas en lui une once de cruauté. La seule chose qui le rapproche de Don Juan, c'est le goût du jeu. Mais cela, c'est un problème qui m'intéresse constamment, qui est déjà posé dans* Inquisition *et* Le Procès de Famille, *et que vous retrouverez dans* La Menteuse, *ma dernière pièce qui va bientôt être jouée en Italie. Je crois que les relations humaines sont dominées par le jeu : on veut arriver à gagner — jusqu'au moment où l'on ne peut plus jouer — parce qu'on est parvenu à un point où il faut bien être sincère.*



Ce besoin de sincérité dont parle Diego Fabbri semble confirmé par Guy Verdot dans **Franc-Tireur,** lorsqu'il donne à la pièce le sous-titre pirandellien de « La Volupté de la Franchise » :

> *Etrange pièce, en vérité, où l'on se souvient d'avoir ri souvent, et qui éveille cependant d'inquiétantes résonances. On m'a parlé de Pirandello, mais je ne vois pas le rapport. La Volupté de la Franchise ? Hum ! C'est bien lointain. Je pense plutôt à Molière, à cause d'une certaine façon de faire allusion à la tragédie. « Cette mâle gaieté... » Oui, c'est bien cela. Diego Fabbri est un dramatique qui a eu, pour une fois, recours au comique.*

★

Mais si Guy Verdot pense à Molière, Jean-Jacques Gautier, dans **Le Figaro,** pense à Feydeau :

> *Par moments nous pourrions nous croire chez Feydeau. Et, soudain, le rappel de la mort d'un petit enfant nous glace. Le Séducteur accusant son infortuné destin, c'est de la comédie de boulevard, mais l'allusion à Dieu, ce n'est pas le* Don Juan *de Molière...*



Si pour Jean Nepveu-Degas, dans **France-Observateur,** la filiation de Diego Fabbri avec Pirandello est indéniable, sa parenté avec **Jean Anouilh** et **Armand Salacrou** ne l'est pas moins :

> *Le héros du* Séducteur *est un homme placé entre trois femmes également aimées — et qui l'aiment — pour chacune desquelles il se sent chaque fois devenir un être unique et différent...*
>
> *Thème assez voisin, comme on voit, de celui qui est au centre de l'œuvre de Pirandello : thème de la multiplicité à la fois et cependant de l'irréductible unité de notre personnalité profonde.*
>
> *L'originalité de Fabbri a consisté à traiter le sujet (comme Pirandello l'a fait d'ailleurs lui-même dans certaines de ses pièces les plus marquées d'italianisme), sur le mode de la force, avec un arrière-plan de gravité qu'éclaire le dénouement. Ruptures de ton calculées, contrepoint du comique et du dramatique, pièce rose et noire, dans la ligne de notre Anouilh et davantage encore de notre Salacrou.*



Quoi qu'il en soit, le thème de la pièce est plus profondément original qu'il ne paraît à première vue. Jean Guignebert le note dans **Libération** :

> *C'est une pièce adroitement construite autour d'un thème moins rebattu que le titre semblerait l'indiquer. Si ce séducteur est comme tant d'autres et si les difficultés que fait naître sous ses pas son existence multiple sont, pour ce type d'homme, monnaie courante, la manière dont il tente de sortir d'embarras ne manque ni d'audace, ni d'originalité:*



« Comédie d'une adresse étonnante », surenchérit Pierre Marcabru, dans **Arts** :

> *Comédie d'une adresse étonnante,* Le Séducteur *séduit par sa souplesse, son aisance, sa liberté, et aussi par une certaine facilité naturelle qui ne doit rien au métier, à cette fausse spontanéité que la scène protège si souvent. L'agilité de Diego Fabbri n'est pas une agilité acquise après bien des exercices douloureux ; c'est un don, le don de faire tournoyer des idées...*
>
> Le Séducteur, *comme* Procès de Famille, *tient le spectateur sous sa griffe : un spectateur qui attend chaque réplique, un spectateur dont l'attention ne cède jamais et qui suit pas à pas une action que rien ne vient affaiblir : elle avance vers l'inconnu. Et même les fortes réalités d'un comique boulevardier ne réussissent pas à rompre le charme assez angoissant de ces intrigues secrètes.*



L'adaptation de Michel Arnaud et l'interprétation de François Périer ont bien servi les intentions de l'auteur, remarque Georges Lerminier, dans **Carrefour** :

> *L'adaptation de Michel Arnaud (un de nos meilleurs adaptateurs) et l'interprétation de François Périer (comédien consommé, qui joue ici avec la difficulté), orientent très nettement la pièce dans le sens vaudevillesque. Feydeau, même, montre le bout de l'oreille.*



Jean-Jacques Gautier fait la même constatation dans **Le Figaro** :

> *Tout le début est léger, désinvolte, amusant, gai, effervescent, pétillant comme l'asti spumante.*
>
> *L'adaptation française de Michel Arnaud fait penser à un bon champagne, heureuse transposition...*
>
> *Le décor à transformations de Félix Labisse déploie, c'est le cas de le dire, la plus souple ingéniosité.*
>
> *La mise en scène dénote une grande habileté.*
>
> *L'interprétation enchantera les connaisseurs.*
>
> *François Périer incarne le Séducteur. Sa vivacité, ses mines, ses clins d'yeux, ses haussements de sourcils, ses lippes, ses moues, ses grimaces, ses monologues « avec » le public sont d'une constante intelligence et souvent d'une irrésistible cocasserie.*



Jacques Tournier approuve également dans **Le Strapontin** :

> *Sous ses allures légères, la pièce de Diego Fabbri est assez grave. Le mérite de François Périer est d'avoir laissé subsister cette gravité, sans y insister. On peut écouter la pièce de deux façons. N'y voir qu'un divertissement — et ce divertissement a un style, une finesse, une drôlerie merveilleux. On peut y voir aussi une moralité — et cette moralité a une force et un poids certains. Ce n'est pas pour rien que Diego Fabbri se donne pour un admirateur de Pirandello.*
>
> *J'ajoute que les trois interprètes féminines sont excellentes.*



Après les spectateurs de la Michodière, **Le Séducteur** de Diego Fabbri ne peut que séduire les lecteurs de **L'Avant-Scène.**

★ ★ ★

LA CORDE POUR TE PENDRE

En avant-première

Pièce en un acte
de Frédéric VALMAIN
D'après « Malice »
Nouvelle
de Pierre MAC-ORLAN
(de l'Académie Goncourt)

Publiée avec l'autorisation spéciale des « Editions Gallimard »

LES AUTEURS VOUS PARLENT :

FRÉDÉRIC VALMAIN

Les plus grands metteurs en scène du cinéma (Marcel Carné « Quai des brumes », Julien Duvivier « La bandèra » et, plus récemment, Claude Autant-Lara « Marguerite de la nuit », etc.) ont été inspirés par l'œuvre de Pierre Mac-Orlan, et je suis infiniment surpris que le Théâtre n'ait pas encore exploité ses mille et un mirages...

J'ai lu à peu près tous les romanciers de sa génération sans que naisse pour moi cette « correspondance », ce coup de foudre.

Pierre Mac-Orlan avec sa magie insolite des images, le développement inattendu des thèmes auxquels il s'attaque, est plus que jamais un « avant-gardiste » pour employer un terme par trop galvaudé...

Quelle surprenante jeunesse dans cette curieuse personnalité !

Après avoir adapté pour la scène « Le Chant de l'Equipage », incontestablement, un de ses meilleurs ouvrages, je n'ai pu résister au plaisir de tirer cette brumeuse nouvelle intitulée « Malice » une pièce en un acte que j'ai la grande joie de présenter aujourd'hui au jugement des lecteurs de « L'Avant-Scène ».

PIERRE MAC ORLAN

de l'Académie Goncourt

Cette corde pour se pendre, Frédéric Valmain en fit l'achat dans la boutique d'un cordier de Mayence : c'est une adaptation très sensible et très adroite de mon livre « Malice » qui parut en 1922. Ce livre fut écrit après un séjour de plusieurs mois à Mayence, Francfort, Coblence, Cologne et, en amont, à Ludwigs haffen. C'est un témoignage, que je crois fidèle, de ce vertige, d'ailleurs provisoire, qui désempara la société allemande à peu près dans tous les milieux sociaux. Le Diable n'est qu'un mot commode pour résumer les détails innombrables qui encombrent une civilisation sur le point de se désagréger.

Les personnages du romantisme rhénan n'apparaissent que pour entrer, par comparaison, dans la personnalité sentimentale du romantisme de l'époque actuelle.

Frédéric Valmain possède l'heureux don du théâtre : il « voit » un texte en auteur et en spectateur. De mon récit romanesque, il a su composer une pièce qui respecte l'inquiétude qui l'inspire. Depuis 1918, le monde vit dans l'inquiétude, comme chacun peut le constater sans effort. Cette inquiétude fait partie de notre vie quotidienne.

J'ai donc lu avec intérêt la pièce de Frédéric Valmain. A mon avis, il a raison d'en publier le texte. C'est une avant-première qui place le futur spectateur dans l'atmosphère du drame. Il me semble qu'une pièce devrait toujours être publiée avant d'être jouée dans un décor souvent difficile à comprendre, surtout quand il est proche de la vérité.

PERSONNAGES

Maître JACOB	Vieil usurier juif personnifiant Satan
Jean de SAINT-JEROME	Jeune aventurier (trente ans)
Edwige KELLER	La bonne de Maître Jacob (vingt ans) (Grassouillette petite créature)

★

La boutique de maître Jacob, une curieuse boutique de brocanteur. Çà et là des objets étranges et inattendus. A gauche de la scène une petite porte vitrée qui communique avec l'arrière-boutique ; au fond et au milieu, une porte plus grande qui donne sur la rue ; de chaque côté de cette porte, deux vitrines sur la rue avec, à l'envers, en lettres gothiques et en allemand : « Maître Jacob - Occasions en tous genres » ; *à droite, au premier plan, un comptoir sordide derrière lequel trône habituellement maître Jacob.*

L'action se déroule à Mayence en 1925.

PREMIER TABLEAU

C'est le crépuscule ; dehors la pluie tombe à verse. Près du comptoir un antique appareil de T.S.F. fait entendre des airs de jazz-band assourdissants qui sont annoncés en allemand par le speaker.

Armée d'un plumeau, Edwige époussette mollement les meubles bizarres de la boutique, en chantonnant d'une voix éraillée, un mégot à demi consumé aux lèvres.

La voix de maître Jacob se fait entendre de l'arrière-boutique.

JACOB. — Salope... !

EDWIGE. — Qu'est-ce que vous avez encore à gueuler comme un putois ?

JACOB. — Ferme cette radio, fille perdue, on ne s'entend plus...

EDWIGE. — On peut dire que vous êtes un marrant, y a pas à dire... (*Elle va fermer le poste en bougonnant.*) Corniau... !

(*Puis elle se dirige d'un pas traînard vers la porte sur la rue, soudain, très mélancolique, soulève le rideau de filoselle et, le front contre la vitre, elle regarde rêveusement au dehors. Un temps. Puis, s'arrachant à son rêve, elle s'écarte brusquement de la porte pour laisser entrer Saint-Jérôme. Celui-ci s'engouffre dans la boutique, un parapluie ruisselant à la main, qu'il va pour poser près de la porte, ouvert. Edwige se précipite et ferme sèchement le parapluie.*)

Pas ici, ça porte malheur...

SAINT-JÉRÔME. — Au point où nous en sommes..., ma belle enfant ?

(*C'est un jeune homme d'une trentaine d'années, très racé, un peu décadent. Il est vêtu avec une élégance raffinée. Edwige hausse les épaules sans mot dire.*)

Faites-moi la grâce de m'annoncer à ce bon maître Jacob, s'il vous plaît.

EDWIGE. — Il faudrait pour cela que je sache votre nom..., vous croyez pas ?

SAINT-JÉRÔME. — C'est vrai, je manque à tous mes devoirs... Permettez-moi de me présenter. (*Il s'incline avec grâce.*) Jean de Saint-Jérôme... Jeannot pour vous quand il vous plaîra, délicieux cerbère !

EDWIGE. — Cerbère ?

SAINT-JÉRÔME, *avec un sourire plein de sous-entendus.* — Je me comprends...

EDWIGE. — Moi, pas du tout ! et je m'en fous éperdument... Ne bougez pas, je vais prévenir le patron.

SAINT-JÉRÔME. — Tu me combles, Vénus de la brocante !

EDWIGE, *placide, elle va ouvrir la porte de l'arrière-boutique et hurle.* — Maître Jacob !

JACOB, *off.* — Qu'est-ce que tu veux encore, femelle damnée ?

EDWIGE. — Y a quelqu'un pour vous au magasin.

JACOB, *off.* — C'est bon, c'est bon... je viens !

(*Il apparaît. C'est un petit vieillard très laid, affligé d'un nez extrêmement volumineux et d'une petite barbiche poussiéreuse. Il est coiffé d'un bonnet grec et chaussé de ridicules pantoufles en tapisserie. En apercevant Saint-Jérôme, il frotte avec allégresse ses deux mains noueuses.*)

Quelle bonne surprise ! monsieur l'étudiant... Vrai, si j'avais pu prévoir... (*Très ennuyé.*) Je n'ai rien à vous offrir...

SAINT-JÉRÔME. — Moi si, mais n'anticipons pas...

JACOB. — C'est gentil à vous de venir visiter ce bon vieux Jacob... Tous les matins je vous aperçois, fumant votre cigarette et, à la fenêtre, à côté, je vois Mlle Loulou qui fume aussi la cigarette. Nous sommes tellement voisins, n'est-ce pas ? Quelquefois aussi j'aperçois son amie, la modiste de la rue des Cordiers... Figurez-vous que, l'autre jour, Mlle Loulou, m'ayant avisé, releva les vêtements de cette grâcieuse personne et, lui tournant le dos vers mon étalage : « Voyez, maître Jacob, voyez l'incomparable séant de ce petit lapin ! » Je riais comme une vraie

vache et ma servante aussi ! Ah ! on en voit de drôles dans la vie !... Mais je parle, je parle et je ne vous ai même pas offert une chaise... (*A Edwige.*) Allons, ma fille ; vite ! débarrassez ce fauteuil pour monsieur l'étudiant... Vous avez bien un moment, n'est-ce pas, monsieur l'étudiant ?

SAINT-JÉRÔME. — Mais... naturellement.

JACOB. — Je suis ravi que vous soyez venu. A vrai dire, je n'espérais pas l'honneur de votre visite, dans la modeste boutique de ce bon papa Jacob. Les jeunes gens d'aujourd'hui se soucient peu, à vrai dire, des pauvres vieillards comme moi, ils préfèrent aller courir la prétentaine... Hé ! hé ! que voulez-vous ? Il faut bien que jeunesse se passe... Nous avons tous fait la même chose... hé, oui ! Il fallait me voir à votre âge, à Paris, j'avais une table pour moi tout seul à la « Rotonde », une table que je garnissais d'Américaines aux muqueuses amarantes et neuves... ; les femmes de mes amis étaient mes amies ; je peignais les complications quotidiennes de ma vie intellectuelle. J'étais peintre à l'époque... Il fallait me voir, errant sur le boulevard du Montparnasse, cheveux au vent — j'avais des cheveux à l'époque ! — vêtu d'un veston à martingale comme on en portait dans cet heureux temps ! Hé ! oui... le temps passe, passe avec une impétuosité diabolique...

SAINT-JÉRÔME. — Diabolique est le mot juste !... (*Il sourit.*)

JACOB, *toussotant d'un air gêné.* — Oui... oui... sans doute !

SAINT-JÉRÔME. — Tout va vite aujourd'hui, nous allons terriblement vite vers quelque chose que je ne connais pas... Qu'en dites-vous, o Malleus Maleficorum ?

JACOB, *il se lève de derrière son comptoir soudain très agité, à Edwige.* — Laissez-nous, ma fille...

(*Edwige disparaît dans l'arrière-boutique. Jacob marche nerveusement de long en large.*)

Je n'aime guère que l'on m'assimile à ce que je ne suis pas, monsieur l'étudiant, je suis un honnête commerçant. Les temps sont durs ; je vends de tout, j'ai dans ma boutique des occasions peut-être rares, mais certainement diverses... J'ignore, jeune homme, ce que l'on a pu vous raconter sur mon compte.... (*Il soupire « à fendre l'âme ».*) Le monde est si méchant ! Il m'arrive, comme cela se pratique ordinairement, de prêter des marks... sous certaines garanties...

SAINT-JÉRÔME, *avec une certaine ironie.* — C'est tout naturel !...

JACOB. — N'est-ce pas ?... Qu'est-ce que je disais ?... Ah oui ! sous certaines garanties... Il faut se montrer difficile, et la valeur des marchandises varie avec le goût du jour. (*Il se plante devant Saint-Jérôme.*) Ainsi, pour ce mois tout au moins, le cochon vaut plus que son âme ! (*Il va reprendre sa place derrière son comptoir.*) J'ai connu autrefois un homme qui s'appelait Pierre Schlemihl ; cet homme fit un marché avantageux : il vendit son ombre et son âme — qui n'était que la reconnaissance de son ombre — il vendit le tout pour plus de marks que le Reich n'en émit depuis la fin de l'Empire... Ce client n'a pas su se contenter de ce marché ; aujourd'hui, ce Pierre Schlemihl devrait mettre de l'eau dans son vin... Il est vrai que la qualité morale des Charlotte de province n'est plus la même... !

SAINT-JÉRÔME. — Voulez-vous dire que Pierre Schlemilh ne trouverait pas, de nos jours, un acheteur pour son âme ?

JACOB. — Je ne dis pas cela... (*Un temps.*)

SAINT-JÉRÔME. — Ainsi, vous prêtez « à la petite semaine » ?...

JACOB. — Je prête parfois à longue échéance, ... mais je vends également des livres amusants et des estampes d'un rare mérite pour les amateurs...

SAINT-JÉRÔME. — J'aurais voulu un pot de bière, avec un cavalier franchissant des montagnes et des fleuves, un ours grimpant sur un clocher en bulbe d'oignon, comme dans un poème de Théophile...

JACOB. — J'aurai peut-être votre affaire...

(*Dans le lointain, à l'horloge de la cathédrale sonnent sept coups.*)

Sept heures... ! Cette grande vache de Loulou n'est pas venue... (*Mystérieusement.*) Je dois lui vendre une fourrure magnifique, celle qui servit à Sacher Masoch pour donner un intérêt national à sa fameuse Vénus... Voyez-vous, mein Herr, il ne faut pas en vouloir à ce genre de jeunesse, ça désire ceci, ça désire cela, ça désire toujours quelque chose : la bourse de Fortunatus n'y suffirait pas !

SAINT-JÉRÔME, *dans un soupir.* — La bourse de Fortunatus... Quelle aventure séduisante et stupide !

JACOB, *avec émotion.* — Il faut croire...

SAINT-JÉRÔME. — Ça dépend des circonstances... La faim, l'amour et la mort sont trois clefs qui peuvent ouvrir les portes du mystère !

JACOB, *se levant brusquement pour faire diversion.* — Il faut que je vous montre quelques-unes de mes petites curiosités... Avec du flair et de la patience, mes moyens ne me permettent certes pas de reconstruire le Ghetto de Francfort, mais je pourrais peut-être réédifier le Ghetto de Bacharach. J'ai un ami marié à une jolie fille dont je ferais un rabbin dévoué à la tradition Heine. Un Ghetto ! vous ne pouvez pas soupçonner ce que ce mot peut représenter d'occasions en toutes sortes de marchandises ? (*Il range vaguement, d'un air détaché, un objet quelconque.*)

SAINT-JÉRÔME. — Si, maintenant, nous parlions un peu sérieusement !

JACOB. — Qu'est-ce que vous voulez dire ?

SAINT-JÉRÔME. — Vous vous en doutez bien un peu, non ?

JACOB. — Pas le moins du monde...

SAINT-JÉRÔME. — Vieux farceur ! Vous connaissez Marpha la Bavaroise ?

JACOB. — Cette splendide créature que j'ai rencontrée en votre compagnie, à plusieurs reprises, à la pension Kreutzer ? C'est véritablement une femme...

SAINT-JÉRÔME, *le coupant.* — ... qui me ruine, mon cher, tout simplement !

JACOB. — Je commence à comprendre... et vous aimeriez que ce bon papa Jacob...

SAINT-JÉRÔME, *il se lève.* — Remédiât à cet état de choses !

JACOB. — Mais... en quoi, puis-je ?

SAINT-JÉRÔME. — En me prêtant les marks qui sont nécessaires au bonheur de cette sublime enfant !

JACOB, *pensif.* — Je vois... vous êtes ruiné..., sans ressource...

SAINT-JÉRÔME. — C'est bien simple : je n'ai que ma peau, mes os, mon sang, et mes nippes et mon âme — j'allais oublier mon âme — à vendre ! Je

dois vous avouer franchement que c'est une belle âme, comme aurait dit la vieille dame de Nicolas Gogol, une belle âme connaissant le bien et le mal, une infinité de petites chinoiseries, pouvant empoisonner celui qui s'en rendra acquéreur... Une âme compliquée munie des derniers perfectionnements de la science, une âme bien moderne dont l'importance ne peut échapper à l'amateur...

JACOB. — Je ne demande qu'à vous croire. Mais, enfin, pourquoi me confiez-vous toutes ces histoires et dans quel but employez-vous ce ton mélodramatique pour me parler ?

SAINT-JÉRÔME. — Allons, ne pensez-vous pas, maître Jacob, qu'en 1925, à Mayence, après un stage de sept mois à la pension Kreutzer, on ne puisse trouver un moyen sérieux de vendre son âme contre du papier ?

JACOB. — Je ne dis rien. Surtout, ne me faites pas dire des paroles que je n'ai jamais prononcées !... Examinons plutôt mes trésors..., ne faites pas attention, c'est en désordre, la femme qui me sert le déclare sur tous les tons ; mais je connais les moindres secrets de ce désordre... Tenez ! je vais vous montrer un objet curieux dont vous serez amateur. Quel dommage que vous soyez ruiné ! je vous l'aurai cédé à bon compte... Il ne faut plus en parler !

(*Il cherche sous le comptoir en geignant, déplace des caisses, tire des ballots d'étoffe. Saint-Jérôme le considère distraitement. Essoufflé.*)

Vous regardez ? Je n'ai rien de bien remarquable : on ne trouve rien en ce moment, surtout en meubles ! Je possède, cependant, une belle collection d'estampes de l'époque napoléonienne, mais ce n'est pas pour vous... Ah ! voilà l'objet que je voulais vous montrer, non pour vous le vendre, vous êtes ruiné, mais pour vous procurer le plaisir d'admirer quelque chose de rare et de séduisant pour un cœur sensible... (*En toussant, à cause de la poussière, il parvient à extraire un coffret assez volumineux, tout en fer.*) Aidez-moi à le placer sur le comptoir, là, sous l'ampoule... Merci.

(*Le vieux se redresse et passe sur son front un mouchoir douteux, il se mouche ensuite avec bruit et contemple attentivement le produit de cette opération avant de glisser le mouchoir dans la poche de sa jaquette de comique américain. Sans mot dire, il va chercher une clef dans un tiroir du bureau Louis XV, il souffle dedans, ce qui donne un bruit comparable à l'appel d'un crapaud, introduit la clef dans la serrure et ouvre religieusement le coffre.*)

Regardez, jeune homme... !

(*Saint-Jérôme se penche pour voir la merveille en question.*)

SAINT-JÉRÔME. — Et alors... ?

JACOB, *souriant, très émoustillé.* — Vous ne voyez rien ? Ah ! jeunesse ! (*Il baisse mystérieusement la voix.*) C'est une pièce unique... ! Le moulage du sexe de Mme de Lamballe ! Toutes les preuves sont ici, contenues dans ce petit portefeuille en marocain rouge anglais.

SAINT-JÉRÔME, *sans conviction.* — C'est très beau...

JACOB, *sentencieusement.* — C'est de l'histoire... !

(*A ce moment, Edwige entrebâille la porte de l'arrière-boutique et dit.*)

EDWIGE. — Dites donc, vieux con, vous devriez voir, vos sales tonneaux suintent. Un jour vous aurez des emmerdements !

JACOB, *il soupire, crucifié.* — Quel caractère ! Mais aujourd'hui on ne trouve personne pour servir en place... ; je suis encore bien content d'accepter les services de cette fille !

SAINT-JÉRÔME. — Comment s'appelle-t-elle ?

JACOB. — Je n'en sais rien à la vérité. C'est une femme de vingt ans, voici cinq ans qu'elle est à mon service et je n'ai pas pensé à lui demander son nom... On ne sait plus comment on vit ; mais je pense à ces tonneaux...

SAINT-JÉRÔME. — Voulez-vous que je vous aide ?

JACOB. — Mais non... Excusez-moi, j'en ai pour une petite minute...

(*Il disparaît dans l'arrière-boutique. Saint-Jérôme, seul, commence machinalement à retourner les pots, à palper les étoffes, à fouiller dans les tiroirs ; il déniche dans le tiroir du bureau Louis XV, où se trouvait la clef du coffre de fer, un petit morceau de parchemin. Il s'approche de l'ampoule allumée au-dessus du comptoir et lit à haute voix.*)

SAINT-JÉRÔME. — « Je soussignée, Edwige Keller, reconnais, saine de corps et d'esprit, avoir vendu mon âme à maître Jacob, prince des appétits charnels, pour cinquante litres de lait naturel, un cent d'œufs et du pain jusqu'à la fin de mes jours, pour moi et pour mon enfant. Ceci a été écrit, approuvé et signé par moi avec mon sang le sept décembre dix-neuf cent vingt. Edwige KELLER. » (*Saint-Jérôme soupire en remettant le document à sa place.*)

On ne paie pas cher dans cette maison... C'est la servante, sans doute... Edwige Keller..., vendre son âme pour du pain ! Le vieux satyre l'a entortillée comme il a voulu ! Une âme comme la mienne, ça vaut tout de même un peu plus que l'âme d'une poule cherchant du pain pour son « salé » ! (*Il s'assied lourdement, se rongeant les ongles, très pensif. Il murmure.*) Je lui demanderai la bourse de Fortunatus, c'est en somme un moyen merveilleux, le moyen le plus simple pour obtenir de l'argent ! La bourse tient dans une poche de pantalon ; on doit même l'attacher avec une chaînette, car il devient idiot de la perdre ou de se la faire voler !

(*Jacob apparaît, Saint-Jérôme, perdu dans ses rêveries, ne l'entend pas venir. Jacob s'approche de lui et lui touche le bras.*)

JACOB. — Allons ! allons ! jeune homme il ne faut pas vous désespérer, vous êtes jeune, vous travaillerez, ou, peut-être, ce qui serait en définitive plus profitable, Marpha la Bavaroise vous entretiendra avec ce qu'elle gagne à Wiesbaden et chez Mme Féli. Elle donne assez d'argent à son beau chauffeur pour lui en retirer un peu...

(*Saint-Jérôme se lève brusquement, les poings serrés, il se contient et marche nerveusement de long en large en venant se planter devant Jacob, il lui déclare en le regardant bien en face.*)

SAINT-JÉRÔME. — Voyons, Jacob, je ne viens pas ici acheter le... le... truc de Mme Machin ou de telle autre que vous voudrez ! Je viens pour vous vendre mon âme, mon âme contre la bourse de Fortunatus. Vous avez traité, il y a quelques années, une affaire semblable avec Pierre Schlemilh. Vous vous appeliez monsieur John à cette époque... Donnez-moi la bourse que je signe le reçu avec mon sang !

JACOB. — Parlez-vous sérieusement ?

SAINT-JÉRÔME. — Allons, monsieur John, maître Jacob..., comme il vous plaira... Entre nous, pas de cachotterie, j'ai vu dans le tiroir de ce bureau le reçu d'Edwige Keller.

JACOB. — Elle s'appelle donc Edwige Keller, cette femme qui m'insulte parce que je n'ai pas d'ordre : je connaîtrai au moins le nom de mon bourreau !

SAINT-JÉRÔME, *il hausse les épaules avec impatience.* — Vous devez avoir également le reçu de Mlle Loulou, de Zarieb et du tirailleur qui fait ses délices... Pour combien se sont-ils vendus, ces deux-là ? Et les autres ?

JACOB. — Vous désirez vendre votre âme, monsieur Saint-Jérôme, c'est parfait, je dois toutefois vous prévenir charitablement qu'à notre époque les âmes ne se vendent pas cher..., autant dire : rien.

SAINT-JÉRÔME. — Je vous la vends, sans discuter pour la bourse de Fortunatus !

JACOB. — La bourse de Fortunatus ! Comme vous y allez !... Perdez-vous la tête ? Vous avez lu ces sornettes dans de mauvais romans et vous avez pensé qu'il suffisait de vendre son âme pour obtenir la bourse de Fortunatus. Mais à ce marché de dupe, j'aurais, moi et mon double de Francfort, la totalité des âmes de ce monde ! ! !

SAINT-JÉRÔME. — Vous marchandez, vieux débris, prince des ténèbres de mes fesses ! Vous ne pouvez pas parler sincèrement ? Vous savez pourtant qu'on ne vend pas son âme sans tourment. La tradition veut qu'en échange d'une signature sanglante, on obtienne la richesse sur la terre jusqu'au jour de l'échéance. Je suis prêt, sans arrière-pensée, je ne regrette rien. (*Il s'arrête, surpris par sa propre exaltation, passe sa main sur son front et murmure.*) Alors... c'est oui ?

JACOB. — C'est non ! c'est non... Au prix que vous me demandez, je ne peux pas acheter votre âme.

SAINT-JÉRÔME, *il hurle littéralement.* — Mais puisque je me damne, vieille vache ! pourriture !...

JACOB, *se réfugiant derrière son comptoir.* — Des injures... maintenant ? J'appelle la femme qui me sert !

(*Saint-Jérôme, hors de lui, va pour se jeter sur lui. Jacob, affolé, se précipite vers la porte de l'arrière-boutique, la grassouillette petite Allemande paraît. Jacob ricane.*)

Monsieur désire vendre son âme contre la bourse de Fortunatus et, comme je refuse ce marché scandaleux, il m'insulte.

EDWIGE, *furieuse.* — La bourse de Fortunatus ! la bourse de Fortunatus ! la bourse de Fortunatus ! pour son âme, quand j'ai vendu la mienne pour du pain... Il faut tout voir et tout entendre depuis la guerre !...

SAINT-JÉRÔME, *soudain pitoyable se dispose à sortir en murmurant.* — Je veux de l'or... puisque je me damne... Je veux de l'argent, de l'or..., beaucoup d'or.

EDWIGE, *elle s'avance sur lui, menaçante, armée de son plumeau et le jette dehors en criant.* — La bourse de Fortunatus ! La bourse de Fortunatus ! On t'en foutra ! Non, mais je n'ai jamais vu un cinglé pareil ! (*Elle ferme la porte.*)

(*Derrière la porte fermée, Saint-Jérôme dit encore.*)

SAINT-JÉRÔME. — Ce vieux salop sait qu'il me tient. Il nous tient tous, ma belle enfant... Il sait que j'ai besoin d'argent, il veut me faire tirer la langue : c'est tout ce qu'il y a de plus commercial. (*Il frappe à la porte.*) J'en aurais fait autant. Maître Jacob, sois tranquille, je reviendrai.. ! (*Il s'éloigne.*)

(*Edwige se retourne vers Jacob avec un sourire ambigu. Celui-ci murmure.*)

JACOB. — Bon vent !

(*La pluie redouble de violence et la lumière s'éteint doucement sur le premier tableau.*)

DEUXIÈME TABLEAU

La scène est plongée dans une obscurité presque totale éclairée seulement par la lumière blafarde d'un réverbère au dehors. Jacob et Edwige Keller sont enlacés au premier plan. Le bruit sinistre du vent. On aperçoit la silhouette de Saint-Jérôme en ombre chinoise derrière la porte vitrée.)

JACOB, *murmurant dans le cou d'Edwige.* — Mon petit colibri...

(*Saint-Jérôme frappe à la porte. Jacob se dégage d'Edwige et murmure.*)

Merde... !

LA VOIX DE SAINT-JÉRÔME *au dehors.* — Maître Jacob... (*Humblement.*) Maître Jacob..., c'est moi ! Saint-Jérôme... (*Jacob s'approche à pas de loup de la porte et fait tomber un objet.*)

Je vous ai entendu. Ouvrez... (*Jacob demeure immobile, un doigt sur les lèvres.*) Voyons, maître Jacob, ce n'est pas raisonnable..., je sais que vous êtes chez vous..., je vous entends ! Ouvrez-moi, nous causerons, vous verrez, il y aura moyen de s'accorder... Je ne suis pas intransigeant en affaire...

(*Un temps, puis Jacob se décide à répondre.*)

JACOB. — Revenez demain ou laissez-moi tranquille...

SAINT-JÉRÔME. — Je reviendrai demain, maître Jacob... Excusez-moi...

(*Il s'éloigne tristement. Jacob sourit étrangement en se frottant les mains. Edwige éclate d'un rire nerveux et la lumière s'éteind brusquement sur le deuxième tableau.*)

TROISIÈME TABLEAU

La lumière se fait aussitôt sur le troisième tableau. La pluie tombe tristement au dehors. Jacob est assis derrière son comptoir. La radio fait entendre les nouvelles du jour en allemand. Jacob écoute en fumant rêveusement un cigare. Un temps. Puis Saint-Jérôme entre par la porte sur la rue. La petite clochette de la boutique fait sursauter Jacob qui regarde sans mot dire le visiteur. Saint-Jérôme porte les mêmes vêtements qu'au premier tableau, mais usagés, frippés, tristes ; l'œillet qui ornait sa boutonnière s'est fané. Il est pâle, il regarde en silence Jacob, allume un mégot oublié sur le coin de sa bouche et dit en souriant lamentablement.

SAINT-JÉRÔME. — C'est moi... Maître Jacob... (*Il se reprend et dit d'une voix plus assurée.*) Dans le fond, je n'ai pas à prendre cette attitude de peigne-cul, sinon, je suis foutu... Comme vous pouvez le voir, je suis exact au rendez-vous...

(*A ce moment, Edwige paraît par la porte de l'arrière-boutique. Elle a un regard sans aménité vers Saint-Jérôme et, se plantant devant Jacob, elle lui dit, très désagréable.*)

EDWIGE. — Donnez-moi de l'argent pour le dîner ! (*Elle tend brutalement la main. Jacob extirpe de son tiroir-caisse quelques marks et les lui donne. Elle sort par la porte sur la rue en bousculant presque Saint-Jérôme.*)

SAINT-JÉRÔME. — Je suis venu pour notre affaire... J'ai réfléchi, la bourse de Fortunatus ne me semble plus nécessaire... Voyons, franchement, quel prix pouvez-vous mettre ?

(*Jacob, les yeux baissés, ne répond pas. Saint Jérôme poursuit. Il va nerveusement de long en large.*)

Je vous comprends jusqu'à un certain point, nous ne sommes plus au temps où Gérard de Nerval donnait dans tous les panneaux !

(*Jacob se lève silencieusement, va fermer le poste de radio et regagne sa place derrière son comptoir. Un temps.*)

Il n'en est pas moins vrai qu'une âme comme la mienne vaut quelque chose, tout vaut quelque chose à notre époque. Vous me direz : « l'incertitude du commerce ! » Je sais bien, mais une âme est toujours une âme, et vous, vous, propréteur des infernaux paluds, délégué aux affaires, sentimentales de l'Europe centrale, vous devez savoir pour quel motif vous achetez les âmes ?... Au fait, pourquoi achetez-vous des âmes ? Dans un but électoral ? Création d'une force morale qui m'a bien l'air de dominer l'Europe ? Sommes-nous en présence de la réalisation d'une partie de votre plan ? La haine la plus farouche dominant les peuples, chacun semant chez soi les idées qui rendront plus féroce la prochaine guerre ? Est-ce là le résultat de vos marchés ? Je ne sais pas, je dis cela en passant... Pour moi, prenez mon âme, et si cette dernière doit parachever le travail, allez-y ! O Europe ! L'homme blessé qui te dit adieu, sans espoir de retour, regrettera peut-être ton passé splendide, mais il ne regrettera pas les hommes qu'il a connus...

JACOB, *sans lever la tête, en aspirant paisiblement une bouffée de son cigare.* — Qu'est-ce que vous voulez, pour finir ?

SAINT-JÉRÔME. — Assez d'argent pour vivre très riche jusqu'à ma mort !

JACOB. — Est-ce là, pour vous, l'image du bonheur sur la terre ?

SAINT-JÉRÔME. — Oh ! Maître, me prenez-vous pour un imbécile ? Une affaire comme la nôtre ne peut se traiter qu'avec de l'or. Ne vous occupez pas de la qualité philosophique de mon souhait et donnez-moi de l'or ou un moyen pratique de faire venir l'or à mon commandement.

JACOB. — Fixez un chiffre...

SAINT-JÉRÔME. — Quelle puérilité !... Je ne sais pas... Des millions. Cent ?... non ? Alors soixante-dix ?

(*Jacob ne répond pas, il joue distraitement avec une plume neuve.*)

Tenez, réglons le tout pour cinquante millions... (*Souriant.*) Vous craignez peut-être la remise de dette ?

JACOB, *se grattant paisiblement les fesses.* — Cinquante millions... Non, ce n'est pas possible.

SAINT-JÉRÔME, *bondissant.* — Alors, faites votre prix !

JACOB, *comme « à regret ».* — Votre âme ne vaut rien commercialement. Elle est pourrie ! Nous commîmes autrefois l'erreur d'acheter des âmes dans le genre de la vôtre... C'est l'affaire classique... Eh bien, nous ne pûmes rien en tirer... Elles ressemblaient à quelque chose de mou et d'irrémédiablement gâté. Que faire d'une telle marchandise ? Mais des clients tels que vous j'en ai plein ma boutique et j'ai peur qu'en fin de compte, elles ne me restent sur le dos... !

SAINT-GÉRÔME, *gémissant.* — Un million... ?

JACOB, *poursuivant, imperturbable.* — J'ai pour les femmes plus d'indulgence, parce que j'aime les femmes et je tâche toujours, en rédigeant un contrat, à garantir mes petites faiblesses... Que voulez-vous, Satan lui-même n'est pas sans pécher ?... (*Il rit.*) Ainsi, l'autre jour, quand vous êtes venu frapper à la porte de la boutique, je ne vous ai pas ouvert parce que... parce que... (*Il esquisse un ignoble sourire.*) j'étais en train de me divertir avec cette femme qui soigne ma maison et dont je ne puis retenir le nom... Je ne veux rien vous dire de Mlle Loulou, cette Allemande voluptueuse et intelligente ! Intelligente !... (*Il prend sa tête entre ses deux mains.*) Ce pays me donne du fil à retordre... ; j'étais plus heureux quand je vivais à Lyon. Parlez-moi de cette ville... C'est après la guerre que je me suis fixé d'abord à Leipzig, ensuite à Mayence... Ici, j'ai récolté les signatures de trente mille dactylographes qui m'ont promis de par surcroît celles de leurs patrons !

SAINT-JÉRÔME. — Donnez-moi cinq cent mille marks à la signature et le reste de la somme en versements mensuels !

JACOB. — Je ne vous donnerai rien du tout ! Votre âme vaut mille marks, pas plus. Et croyez bien que mon vieux cœur se laisse attendrir en cette occurrence...

SAINT-JÉRÔME. — Hein ! Quoi ?... Une âme pour mille marks !... En pleine crise du mark !... On croit rêver ! Non, vous voulez rire... ?

JACOB. — Pas le moins du monde ! C'est mille marks, et demain les cours auront baissé...

(*Saint-Jérôme recule lentement vers la porte sur la rue et, méprisant, il crache et dit.*)

SAINT-JÉRÔME. — Canaille...

JACOB, *qui ne veut pas avoir compris, avec un sourire engageant.* — Mille marks, c'est encore une somme... Mille marks... Un jour entier à la pension Kreutzer, pourboire compris...

SAINT-JÉRÔME. — C'est un mois entier de pension que je dois à Mme Féli...

(*Jacob lève théâtralement les bras au ciel avec découragement. Saint-Jérôme sort de la boutique sans fermer la porte. Jacob va d'un air très las fermer la porte en soupirant.*)

JACOB. — Quel métier !

(*Et la lumière s'éteint sur le troisième tableau.*)

QUATRIÈME TABLEAU

Quelques jours plus tard. Assis derrière son comptoir, Jacob s'apprête à boire un énorme bol de café au lait. La porte de la boutique est ouverte, Edwige vient de vider sa boîte à ordures dehors. Il est sept heures du matin à peu près.

JACOB. — Ferme la porte, fille maudite ! Ce froid nous coupe en morceaux.

EDWIGE, *elle entre son seau à la main en bougonnant.* — ... Il faut bien vider vos ordures, vieux chnok..., non ?

JACOB. — Cette fille me fera mourir... Et mes « mouillettes » ?... Tu oublies de me donner mes « mouillettes » !

EDWIGE. — Ne pleurez pas..., on y va..., on y va !...

(*Elle disparaît dans l'arrière-boutique. Un temps. Puis Saint-Jérôme entre dans la boutique : il est enveloppé frileusement dans un vieil imperméable en lambeaux, les traits tirés, mal rasé, visiblement « au bout du rouleau ». Edwige réapparaît et dépose sur le comptoir une assiette où sont disposées des tartines de pain beurrées.*

Elle n'a pas un regard pour Saint-Jérôme qui a vraiment l'air d'un mendiant. Celui-ci, sans mot dire, regarde d'un œil envieux le petit déjeuner de maître Jacob.)

(*Jacob porte à sa bouche le bol de café au lait brûlant. Saint-Jérôme suit cette opération avec un intérêt soutenu.*)

JACOB. — Tonnerre de Dieu, qu'il est chaud !... Asseyez-vous, monsieur Saint-Jérôme. Je vous serais reconnaissant de bien vouloir ôter ce capuchon ridicule inondant mon parquet. Vous allez tout pourrir ici et la femme qui me sert m'insultera copieusement quand vous serez parti... Ah ! je peux dire que je connais tous les désagréments du mariage sans en goûter les joies ! (*Saint-Jérôme qui vient d'enlever son imperméable demeure humblement debout.*) Ce que je voudrais..., ce que je voudrais, c'est épouser une de ces jolies femmes dont on dit : « C'est une vraie petite Parisienne ! » Voilà ce que je voudrais... Asseyez-vous plutôt sur une chaise de la cuisine. (*Il indique une chaise qui retient la porte donnant sur l'arrière-boutique. Saint-Jérôme va la prendre et s'assied timidement sur une fesse devant Jacob.*) Vous venez toujours pour votre petite affaire ? Eh bien, vous n'avez pas choisi votre temps... Regardez-moi cette neige qui ne s'arrête pas de tomber !

SAINT-JÉRÔME. — Je n'ai plus un sou..., je n'ai pas mangé depuis deux jours et je ne vois aucune possibilité de manger aujourd'hui... (*Il a un regard lamentable et insistant vers le bol fumant et les tartines.*)

JACOB. — Quel dommage que je ne puisse pas vous inviter à déjeuner, mais c'est le guignon, je dois m'absenter pour un mois ! (*Il jette un coup d'œil sur sa montre.*) Je prends le train dans deux heures...

SAINT-JÉRÔME, *avec un geste vague.* — Donnez-moi ce que vous voudrez et je signerai ce qu'il vous plaira !

JACOB. — Mon Dieu, cher monsieur, je vous dirai franchement que cette affaire me répugne... Votre âme ne vaut rien ! C'est un marché de bas brocanteur, de revendeur à la toilette, de marchand de vieux habits...

SAINT-JÉRÔME, *dans un souffle.* — Combien ?

JACOB. — Ce n'est plus un marché. Monsieur, la marchandise n'a pas d'équivalent dans notre système monétaire pourtant bien déprimé... C'est une aumône... A votre place, je chercherai du travail.

(*Saint-Jérôme se lève et contemple le vieux en ricanant. Ce dernier recule instinctivement derrière son comptoir et gémit.*)

Ne me faites pas de mal...

SAINT-JÉRÔME, *d'une voix très lasse.* — Maître Jacob, vous ne voulez pas acheter mon âme ? Mon âme me dégoûte... Mon âme me pèse... Vous m'avez dégoûté de mon âme...

(*La faim le tenaille, il chancelle et tombe sur la chaise.*)

JACOB. — Je ne peux vraiment rien faire pour vous... monsieur Saint-Jérôme, je n'ai plus d'argent... Tous mes capitaux sont engagés...

(*Saint-Jérôme se lève, très exalté, se frappe le front, pris d'une inspiration subite.*)

SAINT-JÉRÔME. — Maître Jacob, je... je vous vends mon âme pour une corde !

(*Jacob pousse un long soupir de satisfaction.*)

JACOB. — C'est bien pour vous être agréable... (*Il s'affaire, cherche dans son bureau une feuille de parchemin vierge.*) Retirez votre veston et relevez votre chemise au-dessus du coude...

(*Saint-Jérôme s'exécute et lui présente son bras. Jacob s'approche de lui avec, à la main, un caoutchouc rouge. Dans l'arrière-boutique Edwige chante d'une voix cassée une chanson d'une tristesse infinie, en allemand.*)

Serrez votre bras au-dessus du coude jusqu'à ce que votre veine soit bien gonflée..., là... (*Il pique la grosse veine bleue avec une seringue, retire l'aiguille et pousse le sang de Saint-Jérôme dans un petit encrier de cuivre.*) Maintenant, trempez cette plume dans votre sang et écrivez la formule... (*Il dicte.*) Je soussigné..., Jean de Saint-Jérôme..., etc. Vos qualités... Reconnais... avoir vendu mon âme pour une corde... Là... laissons sécher.

(*Saint-Jérôme rabat sa manche, remet son veston et attend l'argent de la corde. Jacob serre soigneusement le billet dans son portefeuille et griffonne rapidement quelques mots sur une feuille de papier et le lui tend.*) Tenez..., mettez cela dans votre poche.

SAINT-JÉRÔME. — Et l'argent ?

JACOB. — L'argent ?... Quel argent ?

SAINT-JÉRÔME. — L'argent pour acheter la corde !

JACOB. — Avec ce papier vous vous présenterez chez M. Zorn, cordier de son état, j'ai noté l'adresse sur le papier. Il se fera un plaisir de vous délivrer une belle corde, assez solide pour vous pendre en toute sécurité... Vous me remercierez plus tard..., mais la jeunesse devient tellement dépensière, tellement imprévoyante, que j'ai pensé qu'en vous confiant de l'argent j'irai contre votre intérêt... J'ai la certitude que vous auriez dépensé l'argent mal à propos. Avec ce bon, vous êtes sûr de rentrer en possession de votre corde...

SAINT-JÉRÔME, *il se lève péniblement et se dirige d'un pas mal assuré vers la porte. Avant de sortir il se retourne et dit.* — Que n'ai-je la force de vous remercier en vous foutant mon couteau dans le ventre ! (*Il sort en titubant.*)

(*La voix d'Edwige se fait plus lointaine. Jacob va à la porte sur la rue ; soudain très las et le front contre la vitre il le regarde s'éloigner.*)

(*Une voix parle inlassablement — alors que le rideau se baisse très lentement — pour dire :*)

LA VOIX, *facultatif à la représentation.* — Une lueur trouble de crépuscule baigne nos actions les plus banales et chacun bâtit son avenir sur du sable mouvant. Des impondérables moins coquettement vêtus que le brocanteur apeuré de Mayence ou la Bayerin aux yeux rieurs parent d'inexactitude les paroles internationales. Le monde accepte sa fin sous diverses formes commentées dans les journaux. Et la chair ici et là devient chaque jour plus habile à se satisfaire. L'intelligence humaine bourdonne ainsi que l'électricité dans un compteur. Avons-nous dépassé les limites permises ? O élégante pourriture ! Notre humanité se décompose comme la fleur penchée dans le décor civilisé des grands vases. La force qui nous anime ne correspond plus à la faiblesse de notre moteur cérébral. Chacun porte en soi les éléments artificiels de la pension Kreutzer et sombre dans un sommeil agité. La fin d'une civilisation, retournant aux origines fécondes, ne peut se concevoir qu'à la manière d'une fête prolongée, mêlant les fanfares confondues et les feux multicolores de la foire de Neuilly aux jeux secrets des chairs populaires et bourgeoises, quand l'intelligente Europe s'endort, toutes les lumières éteintes !

(*L'air de jazz-band du premier tableau se fait entendre, assourdissant, et le rideau tombe sur la fin de la pièce.*)

Eugène Ionesco, *au Studio des Champs-Elysées.*
John Millengton Synge, *au Théâtre Gramont.*

Les Chaises peuvent être considérées comme un des classiques du jeune théâtre d'aujourd'hui (qui sera peut-être le vieux théâtre de demain !) au même titre que *Capitaine Bada*, de Jean Vauthier, ou *Le Ping-Pong*, d'Arthur Adamov. Ionesco prétend qu'en écrivant *Les Chaises*, il a voulu écrire une farce : celle de deux personnes, presque centenaires, qui organisent une soirée à laquelle des quantités de gens sont invités, qui ne viennent pas, et pour lesquels ils entassent un nombre incalculable de chaises inutiles. Cette situation est, sans doute, celle d'un vaudeville, mais les deux héros sont tellement pitoyables, leur comique pathétique lorsqu'ils s'adressent à ces chaises vides comme à des êtres en chair et en os, que la farce tourne au tragique et le spectateur en reste bouleversé.

Cette tension progressive — les deux vieillards, après avoir « épanché leur cœur », finissent par se jeter par la fenêtre en même temps — est admirablement rendue par deux interprètes exceptionnels : Jacques Mauclair, qui était déjà inoubliable dans *L'Eternel Mari* de Dostoïewsky, et Tsilla Chelton. Il faut voir *Les Chaises*, même si ce long acte paraît insupportable à la longue et gratuit dans sa démonstration. Mais il s'agit là d'une œuvre dramatique véritable et d'un auteur qui a quelque chose à dire, d'une manière qui n'appartient qu'à lui.

Au reste, cette impression est confirmée par la deuxième partie de la soirée, *L'Impromptu de l'Alma*, dans lequel Ionesco a l'esprit de se mettre en scène lui-même, aux prises avec trois critiques abscons qu'il a déguisés en médecins de Molière. Or, Ionesco qui représente soi-disant l'avant-garde, face à la Critique (par principe rétrograde et traditionnaliste) défend quoi ? La clarté de l'expression, l'héritage des grands classiques ; et, en outre, part en guerre contre les théoriciens modernes, leur vocabulaire confus, leur parti pris philosophique, leur négation de toute création spontanée.

La farce est savoureuse et pour lui conserver son ton moliéresque, l'auteur fait intervenir, *in extremis*, sa servante qui, par un soufflet bien appliqué, le ramène à la raison lorsque, à son tour, emporté par le besoin de convaincre, il se lance dans la théorie et commence à endosser la robe et le chapeau pointu du cuistre.

Maurice Jacquemont incarne Ionesco avec beaucoup de finesse et il a conçu une mise en scène spirituelle qui, dans le cadre étroit du plateau du Studio, traduit parfaitement l'esprit Comedia dell'arte de la farce. Des trois pédants j'ai surtout apprécié Claude Piéplu au verbe tranchant et au geste vif.

En conclusion, *Les Chaises* et *L'Impromptu de l'Alma* constituent, dans des genres différents, deux excellents exercices de style dramatique...

★

Il y a cinquante ans, John Millengton Synge écrivait *Le Baladin du Monde Occidental*, farce irlandaise, elle aussi sur le mode tragique. Ce *Baladin* connut un estimable succès, pendant l'Occupation, chez Marcel Herrand, aux Mathurins. Paris recherchait alors chez cet auteur étranger un air frais qui vînt de l'extérieur. L'œuvre de Synge, en effet, est truculente et fortement enracinée dans sa terre natale, une terre où la poésie et le fantastique se mêlent intimement au quotidien.

Dans une auberge isolée, au milieu d'une île perdue de l'archipel irlandais, surgit un soir un homme qui fuit la justice. Il vient de tuer son père, une sorte de colosse autoritaire qui voulait le marier de force à une vieille fermière. Aux yeux de ces gens simples et aux sentiments primitifs, le parricide devient rapidement un héros. En se libérant ne les a-t-il pas également libérés d'une partie de leur misère et de leur destinée ? La fille de l'aubergiste, Pegeen Mike, oublie rapidement son fiancé — un garçon timide et craintif que le curé autant que la nuit noire effraie — pour ce paladin... d'un monde accidenté, que la veuve Quin couve, aussi, d'un œil concupiscent.

Christy Mahon, tel est le nom du héros, prend goût à l'admiration des foules. Il se complet dans le récit de son exploit, enjolive sa légende jusqu'au moment où apparaît son père... qu'il avait mal assommé. Christy devient un imposteur. Non, car ce qu'il n'a pas réussi la première fois, doit réussir la seconde. Il matraquera, à nouveau, son père devant tout le village. Mais le crime devenu visible apparaît trop sordide pour être admirable. Le parricide ne paie plus.

Dieu merci, le vieux a la vie dure. Il ressuscite derechef. En même temps que son crâne, son amour paternel s'est ouvert. Il tend les bras à ce fils maintenant digne de lui. Désormais, c'est lui qui ira chanter la gloire du *Baladin* retrouvé à travers le monde gaélique.

La pièce est vivante, grouillante, juteuse. René Dupuy a su restituer cette vie, cette couleur dans sa mise en scène du Théâtre Gramont. Je l'ai moins aimé comme interprète, car il a un peu escamoté le côté rêveur, irlandais, du personnage de Christy. La farce de Synge demeure, non son atmosphère particulière et envoûtante. Le reste de la distribution suit son chef de file, sauf Lila Kedrova qui parvient à sauvegarder le côté exotique de la veuve Quin. Anne Caprile est la plus belle des circonstances atténuantes... pour un fils assassin. Dans le rôle de Pegeen Mike, la jolie cabaretière, elle sait allier la tendresse à la véhémence, l'autorité à la féminité.

Ceci dit, *Le Baladin du Monde Occidental* est un spectacle qui mérite d'attirer un nombreux public au Théâtre Gramont.